This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

MMF 60. R27

1783
2 Engraved Portraits

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 489

OXFORD
1992

J. Hall Sculpsit 1772.

MEMOIRES
DU COMTE
DE
GRAMMONT,

Par Monsieur le Comte

ANTOINE HAMILTON.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de Notes & d'Eclaircissemens necessaires,

Par M. HORACE WALPOLE.

Des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont, peuvent compter sur quelque indulgence.

V. l'Epitre prelim. p. xviii.

A LONDRES:
CHEZ J. DODSLEY,
M. DCC. LXXXIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

A

MADAME

MARIE DE VICHI,

MARQUISE DU DEFFAND.

L'Editeur vous consacre cette Edition, comme un monument de son Amitié, de son Admiration, & de son Respect; à Vous, dont les Graces, l'Esprit, & le Goût retracent au siecle present le siecle de Louis quatorze & les agremens de l'Auteur de ces Memoires.

AVIS DE L'EDITEUR
SUR CETTE NOUVELLE EDITION.

ON ne pretend donner qu'une Edition des Memoires du Comte de Grammont plus correcte que les precedentes; ce livre unique n'a pas besoin d'eloge; il est pour ainsi dire devenu Classique dans tous les païs de l'Europe. Le fond de l'histoire est veritable, l'agrement du stile l'a fort embelli. Les premiers Editeurs avoient estropiés plusieurs noms propres, on les a corrigés dans cette Edition. On a encore rectifié dans les notes la confusion qui s'etoit introduite dans l'histoire des deux Hamilton, l'Auteur & son Frére: on n'a pas touché au texte.

L'Editeur auroit voulu ajouter les portraits des principaux personages; mais arreté par des difficultés insurmontables, il s'est borné à ne donner que ceux de Mademoiselle d'Hamilton, de l'auteur le Comte Antoine d'Hamilton, & de son Heros le Comte de Grammont. On ne pourra malheureusement reconnoitre les deux derniers que d'aprés des tableaux faits dans leur Vielleſſe. Il n'existe de portrait du Comte de Grammont, que dans la salle des Chevaliers du Saint Esprit aux grands Augustins à Paris; l'Editeur à eû la permission de Monsieur le Marquis de Marigny d'en faire tirer une copie. Celui d'Hamilton est d'apres son estampe executée aussi dans ses dernieres années.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

LE Public a fait un accueil si favorable à ces Mémoires, que nous avons crû devoir en procurer une nouvelle Edition. Outre les Avantures du Comte de Grammont, très-piquantes par elles-mêmes, ils contiennent l'Histoire amoureuse d'Angleterre sous le regne de Charles II. *Ils sont d'ailleurs écrits d'une maniére si vive & si ingénieuse, qu'ils ne laisseroient pas de plaire infiniment, quand la matiére en seroit moins interessante.*

Le Héros de ces Mémoirs a trouvé dans le Comte Hamilton un Historien digne de lui. Car on n'ignore plus qu'ils sont partis de la même main à qui l'on doit encore d'autres Ouvrages frappés au même coin.

Nous avons enrichi cette Edition d'un Discours mêlé de Prose & de Vers, où l'on exagére la difficulté qu'il y a de bien répresenter le Comte de Grammont. On reconnaîtra facilement que ce Discours est du même Auteur que les Mémoires, & qu'il devoit naturellement en orner le frontispice. Au reste il ne nous appartient point d'en apprécier le mérite. Nous dirons seulement que des personnes d'un goût sûr & délicat le comparent au Voyage de Chapelle, & qu'ils y trouvent les mêmes graces, le même naturel & la même legereté.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de M. Hamilton lui-même, Auteur de ces Mémoires, & du Discours qui les précede.

Antoine Hamilton dont nous parlons, étoit de l'ancienne & illustre Maison de ce nom en Ecosse. Il nâquit en Irlande. Il eut pour pére le Chevalier Georges Hamilton, petit-fils du Duc d'Hamilton, qui fut aussi Duc de Châtelleraud en France.

Sa mére étoit Madame Marie Butler, sœur du Duc d'Ormond, Viceroi d'Irlande, & Grand Maître de la Maison du Roi Charles.

Dans les révolutions qui arriverent du tems de Cromwel, ils suivirent le Roi & le Duc d'York son frère qui passérent en France. Ils y amenérent leur famille. Antoine ne faisoit à peine que de naître.

Lorsque

Lorſque le Roi fut rétabli ſur ſon Trône, il ramena en Angleterre les jeux & la magnificence. On voit dans les Mémoires de Grammont combien cette Cour étoit brillante; la curioſité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiſelle d'Hamilton, il ne tarda pas à ſentir le pouvoir de ſes charmes, il l'épouſa enfin; & c'eſt la tendreſſe qu'Antoine avoit pour ſa ſœur, qui l'engagea à faire pluſieurs voyages en France, où il étoit elevé, & où il a paſſé une partie de ſa vie.*

M. Antoine Hamilton étant Catholique, il ne put obtenir d'emploi en Angleterre; & rien ne fut capable d'ebranler ni ſa Religion, ni la fidelité qu'il devoit à ſon Roi.

Le Roi Jaques étanté monté ſur le Trône, il lui donna un Regiment d'Infanterie en Irlande & le Gouvernement de Limerick. Mais ce Prince ayant été obligé de quitter ſes Etats, le Comte Hamilton repaſſa avec la Famille Royale en France. C'eſt-là & pendant le long ſéjour qu'il y a fait, qu'il à compoſé les divers Ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Il mourut à † S. Germain le 21 Avril 1720, dans de grands ſentimens de piété, & après avoir reçu les derniers Sacremens. Il étoit âgé alors d'environ 74 ans. Il a mérité les regrets de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Né ſérieux, il avoit dans l'eſprit tous les agrémens imaginables; mais ce qui eſt plus digne de louanges, à ces agrémens, qui ſont frivoles ſans la vertu, il joignoit toutes les qualitez du cœur.

* Il en eut deux filles, dont l'une a eté Abbeſſe en Lorraine & y mourut fort vielle. L'autre, qui reſſembloit à ſon pere du coté de l'eſprit, epouſa le Comte de Stafford, & ne laiſſa pas de poſtérité. Elle étoit fort liée avec la celebre Lady Marie Wortley Montagu.

† Il danſa dans l'entrée des Zephyrs dans le Triomphe de l'Amour, ballet de Quinault repreſenté à St. Germain-en-Laye en 1681, etant agé alors de trente cinque ans. V. Diction. des Theatres, tom. 5. p. 538.

Enface de l' epitre

T. Chambars Sculp.

PHILIBERT COMTE de GRAMMONT.

EPITRE
A MONSIEUR
LE COMTE DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées,
Où Corizande * vit le jour,
De Menodaure † heureux séjour,
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour ;
Et d'où l'Astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces bazanées,
Et va finir son vaste tour
Devers les Isles fortunées !
Vous qui dans une auguste Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées,
Et dans la Guerre & dans l'Amour.

C'est à vous Monsieur, que cet Ecrit s'adresse ; car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui

* Corizande des Andouains, ayeule du Comte de Grammont.
† Menodaure, des Ancêtres de la Famille.

qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous depuis des tems infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacés de votre ſouvenir. Cependant nous oſons un peu nous flatter que cela n'eſt pas, puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoin Dom Brice à Lérida,
Donna Raguez à Barcelonne,
Gaſpar Boniface à Bréda;
Enfin Catalane, & Gaſconne,
Depuis Bordeaux juſqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda,
Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais. Nos voiſins, grands Nouvelliſtes, informés des vivacités, dont on leur mande que vous ſurprenez la Cour, nous demandent ſi vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Hiſtoire des Guerres civiles. Indignés que votre caractére ſoit ſi peu connu dans les Provinces, où votre nom l'eſt tant, nous avions formé le deſſein de donner ici quelque idée de votre mérite; mais qui ſommes-nous pour l'entreprendre? Médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment ſeroit-il poſſible que nous euſſions ce goût & cette politeſſe, qui ne ſe trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire
Pour réuſſir dans une affaire,

Où les talens ſuccombent tous :
Et quelque empreſſement que l'on ait à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient témeraire,
Et des Campagnards comme nous,
Sont bien-tôt réduits à ſe taire.

Ainſi nous ne ſongions plus qu'à ramaſſer tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embaraſſa. Tantôt nous voulions adreſſer nos Mémoires à l'Academie, perſuadés qu'ayant autrefois ſoutenu des Théſes de Logique, vous en ſçaviez aſſez pour être reçu dans cet illuſtre Corps, & pour y être loué depuis les piés juſqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que comme il n'y a pas d'apparence qu'il reſte quelqu'un ſur la terre, quand vous n'y ſerez plus ; les Révérends Péres Maſſillon ou de la Rue vous entrepriſſent par avance ; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractére : & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'uſage de vous enveloper tout vif dans les figures d'une Oraiſon funebre. Le fameux Deſpreaux s'offrit enſuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions ; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des ouvrages d'eſprit arbitre ſouverain,
Il jouit en repos de ſa premiére gloire ;
Si du plus grand des Rois il compoſe l'Hiſtoire,
Phébus eſt attentif à conduire ſa main,
Et c'eſt l'unique ſoin des Filles de Mémoire ;

Lui ſeul peut conſerver à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais ſa Muſe a toujours quelque malignité,
Et vous careſſant d'une côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expedient qui nous vint en tête après celui-là fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil, où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illuſtre Chef de votre Maiſon : & voici l'adreſſe qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des ſuperbes lambris,
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Eſt un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous Ecrits, *
A des Ouvrages de tout prix,
Sur tout à ceux des beaux eſprits,
Quand par hazard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois ſortent galans cahiers,
Où tous faiſeurs de chanſonnettes,
(Tendres Héros de leurs quartiers)
Viennent en Vers familiers
Uſurper le nom de Poëtes;
Et ſur des tons irréguliers
Montant Chalumeaux & Muſettes,
Content champêtres amourettes,

Ou

* Le Mercure Galant.

Ou couronnent de vains lauriers
Des Ecrivains & des Guerriers,
Qui ſont inconnus aux Gazettes.
De ſes atours capricieux
C'eſt là que l'Enigme ſe pare,
Met un maſque myſtérieux,
Et d'un voile mince & bizarre
Embraſſant les Curieux,
Eſt toûjours neuve, & jamais rare.
C'eſt là qu'on voit en vieux tranſports
Gémir nouvelles Elégies;
Et là s'impriment tous les Morts,
Avec leurs généalogies;
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités, & leurs tréſors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moïen de vous inſerer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres choſes; & toutes ces difficultés nous remirent enfin ſur nos premiéres voies, réſolus, malgré notre inſuffiſance, de tenter l'avanture nous-mêmes, & d'appeller à notre ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître; mais dont quelques Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous diſiez que ſa Mére y avoit miſe par dévotion, ſe mit à les apoſtropher, comme vous allez voir:

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine,
Que la Marne suit de ses bords!
Quand vos chants ornés des trésors
Du Permesse, ou de l'Hypocréne,
Badinent pour quelque Climéne:
Ou quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpoméne,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athene;
La Fare! & vous * Abbé sçavant,
Que Phébus de son influence
Anime & soûtient en rimant!
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes Melpoméne & Thalie quelque peu déplacées, puisque ces Messieurs ne paroissoient pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux Muses. Cette réfléxion nous embarassoit, & nous songions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorsque tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une Figure qui nous surprit, sans nous effrayer; c'étoit celle de votre philosophe l'inimitable Saint-Evremont. Rien de tout ce tintamare, qui annonce d'ordinaire

* L'Abbé de Chaulieu.

d'ordinaire l'arrivée des Morts de conséquence, n'avoit précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre;
Le Ciel resta clair & serain;
Point de murmure souterrain,
Et pas un seul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux mal cousus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le Spectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuser Oedipe.
Il n'avoit rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses Ombres,
Qui sortent des Roïaumes sombres,
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vû la premiére fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu réfrogné, & c'étoit les mêmes habits, qu'il avoit sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voïage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,

Ornoit le haut de son visage ;
Bref, il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans son vin
Les engourdissemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brilloit sur son teint.

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignions nos siéges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toûjours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler, mais il nous fit bien-tôt voir le contraire ; & après avoir jetté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table : j'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution ; mais je ne comprens pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs, pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre ; mais ne voïez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent, sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne ?

L'un tendre, fidelle & gouteux,
Se révoltant d'un air profane
Contre l'anodyne tisanne,
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ces vers heureux,
Que l'Inconstance & la Tocane.

5 L'autre

L'autre d'un ſtyle gracieux,
Et digne des bords du Permeſſe,
Par mille traits ingénieux
Fait tout céder à la pareſſe,
Et de l'indolente molleſſe
Vante le repos glorieux.

Laiſſez-les donc là, s'il vous plaît ; il importe peu que vous les ayez invoqués, ils n'en viendront pas plûtot à votre ſecours ; arrangez du mieux que vous pourrez les matiéres que vous alliez raſſembler pour d'autres ; ne vous embaraſſez ni de l'ordre des tems, ni de celui des événemens. Je vous conſeillerois au contraire d'avoir pour objet principal les derniéres années de celui pour qui vous écrivez ; les premiéres ſont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les avantures juſqu'au tems où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes & légéres, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir, & ſur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui ſeul tant de fois retardé,
Eſt un miracle que l'Envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé ;
Mais de tant de ſecrets qu'à ſa gloire il publie,
Celui d'éterniſer ſa vie,
Eſt l'unique ſecret qu'il ait jamais gardé. *

Ne

* Penſée fauſſe. C'eſt peut-être la ſeule choſe qui ſoit repréhenſible dans ce morçeau, que d'ailleurs on peut regarder comme un chéf-d'œuvre en ſon genre.

Ne vous allez pas embarasser l'esprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer son caractére, cela sentiroit le Panegyrique; & ce sera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons mots; le sujet est trop grand pour vous. Tâchez seulement en parlant de ses avantures, de donner des couleurs à ses défauts, & du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois par des routes faciles
A l'immortalité j'élevois mon Héros.
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ses voeux dociles;
Faites-le voir, suivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles;
Qu'au milieu de la Paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtisans les plus habiles;
Et toujours actif à propos,
Sans leurs empressemens serviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le fassent voir en differens tableaux,
Tyran des fâcheux & des sots,
Historien d'Amour & des Guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ses complots
Aux Amans heureux ou tranquilles,
Désolateur de ses Rivaux;
Fleau des discours inutiles,

Agréable

Agréable & vif en propos,
Célébre diseur de bons mots,
Et sur tout, grand Preneur de Villes.
N'oubliez-pas le Cheval blanc,*
Sur lequel, soûtenant témeraire menace,
Il parut inopinément
Vers les Campagnes de l'Alsace
Aux yeux d'un Prince triomphant ;
Dites par quel enchantement,
Par quelle adresse ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint Alban,
Et d'Arlington, & d'Haliface,
Et d'une Nymphe encor à séduisante face,
Il enleva le † Buckingham.
Contez ces Faits tout uniment.
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever insolemment ;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique ;
Suivez la Nature de près,
Et que pour chaque Vers la rime faite exprès,

Du

* Il avoit promis à Monseigneur le Dauphin, qui commandoit l'Armée d'Alsace, qu'il le verroit arriver sur un Cheval blanc, avant la fin de la Campagne.

† Il persuada au Duc de Buckingham de passer en France avec lui, pour rompre la Triple Alliance, malgré les efforts que les Ministres d'Angleterre & la Comtesse de Shrewsbury firent pour l'en empêcher ; Buckingham étoit alors Favori de Charles II.

Du misérable Prosaïque,
Et du stile trop Poëtique,
Evitez l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique;
Mais ne les condamnez jamais:
Il est un lieu près du Marais
Où depuis quelque tems le genre Marotique
Se renouvelle avec succès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique:
De Ronsard ou de Rabelais
Instruisez-vous dans la boutique;
Il ne faut que cinq ou six traits
D'un langage obscur & Gotique,
Pour divertir à peu de frais.

Nos l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis; mais que celui de ne pas tomber dans la versification rampante nous paroissoit plus difficile à suivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux; des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont, peuvent compter sur quelque indulgence: en tout cas, voûs n'êtes gueres connus que de lui, & selon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finissons cette visite, poursuivit-il, & par les souhaits que je vais faire, faites connoître à mon Héros que je m'interesse toûjours pour lui.

Que

Que de ses jours nombreux l'immuable Destin
D'un esprit éternel soutienne encor les charmes ;
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes :
Et que le Pere Seraphin,
Toujours sur de fausses allarmes,
Le vienne exhorter à sa fin ;
Et que ce soit toujours en vain
Qu'abandonné du Médicin,
La Cour pour lui verse des larmes.
Par ses soins redoublés que le Roi convaincu,
Qu'ils ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir aussi longtems vecu.

A tems se tût le Normand Philosophe,
De son tems gentil Clerc, ains gaudisseur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshui ne sont pas de l'étoffe
D'un Pasteur ensepulturé.

Or s'en partit revoir la * cointe-bande
D'amis feals qu'en l'autre monde avez ;
Ja n'est métier qu'illec il vous attende :
Si ne dira pourquoi celle legende,
Trop mieux que nous la raison en sçavez.

* Vieux mot qui se disoit des personnes belles ajustées, du Latin *comptus*, ou peut-être du Celtique *coan*.

Que ſi dans cinquante ans ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit géſir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin,
A donc verrez maint & maint Camerade,
Qui menent feſte & moult joyeux * Hutin
A grand † randon vous feront accolade.
Là trouverez Meſſire Benſerade,
Le Preux Chapelle, & Maître Chapelain,
Les Damoiſels Voiture & Sarrazin,
Et cil qui Chanſon ne Balade
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roide Jouſteur, & courtois Chevalier,
Aſſez devant les Guerres de la Fronde;
Si révenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez Châtel ſix à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſés ont eau claire & profonde:
Là demeurons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-

* Ce mot ſignifie querelle, débat. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainſi appellé, parce que dans ſon enfance il étoit mutin.

† Avec empreſſement.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon de Sémeac. En attendant, trouvez bon que nous finiſſons cette longue Lettre; nous avons eu beau changer de ſtile & de langage, pour en faire quelque choſe, vous voïez combien nous ſommes reſtès au-deſſous de notre ſujet: il faudroit, pour y réuſſir, que celui que nos fictions viennent de reſſuſciter, fût encore parmi les vivans. Mais

Il n'eſt plus de Saint Evremont;
Et ce Chroniqueur agréable
Du ſérieux & de la fable,
Ce favori du ſacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable:
Et de ce Fleuve redoutable
Le retour n'eſt permis qu'au Comte de Grammont.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ces Mémoires.

CHAPITRE PREMIER.

SERVANT d'Introduction à l'Ouvrage, Page 1

CHAPITRE II.

Arrivée du Chevalier de Grammont *au Siége de Trin, & son genre de vie,* 4

CHAPITRE III.

Son éducation & ses avantures avant son arrivée à ce Siége, 8

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la Cour de Turin, & comment il y passe son tems, 24

CHAPITRE V.

Son retour à la Cour de France. Ses avantures au Siége d'Arras. Ses réponses au Cardinal Mazarin. *Il est éxilé de la Cour de France,* 51

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caractéres des personnes qui composoient cette Cour, 70

7 CHAPITRE

TABLE.

CHAPITRE VII.

*Il devient amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton. *Diverses avantures d'un Bal de la Reine. Voïage curieux de son Valet de Chambre à Paris,* 92

CHAPITRE VIII.

Histoire burlesque de l'Aumônier Pouffatin. *Relation du Siége de Lérida. Marriage du Duc d'*York, *& autres particularitez de la Cour d'Angleterre,* 122

CHAPITRE IX.

Diverses Intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre, 158

CHAPITRE X.

Autres Intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre, 207

CHAPITRE XI.

Retour du Chevalier de Grammont *à la Cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Diverses Intrigues amoureuses de cette Cour, & mariages de la plûpart des Héros de ces Mémoires,* 255

MEMOIRES

MEMOIRES

DU COMTE DE GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

COMME ceux qui ne lisent que pour se divertir, me paroissent plus raisonables que ceux qui n'ouvrent un Livre que pour y chercher des défauts; je déclare, que sans me mettre en peine de la sévere érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusément des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des Tems, ou la disposition des Faits, qui coûtent plus à l'Ecrivain, qu'ils ne divertissent le Lecteur, ne m'embarasséront guéres dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragmens, selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un Portrait, pourvû que l'assemblage des parties forme un tout, qui rende parfaitement l'original? Le fameux Plutarque, qui traite ses Héros comme ses

Lecteurs, commence la Vie des uns comme bon lui semble, & proméne l'attention des autres sur de curieuses Antiquités, ou d'agréables Traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le Prêneur des Villes n'étoit pas à beaucop près si grand que son pére Antigonus, à ce qu'il nous dit. En récompense il nous apprend que son pére Antigónus n'étoit que son oncle; mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa Vie par un abregé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compassion pour toutes ses foiblesses.

Dans la Vie de Numa Pompilius, il entre en matiére par une Dissertation sur son Précepteur Pythagore; & comme il croit qu'on est fort en peine de sçavoir si c'est l'ancien Philosophe, ou bien un certain Pythagore, qui après avoir gagné le prix de la course aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa, pour lui enseigner la Philosophie, & lui aider à gouverner son Royaume; il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'Historien de toute l'Antiquité, auquel on doit le plus; c'est seulement pour autoriser la maniére dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un homme, dont le caractére inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser, d'un homme illustre par un mélange de vices & de vertus, qui semblent se soûtenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppositions.

C'est ce relief incompréhensible, qui, dans la guerre, l'amour, le jeu & les divers états d'une longue vie, a rendu le Comte de Gram-

 mont

mont l'admiration de ſon ſiécle. C'eſt par-là qu'il a fait les délices de tous les Païs où il a promené ſes agrémens & ſon inconſtance; de ceux où la vivacité de ſon eſprit a repandu de ces mots heureux qu'une approbation univerſelle tranſmet à la poſtérité; de tous les endroits enrichis des profuſions de ſa magnificence; & de ceux enfin où il a conſervé la liberté de ſon jugement, dans les périls les plus preſſans, tandis que le badinage de ſon humeur au milieu des dangers les plus ſérieux de la guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point ſon portrait. A l'égard de ſa figure, Buſſi & Saint-Evremont, Auteurs plus agréables que fidéles, en ont écrit. Le premier a peint le Chevalier de Grammont artificieux, volage, & même un peu perfide en amour, infatigable & cruel ſur la jalouſie. Saint-Evremont s'eſt ſervi d'autres couleurs pour exprimer le génie, & pour tracer en général les maniéres du Comte. Mais l'un & l'autre s'eſt fait plus d'honneur dans ces différentes peinteures, qu'il n'a rendu de juſtice à ſon Héros.

C'eſt donc lui même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de Siéges & de Batailles, où il s'eſt diſtingué à la ſuite d'un autre Héros; & c'eſt lui qu'il faut croire dans des événemens moins glorieux de ſa vie, quand la ſincérité, dont il étale ſon adreſſe, ſa vivacité, ſes ſuperchéries, & les divers ſtratagêmes dont il s'eſt ſervi, ſoit en Amour, ſoit au Jeu, expriment naturellement ſon caractére:

C'eſt lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet Ecrit, puiſque je ne fais que tenir la plume à meſure qu'il me dicte les particularités les plus ſinguliéres & les moins connues de ſa Vie.

CHAPITRE II.

EN ces tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à présent. Louis XIII. regnoit encore, & le Cardinal de Richelieu gouvernoit le Royaume. De grands Hommes commandoient de petites Armées, & ces Armées faisoient de grandes choses. La fortune des Grands de la Cour dépendoit de la faveur du Ministre; les établissemens n'y étoient solides qu'à mesure qu'on lui étoit dévoué. De vastes projets jettoient au cœur des Etats voisins les fondemens de cette grandeur redoubtable, où l'on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée; les grands chemins étoient impracticables de jour, & les rues durant la nuit; mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La jeunesse en entrant dans le monde, prenoit le parti que bon lui sembloit. Qui vouloit, se faisoit Chevalier: Abbé, qui pouvoit; j'entens, Abbé à Bénéfice. L'habit ne distinguoit point le Chevalier de l'Abbé; & je crois que le Chevalier de Grammont étoit l'un & l'autre au Siége de Trin. Ce fut sa premiére Campagne, & il y porta ces dispositions heureuses, qui préviennent favorablement, & qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le Siége étoit formé quand il arriva; cela lui épargna quelques témérités; car un Volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la Place sur cet article. Le Prince Thomas commandoit l'Armée; & comme la charge de Lieutenant Général n'étoit pas encore connuë, du Plessis Pralin & le fameux Vicomte de Turenne étoient ses Maréchaux de Camp.

On

On portoit quelque respect aux Places de Guerre, avant qu'une Puissance, à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes, & par le ravage de cent piéces de canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le Gouverneur aux soûterrains, & la Garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soûtenues, signaloient l'art des Assiégeans & le courage des Assiégés ; & par conséquent les Siéges étoient d'une longeur raisonable ; & les jeunes gens avoient le tems d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part & d'autre dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes ; mais on ne s'ennuya plus dans l'Armée, depuis que le Chevalier de Grammont y fut ; plus de fatigue dans la Tranchée ; plus de sérieux chez les Généraux ; plus d'ennuis dans les Troupes depuis son arrivée. Il cherchoit & portoit par tout la joie.

Parmi les Officiers de l'Armée, comme par-tout ailleurs, on voïoit des gens de mérite, ou des gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier de Grammont dans les choses qui le faisoient briller, & n'y réussissoient pas ; les autres admiroient ses talens, & recherchoient son amitié. Matta fut de ce nombre. Il étoit agréable par sa figure, plus encore par le caractére de son esprit. Il l'avoit simple & naturel, mais avec le discernement & la délicatesse des plus fins & des plus déliés. Plein de franchise & de probité dans toutes ses maniéres, le Chevalier de Grammont ne fut pas long-tems à démêler les qualités qui le distinguoient. Ainsi la connoissance fut bientôt faite, & l'amitié bientôt liée entr'eux.

Matta voulut abſolument que le Chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui. Il n'y conſentit qu'à condition qu'il partageroit la dépenſe. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnérent les repas les mieux entendus, & les plus délicats qu'on eût encore vûs. Le jeu rendoit à merveille dans les commencemens, & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une ſeule.

Les Généraux tour à tour régalés, admirérent leur magnificence, & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas ſi bien ſervis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les choſes les plus communes ; ſon eſprit étoit tellement à la mode, que c'étoit ſe deſhonorer que de ne ſe pas ſoûmettre à ſon goût. Matta lui laiſſoit le ſoin de louer la Table, & d'en faire les honneurs ; & charmé d'un applaudiſſement univerſel, il ſe perſuada qu'il n'y avoit rien de ſi beau que de vivre comme ils faiſoient, & rien de plus aiſé que de continuer : mais il s'apperçut bien-tôt que les plus grandes proſpérités ne ſont pas les plus durables.

Une groſſe chére, une petite œconomie, des domeſtiques infidéles, une fortune ennemie ; tout cela s'uniſſant pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du Chevalier, fertile en reſſources, entreprit de ſoûtenir ſon premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avoit le ſoin les en eût ſéparément averti, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépenſe, ou à rendre ſes comptes pour le paſſé. Un jour que le Chevalier de Grammont étoit revenu plûtôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil ; & ne voulant pas interrompre ſon repos, il ſe mit à rêver à

ſon

son projet. Matta s'éveilla sans qu'il s'en apperçut, & ayant quelque tems admiré la contemplation où il paroissoit enséveli, & ce profond silence entre deux hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardoit. „ Voilà, dit le „ Chevalier, un réveil assez gai, & assez bouffon ; & à qui en as-tu „ donc ? ou si c'est aux Anges que tu ris ? Ma foi, Chevalier, dit „ Matta, je ris d'un songe que je viens de faire, si naturel & si plai- „ sant, qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. Je révois que nous „ avions renvoïé Monf. le Maître d'Hôtel, M. le Chef de Cuisine, „ & M. notre Officier, résolus pour le reste de la Campagne d'aller „ manger chez les autres, comme les autres étoient venus manger „ chez nous." Voila mon songe ; & toi, Chevalier, à quoi ré- vois-tu ?

„ Pauvre esprit, dit le Chevalier, en haussant les épaules, te voilà „ d'abord sur le côté ; te voilà dans la consternation & l'humilité, „ pour quelques mauvais propos que le Maître d'Hôtel t'aura tenus „ comme à moi. Quoi ! après la figure que nous avons faite, à la barbe „ des Grands & des Etrangers de l'Armée, quitter la partie comme „ des sots, & plier bagage comme des croquans, au premier épuise- „ ment de finance ! Tu n'as point de sentiment. Où est l'honneur „ de la France ? Et où est l'argent, dit Matta ? Car mes gens se „ donnent au diable qu'il n'y a pas dix écus dans la maison ; & je „ crois que les tiens ne t'en gardent guéres d'avantage : car il y a „ plus de huit jours que je ne t'ai vû, ni tirer ta bourse, ni compter „ ton argent ; amusement qui t'occupoit volontiers en prospérité.

„ Je conviens de tout cela, dit le Chevalier. Mais je veux te „ fair convenir, que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occa-

„ sion ;

„ sion ; & que seroit-ce de toi, si tu te voyois dans l'état où je me „ suis trouvé à Lyon quatre jours avant d'arriver ici ? Je t'en veux „ faire le récit.

CHAPITRE III.

„ VOICI, dit Matta, qui sent bien le Roman, hors qu'il faudroit „ que ce fût ton Ecuyer qui me contât ton histoire. C'est „ l'ordre, dit le Chevalier. Cependant je pourrai te parler de mes „ premiers exploits, sans blesser ma modestie ; outre que mon „ Ecuyer a l'accent un peu burlesque pour un récit héroïque.

„ Tu sçauras donc qu'en arrivant à Lyon."---Est-ce comme cela qu'on commence, dit Matta ? Prends ton histoire d'un peu plus loin ; les moindres particularités d'une Vie comme la tienne méritent d'être contées ; mais sur tout la maniére dont tu saluas le Cardinal de Richelieu la premiére fois. On m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de la généalogie, du nom & de la qualité de tes Ancêtres ; car tu n'en sçais pas un mot.

„ Ah ! que tu fais le mauvais plaisant ! Tu crois que tout le „ monde est de ton ignorance. Tu t'imagines donc que je ne con- „ nois pas les Mendores, ni les Corisandes ; moi ! Je ne sçais peût- „ être pas qu'il n'a tenu qu'à mon Pére d'être fils d'Henry IV. Le „ Roi vouloit à toute force le reconnoître, & jamais ce traître d'hom- „ me n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce seroit que les „ Grammonts sans ce beau travers ! Ils auroient le pas devant les „ Césars de Vendôme. Tu as beau rire, c'est l'Evangile. Mais „ venons à notre fait.

„ On

„ On me mit au Collége de Pau, dans la vûe de me faire d'Eglise ;
„ mais comme j'avois bien d'autres vûes, je n'avois garde d'y profiter : j'avois tellement le jeu dans la tête, que le Précepteur & les Régens perdoient leur Latin, en me le voulant apprendre. Le vieux Brinon, qui me servoit de Valet-de-Chambre & de Gouverneur, avoit beau me menacer de ma mére, je n'étudiois que quand il me plaisoit, c'est-à-dire, presque jamais ; cependant on me traitoit en Ecolier de ma qualité ; j'eus toutes les dignités de la Classe, sans les avoir méritées, & sortis du Collége à peu près comme j'y étois entré. On trouva que j'en sçavois encore de reste pour l'Abbaye que mon frére avoit demandée pour moi.

„ Il venoit d'épouser la Niéce d'un Ministre devant qui tous genoux fléchissoient. Il voulut me présenter à lui. J'eus peu de peine à quitter mon Païs, & beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon Frére m'ayant tenu quelque tems auprès de lui pour me dégourdir, il me lâcha par la Ville pour perdre l'air de la campagne, & trouver celui du monde. Je l'attrappai si bien que je ne voulus plus m'en défaire quand il fut question de me présenter à la Cour en équipage d'Abbé. Tu sçais comme on se mettoit alors. Tout ce qu'on obtint de moi, fut de mettre une soutanne par dessus mes habits ; & mon frére mourant de rire de mon habillement ecclésiastique, voulut en faire les autres. J'avois la plus belle tête du monde, bien poudrée & bien frisée par-dessus ma soutanne, & par-dessous des botines blanches, & des éperons dorés. Le Cardinal qui avoit l'esprit pénétrant, n'avoit garde de rire. Cette élevation de sentimens lui donna de l'ombrage: Il jugea de ce que seroit un génie, qui à cet âge se mocquoit de la Tonsure, & méprisoit le petit Collet.

„ Quand mon frére m'eut remené chez lui : *Or ça, notre petit*
„ *Cadet*, me dit-il, *cela s'est passé à merveille, & votre ajustement mi-*
„ *parti de robe & d'epée a beaucoup réjoui la Cour ; mais ce n'est pas*
„ *tout, il faut opter, mon petit Cavalier. Voïez donc si, vous en tenant*
„ *à l'Eglise, vous voulez posseder de grands biens, & ne rien faire ; ou,*
„ *avec un petite légitime, vous faire casser bras & jambes, pour être le*
„ fructus belli *d'une Cour insensible, & parvenir sur la fin de vos jours*
„ *à la dignité de Marêchal de Camp, avec un œil de verre & une jambe*
„ *de bois ?*

„ *Je sçais*, lui dis-je, *qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux*
„ *états, pour la commodité de la vie ; mais comme il faut chercher son*
„ *salut préférablement à tout, je suis résolu de renoncer à l'Eglise, pour*
„ *tâcher de me sauver ; à condition néanmoins que je garderai mon Ab-*
„ *baïe.* Les remontrances & l'autorité de mon frére furent inutiles
„ pour m'en détourner, & il fallut bien me passer ce dernier article
„ pour m'entretenir à l'Académie.

„ Tu sçais que je suis le plus adroit homme de France ; ainsi j'eus
„ bien-tôt appris tout ce qu'on y montre : & chemin faisant, j'appris
„ encore ce qui perfectionne la jeunesse, & rende honnête-homme ;
„ car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes & aux dez. La
„ vérité est que je m'y crus d'abord beaucoup plus sçavant que je ne
„ l'étois, comme je l'ai dans la suite éprouvé.

„ Ma mere qui sçut le parti que je prenois, pleura la profession
„ que j'avois quittée, & ne put se consoler de celle que j'avois prise.
„ Elle avoit compté que dans l'Eglise je serois un Saint ; elle compta
„ que je serois un Diable dans le monde, ou tué à la guerre. Je
„ mourois d'envie d'y aller ; mais comme j'étois encore trop jeune,

„ il

„ il fallut faire une campagne à Bidache, avant que d'en faire une à
„ l'Armée.

„ Quand je fus de retour auprès de ma mere, j'avois tellement
„ l'air de la Cour & du monde, qu'elle eut du respect pour moi, au
„ lieu de me gronder de mon entêtement pour les armes. J'étois
„ son Idole, & me trouvant inébranlable, elle ne songea qu'à me
„ garder le plus qu'elle pourroit, en attendant qu'on fît mon petit
„ équipage.

„ Le fidéle Brinon, qui me fut donné pour Valet de Chambre,
„ devoit encore faire la charge de Gouverneur & d'Ecuyer, parce
„ que c'est peut-être le Gascon unique qu'on verra jamais sérieux &
„ rebarbatif au point où il l'est. Il répondit de ma conduite sur la
„ bienséance & la morale, & promit à ma mére qu'il rendroit bon
„ compte de ma personne dans les dangers de la guerre. J'espére
„ qu'il tiendra mieux sa parole à l'égard de ce dernier article, qu'il
„ n'a fait sur les autres.

„ On fit partir mon équipage huit jours avant moi. C'étoit tou-
„ jours autant de tems que ma mére gagnoit pour me faire des
„ exhortations. Enfin après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte
„ de Dieu devant les yeux, & l'amour du prochain en recommanda-
„ tion, elle me laissa partir sous la garde du Seigneur & du sage
„ Brinon.

“ Dès la seconde poste nous prîmes querelle. On lui avoit mis
„ quatre cens Loüis entre les mains pour ma Campagne. Je les
„ voulus avoir. Il s'y opposa fortement. *Vieux Faquin*, lui dis-je,
„ *est-ce à toi cet argent*; *ou si on te l'a donné pour moi? A ton avis, il*
„ *me faudroit un Trésorier pour ne païer que par Ordonnance.* Je ne
„ sçais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista; mais ce fut avec des

„ violences & des convulsions extrêmes quil se vit contraint de céder.
„ On eût dit que je lui arrachois le cœur.

„ Je me sentis plus léger & plus gai depuis le dépôt dont je „ l'avois soulagé; lui au contraire parut si accablé, qu'on eût dit „ que je lui avois mis quatre cens livres de plomb sur le dos, en lui „ ôtant ces quatre cens pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi- „ même, tant il alloit pésamment; & se retournant de tems en tems, „ *M. le Chevalier*, me disoit-il, *ce n'est pas ainsi que Madame l'entend.* „ Ses réfléxions & ses douleurs se renouvelloient à chaque poste; car „ au lieu de donner dix sols au Postillon, j'en donnois trente.

„ Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux Soldats nous arrêtérent à „ la porte de la Ville pour nous mener chez le Gouverneur. J'en „ pris un pour me conduire à la meilleure Hôtellerie, & mis Brinon „ entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au Comman- „ dant de mon voïage & de mes desseins.

„ Il y a d'aussi bons Traiteurs à Lyon qu'à Paris; mais mon Soldat, „ selon la coûtume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta „ la maison, comme le lieu de la Ville où l'on faisoit la chére la plus „ délicate, & où l'on trouvoit la meilleure compagnie. L'Hôte de „ ce Palais étoit gros comme un muid; il s'appelloit *Cérise*. Il étoit „ Suisse de nation, empoisonneur de profession, & voleur par habi- „ tude. Il me mit dans une chambre assez propre, & me demanda „ si je voulois manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de „ l'Auberge, à cause du beau monde, que le Soldat m'avoit promis „ dans cette maison.

„ Brinon, que les questions du Gouverneur avoient impatienté, „ revint plus renfrongné qu'un vieux Singe; & voïant que je me „ peignois un peu pour descendre: *Et que voulez-vous donc, Mon-*

„ *sieur*,

„ *sieur*, me dit-il? *Aller trotter par la Ville? Non pas. N'est-ce pas*
„ *assez trotté depuis le matin? Mangez un morceau, & couchez-vous à*
„ *bonne heure, pour être du matin à cheval à la pointe du jour. Mon-*
„ *sieur le contrôlleur*, lui dis-je, *je ne veux ni trotter par la Ville, ni man-*
„ *ger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie*
„ *là-bas. En pleine Auberge*, s'écria-t'il? *He! Monsieur, vous n'y*
„ *songez pas. Je me donne au Diable, s'ils ne sont une douzaine de*
„ *barragouineurs à jouer cartes & dez, qu'on n'entendroit pas Dieu tonner.*

„ J'étois devenu insolent depuis que je m'étois emparé de l'argent;
„ & voulant commencer à me soustraire de la domination de mon
„ Gouverneur: *Sçavez-vous bien, Monsieur Brinon*, lui dis-je, *que*
„ *je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur? Allez-vous en souper, s'il*
„ *vous plaît, & que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour.*

„ J'avois senti pétiller mon argent au moment qu'il avoit lâché le
„ mot de cartes & dez. Je fus un peu surpris de trouver la Salle
„ où l'on mangeoit remplie de figures extraordinaires. Mon hôte,
„ après m'avoir presenté, m'assura qu'il n'y avoit que dix-huit ou
„ vingt de ces Messieurs qui auroient l'honneur de manger avec moi.
„ Je m'approchai d'une table où l'on jouoit, & je faillis à mourir de
„ rire. Je m'étois attendu à voir bonne compagnie & gros jeu; &
„ c'étoient deux Allemands qui jouoient aut trictrac. Jamais che-
„ vaux de carosse n'ont joué comme ils faisoient; mais leur figure
„ sur-tout passoit l'imagination. Celui auprès de qui j'étois, étoit
„ un petit ragot, grassouillet & rond comme une boule. Il avoit
„ une fraise avec un chapeau pointu haut d'une aune. Non, il n'y
„ a personne qui d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quel-
„ que Eglise, avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que
„ c'étoit? *Un Marchand de Basle*, me dit-il, *qui vient vendre ici des*

„ *chevaux*;

„ *chevaux*; *mais je crois qu'il n'en vendra guéres de la maniére qu'il s'y* „ *prend*; *car il ne fait que jouer. Joue t'il gros jeu*, lui dis-je? *Non* „ *pas à présent*, dit-il; *ce n'est que pour leur écot, en attendant le sou-* „ *per*; *mais quand on peut tenir le petit Marchand en particulier, il* „ *joue beau jeu. A t'il de l'argent*, lui dis-je? *Oh, oh*, dit le perfide „ Cerise, *plût à Dieu qui vous lui eussiez gagné mille pistoles, & en être* „ *de moitié, nous ne serions pas long-tems à les attendre.*

„ Il ne m'en fallut pas d'avantage pour méditer la ruine du cha- „ peau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier. Il jouoit „ tout de travers, écoles sur écoles, Dieu sçait. Je commençois à „ me sentir quelques remords sur l'argent que je devois gagner à une „ petite citrouille qui en sçavoit si peu. Il perdit son écot, on servit, „ & je le fis mettre auprès de moi. C'étoit une table de Réfectoire, „ où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de „ mon Hôte.

„ Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dis- „ persa, je ne sçais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint „ auprès de moi, & l'Hôte qui se vint mettre de l'autre côté. Ils „ fumoient comme des dragons, & le Suisse me disoit de tems en „ tems: *Demande pardon à Monsieur de la liberté grande*; & là-dessus „ m'envoïoit des bouffées de tabac à m'étouffer. Monsieur Cerise „ de l'autre côté me demanda la liberté de me demander si j'avois „ jamais été dans son païs, & parut surpris de me voir assez bon air, „ sans avoir voïagé en Suisse.

„ Le petit Ragot, à qui j'avois affaire, étoit aussi questionneur „ que l'autre. Il me demanda si je venois de l'Armée de Piémont; „ & lui aïant dit que j'y allois, il me demanda si je voulois acheter „ des chevaux; qu'il en avoit bien deux cens, dont il me feroit bon

„ marché.

„ marché. Je commençois à être enfumé comme un jambon ; & „ m'ennuïant du tabac & des questions, je proposai à mon homme „ de jouer une petite pistole au trictrac, en attendant que nos gens „ eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y con- „ sentit, en me demandant pardon de la *liberté grande.*

„ Je lui gagnai partie, revanche, & le tout, dans un clin d'œil ; „ car il se troubloit, & se laissoit enfiler, que c'étoit une bénédiction. „ Brinon arriva sur la fin de la troisiéme partie pour me mener „ coucher. Il fit un grand signe de croix, & n'eut aucun égard à „ tous ceux que je lui faisois de sortir. Il fallut me lever pour lui „ en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire „ des réprimandes de ce que je m'encanaillois avec un vilain monstre „ comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un gros Marchand „ qui avoit force argent, & qui ne jouoit non plus qu'un enfant. „ *Lui, Marchand?* s'écria-t'il. *Ne vous y fiez pas, M. le Chevalier.* „ *Je me donne au Diable, si ce n'est quelque Sorcier. Tais-toi, vieux* „ *fou,* lui dis-je, *il n'est non plus sorcier que toi ; c'est tout dire ; &* „ *pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cent pistoles* „ *avant de me coucher.* En disant cela, je le mis dehors, avec dé- „ fense de rentrer, ou de nous interrompre.

„ Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausse, „ pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets ; & me le pré- „ sentant, il me demanda pardon de la *liberté grande,* & voulut se „ retirer. Ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis que nous ne „ joüions que pour nous amuser ; que je ne voulois point de son ar- „ gent ; & que s'il vouloit je lui jouerois ses quatre pistoles dans un „ tour unique. Il en fit quelque difficulté, mais il se rendit à la fin, „ & les regagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une autre ; la chance

„ tourna ;

„ tourna; le dez lui devint favorable, les écoles cessérent; je perdis
„ partie, revanche & le tout: les moitiés suivirent, le tout en fut.
„ J'étois piqué, lui beau joueur, il ne me refusa rien, & me gagna
„ tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui
„ demandai encore un tour pour cent pistoles; mais comme il vit que
„ je ne mettois pas au jeu, il me dit qu'il étoit tard, qu'il falloit
„ qu'il allât voir ses chevaux, & se retira, me demandant pardon de
„ la *liberté grande*. Le sens-froid dont il me refusa, & la politesse
„ dont il me fit la révérence me piquérent tellement, que je fus tenté
„ de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venois de per-
„ dre jusqu'à la derniere pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les
„ réfléxions, qu'il y a à faire sur l'état où j'étois réduit.

„ Je n'osois remonter dans ma chambre de peur de Brinon. Par
„ bonheur s'étant ennuïé de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut
„ quelque consolation, mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit,
„ tout ce qu'il y avoit de funeste dans mon avanture se présenta à
„ mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageois
„ toute l'horreur de mon desastre, sans y trouver de reméde; &
„ j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit
„ aucun expédient. Je ne craignois rien tant que l'aube du jour:
„ elle arriva pourtant, & le cruel Brinon avec elle. Il étoit botté
„ jusqu'à la ceinture, & faisant claquer un maudit fouet qu'il tenoit
„ à la main: *Debout, M. le Chevalier*, s'écria-t'il en ouvrant mes
„ rideaux, *les chevaux sont à la porte, & vous dormez encore? Nous*
„ *devrions avoir déja fait deux Postes*; *ça, de l'argent, pour païer dans*
„ *la maison*. Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, *fermez le rideau.*
„ *Comment!* s'écria-t'il, *fermez le rideau! Vous voulez donc faire*
„ *votre campagne à Lyon? Apparemment vous y prenez goût. Et le*

 „ *gros*

gros Marchand, vous l'avez dévalisé? Non pas. M. le Chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille; & c'est le pain de ses enfans qu'il a joué, & que vous avez gagné. Cela valoit-il la peine de veiller toute la nuit? Que diroit Madame si elle voyoit ce train? Monsieur Brinon lui dis-je, *fermez, s'il vous plaît, le rideau.* Mais au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fournissoit dans l'esprit ce qu'il y avoit de plus sensible & de plus piquant dans un malheur comme le mien. *Et combien?* me disoit-il: *Les cinq cens? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, Monsieur le Chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cens? trois? deux? Quoi! ce ne seroit que cent louis?* poursuivit-il, voyant que je branlois la tête à chaque somme qu'il avoit nommée. *Il n'y a pas grand mal à cela, & cent pistoles ne le ruineront pas, pourvû que vous les ayez bien gagnées. Brinon, mon ami,* lui dis-je avec un grand soupir, *fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour.*

Brinon tressaillit à ces tristes paroles; mais il pensa s'évanouir, quand je lui contai mon avanture. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrain étoit toujours: *Que dira Madame?* Et après s'être épuisé en regrets inutiles: *Ça donc, M. le Chevalier,* me dit-il, *que prétendez-vous devenir? Rien,* lui dis-je, *car je ne suis bon à rien.* Ensuite, comme j'étois un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulois qu'il allât en poste joindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits. Je voulois encore proposer au Marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se mocqua de toutes ces propositions; & après

„ avoir eu la cruauté de me laiſſer long-tems tourmenter, il me tira
„ d'affaire. Les parens font toujours quelque vilenie à leurs pauvres
„ enfans. Ma mere avoit eu deſſein de me donner cinq cens louis ;
„ elle en avoit retenu cinquante, tant pour quelques petites répara-
„ tions à l'Abbaie que pour faire prier Dieu pour moi. Brinon
„ étoit chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point
„ parler, que dans quelque preſſante néceſſité. Elle arriva bien-tôt,
„ comme tu vois.

„ Voilà pour abréger le dénouëment de cette premiére intrigue.
„ Le jeu m'a favoriſé juſques ici ; car je me ſuis vû quinze cens
„ louis, tous frais faits, depuis mon arrivée. La fortune eſt rede-
„ venuë mauvaiſe, il la faut corriger. Notre argent eſt au bas ; eh
„ bien, il y faut remedier.“

Rien n'eſt plus aiſé, dit Matta. Il n'y a qu'à trouver quelque Marchand de cheveaux, auſſi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidéle Brinon n'auroit-il point encore quelque réſerve pour la derniere extrêmité ? La voilà, ma foi venuë, & nous ne ferons pas mal de nous en ſervir.

La plaiſanterie ſeroit de ſaiſon, lui dit le Chevalier, ſi tu ſçavois où donner de la tête. Il faut de l'eſprit de reſte, pour en vouloir fourrer par tout, comme tu prétends faire. Que diable ! tu veux toûjours badiner, ſans ſonger que la conjoncture eſt des plus ſérieuſes pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier général, je dînerai chez le Comte de Caméran, & je le prierai de ſouper. . . . Et où ? dit Matta. Ici, dit le Chevalier. Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici, apparemment, un de ces projets de Lyon ; tu ſçais que nous n'avons ni argent, ni crédit ; & pour racommoder nos affaires, tu veux donner à ſouper.

Esprit bouché, dit le Chevalier, est-il possible, que depuis le tems que nous sommes ensemble, il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination? Le Comte de Caméran joüe au Quinze, & moi aussi; nous avons besoin d'argent, il n'en sçait que faire; je commanderai un excellent repas, il le payera. Fais-moi parler à ton Maître-d'hôtel, & ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions, qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi? dit Matta? Voici comme quoi, dit le Chevalier; car je vois bien, qu'il te faut expliquer jusques aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les Compagnies des Gardes, n'est-il pas vrai? dès que la nuit sera venuë, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats, commandez par La Place, ton Sergent, & tu le posteras ventre à terre entre-ci & le quartier général. . . . . Comment, Mor. . . . ! s'écria Matta, une embuscade? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler le pauvre Savoïard. Si c'est-là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas. . . . Pauvre esprit, dit le Chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons son argent; Les Piedmontois, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers & défians. Celui-ci commande la cavalerie. Tu sçais que tu ne sçaurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vint à s'en repentir; que sçait-on ce qu'il pourroit faire? Car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que sa perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, cher Chevalier, dit Matta, se tenant les côtez: embrasse-moi, car tu es trop merveilleux. J'étois un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dez de mauvaise foi. Je ne me serois jamais avisé de faire soûtenir un homme qui jouë un Quinze, par un détachement d'infanterie; il faut avoüer que tu es déja grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le Chevalier de Grammont l'avoit projetté; l'infortuné Caméran donna dans le piége. On soupa le plus agréablement du monde. Matta but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétoit. Le Chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un Convié, qu'il alloit bien-tôt rendre très-sérieux; & le bon Caméran mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chére & l'amour du jeu; c'est-à-dire, qu'il se hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux qu'il destinoit au Quinze.

Le repas fini, le Sergent La Place posta son embuscade, & le Chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avoit encore sur le cœur la perfidie du Suisse Cerise & du Chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de foibles remords, & quelques scrupules qui se levoient dans son ame. Matta ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais Caméran aiant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort; & le Jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste,

&

& il devint orageux; les cartes volérent par la chambre, & les exclamations éveillerent Matta.

Comme il avoit le tête embrouillée de sommeil & chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piedmontois; & au lieu de le consoler: Ma foi, mon pauvre Comte, lui dit-il, si j'étois dans votre place je ne jouerois plus. Et pourquoi? dit l'autre. Je ne sçais, dit-il, mais le cœur me dit, que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit Caméran, en demandant des cartes. Voïez-donc, dit Matta, & se rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-tems. Toutes les cartes étoient également malheureuses pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons: & en dernier, il avoit beau montrer Quinze, cela ne servoit de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avois-je pas dit, s'écria Matta, qui s'étoit reveillé en sursaut? Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croïez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures. Quittez, car je me donne au Diable, s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient? dit Caméran, qui commençoit à s'impatienter? Voulez-vous le sçavoir, dit Matta? Ma foi, c'est que nous vous trompons.

Le Chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité: Monsieur Matta, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui jouë aussi malheureusement que Monsieur le Comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? pour moi, j'en suis si ennuié, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; & le Seigneur Caméran se radoucissant, lui dit, qu'il n'y avoit qu'à laisser parler Monsieur Matta, si cela ne l'offensoit pas; que pour lui, cela ne lui faisoit aucune peine.

Le Chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement, que le Suisse de Lyon n'avoit fait à son égard ; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en sçut si bon gré, qu'il perdit jusques à quinze cens pistoles, & les païa dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle maniére de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le reprimandoit, fut qu'il y avoit de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard, sans l'en avertir : outre, disoit-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette avanture les aïant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la Campagne, & le Chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit saisi des effets du Comte, que par droit de représailles, & pour se dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce tems-là à faire l'usage de son argent, qu'on lui a vû faire depuis dans toutes les occasions. Il déterroit les malheureux, pour les secourir ; les Officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu ; les soldats estropiés dans la tranchée : enfin, tout éprouvoit sa libéralité ; mais sa maniére d'obliger surpassoit encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits, réussit par tout. Connu des soldats, il en étoit adoré. Les Généraux le trouvoient dans toutes les occasions, où il y avoit quelque chose à faire, & le cherchoient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur & de vivacité lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau dans les discours, & dans les actions.

actions. Je ne ſçai par quelle occaſion Monſieur de Turenne commanda ſur la fin du Siége un Corps ſéparé. Le Chevalier de Grammont le fut voir dans ſes nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. Monſieur de Turenne aimoit naturellement la joie. La ſeule préſence du Chevalier l'inſpiroit. Il fut charmé de ſa viſite; & par reconnoiſſance il voulut le faire jouer. Le Chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de ſon Précepteur, que quand on alloit chez ſes amis, il n'étoit pas prudent d'y laiſſer ſon argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit Monſieur de Turenne, il ne trouveroit ni gros jeu, ni grand argent parmi nous; mais afin qu'il ne ſoit pas dit que l'on le laiſſe aller ſans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le Chevalier de Grammont y conſentit. La Fortune qui l'avoit ſuivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit beſoin, lui fit gagner quinze ou ſeize chevaux en badinant; & voiant qu'il y avoit quelques viſages conſternez de la perte: Meſſieurs, leur dit-il, je ſerois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général, il ſuffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réſerve d'un que je donne pour les cartes. Le Valet de Chambre crut qu'il ſe mocquoit. Je vous parle ſérieuſement, dit le Chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes; & qui plus eſt, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit Monſieur de Turenne, j'en ſuis charmé pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vû juſqu'à préſent donner un cheval pour les cartes.

Trin ſe rendit enfin. Le Baron de Batteville, qui l'avoit vaillamment défendu, & long-tems, eut une capitulation digne de ſa réſiſtance. Je ne ſçai ſi le Chevalier de Grammont eut quelque part à la priſe de cette place; mais je ſçais bien, que ſous un Régne plus glorieux,

glorieux, & des armes par tout victorieuses, sa hardiesse & son addresse en ont fait prendre quelques-unes depuis à la vûe de son Maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

LA gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les Héros. Il faut que l'amour mette la derniére main au relief de leur caractére, par les travaux, la témérité des entreprises, & la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non seulement dans les Romans, mais dans l'Histoire véritable des plus fameux guerriers, & des plus célébres Conquérans.

Le Chevalier de Grammont & Matta, qui ne songeoient gueres à ces exemples, ne laisserent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des fatigues du Siége de Trin, en formant quelques Siéges aux dépens des Beautés & des Epoux de Turin. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques exploits, avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les Monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à-peu-près qu'Amadis, ou Dom Galaor, après avoir reçû l'Accolade & l'Ordre de Chevalerie, cherchant les avantures, & courant après l'Amour, la Guerre, & les Enchantemens. Ils valoient bien ces deux freres; car s'ils ne sçavoient pas autrement *pourfendre geans, dérompre harnois & porter en croupe belles Damoiselles, sans leur parler de rien*, ils sçavoient jouer, & les autres n'y connoissoient rien.

Ils

Ils arriverent à Turin, furent agréablement reçus, & fort distingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer ? Ils étoient jeunes, bienfaits ; ils avoient de l'esprit, & faisoient de la dépense. Dans quel Païs du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages ? Comme Turin étoit alors celui de l'Amour & de la Galanterie, deux Etrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuier, n'avoient garde d'ennuier les Dames de la Cour,

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du respect pour leurs femmes, & de la considération pour les Etrangers ; & leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de considération pour les Etrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Roïale, digne Fille de Henry IV. rendoit sa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des Vertus de son Pére, à l'égard des sentimens qui conviennent au Séxe : & à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, Son Altesse n'avoit pas dégéneré.

Le Comte de Tanes étoit son premier Ministre. Les affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant son Ministere. Personne ne s'en plaignoit ; & cette Princesse paroissoit contente de sa capacité sur les autres ; & voulant que tout ce qui composoit sa Cour le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'usage, & les coûtumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarés portoient les livrées de leurs Maîtresses, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier ; de leur servir par

tout d'Ecuïer, & dans les Carousels, de chamarer leurs Lances, leurs Housses, & leurs Habits, des Chiffres & des Couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie; mais il l'auroit souhaité plus simple que celle qu'on pratiquoit à Turin. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué; mais il trouvoit de la superstition dans le culte & les cérémonies que l'Amour sembloit exiger mal-à-propos; cependant comme il avoit soumis sa conduite aux lumiéres du Chevalier de Grammont sur cet article, il fallut suivre son exemple, & se conformer aux coûtumes du Païs.

Ils s'enrôllerent en même-tems au service de deux Beautés, que les premiers Chevaliers-d'Honneur cédérent aussi-tôt par Politesse. Le Chevalier de Grammont choisit Mademoiselle de S. Germain, & dit à Matta d'offrir ses services à Madame de Senantes. Matta le voulut bien; quoiqu'il eût mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier de Grammont lui fit entendre que Madame de Senantes lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient formés ensemble, il suivit ses instructions en Amour, comme il avoit fait ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle de S. Germain, dans le premier Printems de son âge, avoit les yeux petits, mais fort brillans & fort éveillés. Ils étoient noirs comme ses cheveux. Elle avoit le tein vif & frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, & la plus amiable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté singuliere dans le coude, qui ne lui servoit pas de grand'chose; ses mains étoient passablement grandes; & la Belle se consoloit de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient

n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournez. Elle laiſſoit aller tout cela comme il plaiſoit au Seigneur, ſans emploïer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature; mais malgré cette nonchalance pour ſes attraits, ſa figure avoit quelque choſe de ſi piquant, que le Chevalier de Grammont s'y laiſſa prendre d'abord. Son eſprit & ſon humeur étoient faits pour aſſortir le reſte. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaiſance & de la politeſſe. Tout cela couloit de ſource; point d'inégalité.

Madame la Marquiſe de Senantes paſſoit pour blonde. Il n'eût tenu qu'à elle de paſſer pour rouſſe; mais elle aimoit mieux ſe conformer au goût du Siécle, que reſpecter celui des Anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux ſont accompagnés, ſans aucun de leurs dégoûts. Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on eſt propre, ſi c'eſt par art, ou naturellement: Il faut être bien malin pour y regarder de ſi près. Elle avoit beaucoup d'eſprit, autant de mémoire, plus de lecture, & beaucoup plus de penchant à la tendreſſe.

Elle avoit un * Mari, que la Sageſſe même eût fait conſcience d'épargner. Il ſe piquoit d'être Stoïcien, & faiſoit gloire d'être ſalope & dégoutant, en honneur de ſa Profeſſion. Il y réuſſiſſoit parfaitement; car il étoit fort gros, & ſuoit en Hiver comme en Eté.

L'érudition & la brutalité ſembloient être ſes talens favoris. L'une & l'autre brilloient dans ſa converſation, tantôt enſemble, tantôt

* La famille de Senantes exiſte encore en Piemont, & porte le titre de Marquis de Carailles.

tour à tour; mais toûjours mal-à-propos. Il n'étoit point jaloux; cependant, il ne laiſſoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour ſa femme, pourvû qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos Avanturiers furent déclarés, le Chevalier de Grammont prit le verd, & farcit Matta de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles Maîtreſſes. Ils entrerent d'abord en fonction. Le Chevalier de Grammont apprit, & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre choſe. Matta d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit ſe ſouvenir que ſa Charge étoit de ſervir à la gloire, & non pas â l'utilité de ſa Maîtreſſe.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une Fête à la Venerie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier de Grammont diſoit tant de choſes agréables & divertiſſantes à ſa Maîtreſſe, qu'elle en rioit à gorge déploiée. Matta menant la ſienne à ſon carroſſe lui ſerra la main; & au retour de cette Promenade, il la pria d'avoir pitié de ſes ſouffrances. C'étoit aller un peu vîte; & quoique Madame de Senantes ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laiſſa pas d'être choquée qu'on s'y prît ſi cavalierement. Elle ſe crut obligée d'en témoigner quelque peu de reſſentiment; & retirant ſa main, qu'on lui ſerroit de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Roïale, ſans regarder ſon nouvel Amant. Matta, ſans s'imaginer qu'il l'eût offenſée, la laiſſa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville, qui voulût ſouper avec lui. Rien n'étoit plus facile pour un homme de ſon caractére. Il trouva bientôt ce qu'il cherchoit; fut long-tems à table, pour ſe remettre des fatigues de l'Amour, & ſe coucha fort content de ſa journée.

Pendant

Pendant tout cela, le Chevalier de Grammont faifoit parfaitement fon devoir auprès de Mademoifelle de Saint-Germain; & fans préjudices à fes affiduités, il trouvoit le moïen de briller en chemin faifant par mille petits récits qu'il mêloit â la converfation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaifir, & la folitaire Senantes y donnoit fon attention. Il s'en apperçut, & quitta fa Maîtreffe, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta*. *Moi!* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais, je ne fçais ce quil n'auroit point fait de moi, fi j'avois eu la bonté d'écouter fes très-humbles Propofitions:* & là-deffus elle fe mit à lui conter de quelle maniére fon Ami l'avoit traitée, dès le fecond jour de leur connoiffance.

Le Chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf; mais qu'elle en feroit contente dans la fuite: & pour la confoler, il l'affura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Alteffe Roïale eût été dans fa place: mais qu'il ne laifferoit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans fa chambre pour cela; mais il étoit parti dès le matin, pour un partie de chaffe, où fes connoiffances de table l'avoient engagé la veille.

A fon retour, il prit deux perdrix de fa chaffe, & fut chez fa Maîtreffe. On lui demanda, fi c'étoit Monfieur qu'il venoit voir? il dit que non: & le Suiffe lui dit que Madame n'y étoit pas. Matta lui laiffa fes deux perdrix, & le pria de lui en faire préfent de fa part.

La Senantes étoit à fa toillette, qui fe coëffoit de tout fa force en faveur de Matta, tandis qu'on lui refufoit la porte. Elle n'en fçavoit rien; mais Monfieur fon mari le fçavoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la premiere vifite ne fût pas pour lui. C'eft pourquoi, réfolu qu'elle ne feroit pas pour fa femme, le Suiffe en avoit reçu

fes

ſes ordres, & penſa bien être battu pour le préſent qu'on avoit laiſſé. Les perdrix furent renvoïées ſur l'heure, & Matta, ſans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, ſans changer d'habit. Il n'avoit garde de ſonger qu'il n'y falloit pas paroître ſans les Couleurs de ſa Dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans, & ſa Perſonne ragoutante. Il commença dès ce jour à ſe ſçavoir bon gré de ſa compliſance pour le Chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avoit l'air aſſez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoïé ſes perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne ſçavoit ce qu'il vouloit dire; & choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la reprimande qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit, qu'il falloit qu'il eût trovué des Perſonnes de bonne compoſition en ſon chemin, puis qu'il prenoit des maniéres auſqelles on n'étoit pas encore accoûtumé chez elle. Matta lui demanda, comme quoi ſes manieres étoient donc ſi nouvelles? *Comme quoi!* dit elle: *Le ſecond jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme ſi j'étois à votre ſervice depuis mille ans. La premiere fois que je vous donne la main, vous me la ſerrez de toute votre force. Après ce debut, je monte en caroſſe, & vous à cheval; mais loin de vous tenir à la portiere comme les autres, il ne part pas un liévre, que vous ne pouſſiez après; & vous étant bien amuſé durant la promenade à prendre du tabac, ſans ſonger à moi, vous ne vous en ſouvenez au retour, que pour me prier de mon deſhonneur en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chaſſe, de perdrix & d'une viſite que vous avez apparemment rêvée comme tout la reſte.*

Le Chevalier de Grammont arriva, comme ils en étoient-là. Matta fut grondé de ses empressemens. Son Ami se tuoit de lui dire, qu'ile étoient insolens, plûtôt que familiers. Matta s'excusoit du mieux qu'il pouvoit; mais toujours fort mal. Sa Maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la maniere, plûtôt que son repentir sur le fait, & témoigna qu'il n'y avoit que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendresse faisoient hazarder; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités, qui n'étoient fondées que sur la facilité qu'on se promettoit de trouver. Matta jura qu'il ne lui avoit serré la main que par un excès d'amour, & qu'il ne lui avoit demandé du secours que par néceſſité, qu'il ne sçavoit pas la maniére de demander des Graces; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service, qu'elle la paroissoit dans ce moment; & qu'il la prioit de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenteroit. La Senantes ne s'en offensa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalités de la séverе bienséance, en écoutant un homme de son caractére; & le Chevalier de Grammont après cette espéce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de Mademoiselle de S. Germain.

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon naturel, qui le portoit à se mêler de celle de Matta. Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut que les penchans de Madame de Senantes devenoient favorables pour lui même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, & pour ne pas perdre tout son tems, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite Saint-Germain.

Cependant,

Cependant, dès le même soir, pour conferver l'air de fupériorité qu'il avoit ufurpée fur la conduite de fon Ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien ofè fe montrer à la Cour en habit de campagne, & fans les Couleurs de fa Maîtreffe, de n'avoir pas eu l'efprit, ou la prudence de rendre la premiére vifite à Monfieur de Senantes, au lieu de s'amufer à demander Madame; & pour toute conclufion lui demanda, de quoi Diable il s'avifoit de lui faire préfent de deux méchantes perdrix rouges. Et pourquoi non? lui dit Matta: Ne faudroit il point qu'elles fuffent blues auffi, à caufe de la Cocarde & du Nœud d'épée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Eh! va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiferies. Je me donne au Diable, fi dans quinze jours tu ne deviens plus fot que tous les Benêts de Turin. Mais pour répondre à toutes tes queftions, je n'ai point été voir le mari de Madame de Senantes, parce que je n'ai que faire à lui; que c'eft un animal qui me déplaît, & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empannaché de verd; d'écrire des Billets à ta Maîtreffe, d'emplir tes poches de cédra, de piftaches, & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre Fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la Pie au nid; qu'en lui chantant quelque chanfon faite du tems de Corifande, & d'Henri IV. tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la Galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'effentiel. A la bonne heure; chacun a fa façon de faire, auffi-bien que fon goût. Le tien eft de baguenauder en Amour, & pourvu que tu faffes bien rire la Saint-Germain, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui fuis perfuadé que les Femmes font ici ce qu'elles font ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offenfent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au férieux. En tout

cas,

cas, si Madame de Senantes n'eſt pas de cette humeur, elle n'a qu'à ſe pourvoir ailleurs; car je lui répons bien que je ne ferai pas longtems le perſonnage d'Eſtaffier auprès de ſa perſonne.

Cette menace étoit des plus inutiles. Madame de Senantes le trouvoit à ſon gré, penſoit à peu près de même, & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais Matta s'y prît tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle averſion pour ſon mari, qu'il ne pouvoit ſe vaincre ſur la moindre avance pour l'apprivoiſer. On lui faiſoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de poſſeder le Tréſor: cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir Madame de Senantes, que dans les Aſſemblées publiques: il en étoit impatient, & lui faiſant un jour ſes plaintes; „ Ayez la bonté, „ Madame, lui dit-il, de me faire ſçavoir où vous logez. Il n'y a „ point de jour que je n'aille trois fois chez vous pour le moins, „ ſans vous y avoir encore pû trouver. J'y couche pourtant d'ordi- „ naire, lui dit-elle en riant: mais je vous avertis, que vous ne m'y „ trouverez jamais, que vous n'aïez trouvé Monſieur de Senantes: „ je n'en ſuis pas la maîtreſſe. Je ne vous le donne pas, pourſuivit- „ elle, pour un homme dont on voulût rechercher le commerce „ pour ſon agrément; au contraire, je conviens que ſon humeur eſt „ aſſez bizarre, & ſes maniéres peu gracieuſes; mais il n'y a rien „ de ſi farouche qu'on ne puiſſe familiariſer avec un peu de ſoins & „ de complaiſance. Il faut que je vous répete des Vers à ce ſujet. „ Je les ai retenus, parce qu'ils donnent un petit conſeil, dont vous „ uſerez comme il vous plaira.

 RONDEAU.

RONDEAU.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces Documens.
Vous qui vous piquez de la Gloire
De réüssir en Faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

* * * * * *

En équipages, en airs bruians,
En lieux communs, en faux Sermens,
En habits, bijoux, dents d'Ivoire,
Mettez-vous bien.

* * * * * *

Aïez, pour plaire aux vieux Parens,
Toujours en main nouvelle Histoire,
Pour les Valets force Présens.
Mais, eut-il l'humeur sombre & noire,
Avec l'Epoux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien.

Ma foi, Madame, dit Matta, le Rondeau dira ce qu'il lui plaira; mais il n'y a pas moïen, l'époux est trop sot. Quelle diable de cérémonie, poursuivit-il. Quoi! dans ce païs-ci l'on ne sçauroit voir la femme, sans être amoureux du mari?

Madame.

Madame de Senantes trouva cette maniére de répondre trés-offensante; & comme elle crut en avoir assez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage; puisqu'il ne pouvoit se contraindre sur si peu de chose; & dès e moment elle eut fait avec lui.

Le Chevalier de Grammont avoit donné congé à sa Maîtresse à peu près dans le même tems: il étoit tout-à-fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que Mademoiselle de Saint-Germain ne fût plus digne que jamais de sa persévérance. Au contraire, ses agrémens se multiplioient à vûe d'œil. Elle se couchoit avec mille charmes, & le lendemain paroissoit avec quelque chose de nouveau. La phrase de croître & d'embellir sembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier de Grammont ne pouvoit disconvenir de ces vérités; mais il n'y trouvoit pas son compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de sagesse, eût été plus son fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec plaisir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ses contes, & qu'elle recevoit ses billets & ses présens, sans scrupule; mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adresse l'avoit tournée de toutes les maniéres, sans avoir pû lui tourner la tête. Sa Femme de chambre étoit gagnée, ses parens, charmés de ses bons mots & de son assiduité, n'étoient jamais plus aises que quand ils le voïoient chez eux; bref, il avoit mis les préceptes du Rondeau de la Senantes en usage, & tout livroit la petite Saint-Germain à ses embûches, si la petite Saint-Germain eût éte d'humeur à se livrer; mais elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire que la grace qu'il lui demandoit ne lui coûteroit rien; que puisque ces trésors se trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit personne qui, par une tendresse éternelle, & par une discrétion inviolable, en

fût plus digne que lui. Il lui contoit enſuite que jamais mari n'avoit ſçû donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien de ſi différent que les empreſſemens d'un amant toujours tendre, toujours paſſionné, mais toujours reſpectueux, & la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiſelle de Saint-Germain ne voulant pas prendre la choſe ſérieuſement, pour n'être pas obligée de s'en offenſer, lui dit, que comme c'étoit aſſez la coutume de ſon païs de ſe marier, elle ſeroit bien-aiſe d'en paſſer par-la, devant que de prendre connoiſſance de ces diſtinctions, & de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrêmement, & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications: qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le ſupplioit de ne lui plus parler ſur ce ton, puiſque ces ſortes de converſations n'étoient point divertiſſantes pour elle, & qu'elles ſeroient très-inutiles pour lui. La Belle qui rioit plus volontiers qu'une autre, ſçavoit prendre un air fort ſérieux, dès qu'il en étoit queſtion. Le Chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; & voïant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de ſentiment, il s'étoit tellement rallenti ſur cette pourſuite, qu'il ne la ſervoit plus que pour cacher les deſſeins qu'il avoit ſur Madame de Senantes.

Il voïoit cette Princeſſe fort choquée du peu de complaiſance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le Chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raiſon; exagera la perte que ſon ami faiſoit, la mit mille fois au-deſſus des charmes de la petite Saint-Germain, & demanda grace pour lui-même, puiſque ſon ami ne la méritoit pas. Il fut bien-tôt écouté favorablement ſur cette propoſi-

tion ; & dès qu'ils furent d'accord, ils songérent aux mesures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper son époux, & l'autre son ami. Cela n'étoit pas fort difficile ; Matta n'étoit point défiant, & le gros Senantes, auprès de qui le Chevalier de Grammont avoit déja fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit se passer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit ; car dès que le Chevalier de Grammont étoit chez Madame, son mari s'y trouvoit par politesse ; & pour chose au monde il ne les auroit laissés ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuiffant sans lui.

Matta, qui ne sçavoit cependant pas qu'il fût disgracié, continuoit à servir sa Maîtresse à sa maniére. Elle étoit convenue avec le Chevalier de Grammont, que les choses iroient en apparence selon le prémier établissement ; & de cette maniére, la Cour croïoit toujours que Madame de Senantes ne songeoit qu'à Matta, tandis que son ami ne songeoit qu'à Mademoiselle de Saint-Germain.

On faisoit de tems en tems des petites Loteries de bijoux. Le Chevalier de Grammont y mettoit toujours, en retiroit par hazard quelque chose ; & sous prétexte des lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choses qu'il donnoit imprudemment à la Senantes, & la Senantes les récevoit plus imprudemment. La petite Saint-Germain n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracassiérs par tout. On fit des remarques sur ce procédé. Ceux qui les firent les communiquérent à Mademoiselle de Saint-Germain. Elle fit semblant d'en rire, mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau séxe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sçut pas bon gré à Madame de Senantes. D'un autre côté, on fût demander à Matta s'il n'étoit pas assez grand pour faire lui-même ses présens a Madame de Senantes, sans les envoïer.

voïer par le Chevalier de Grammont. Cela le réveilla ; car il ne s'en seroit jamais apperçû. Il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers ; & voulant s'en éclaircir : il faut avoüer, dit-il au Chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'un façon toute nouvelle. On y sert sans gages ; on s'adresse au mari quand on est amoureux de la femme, & l'on fait des présens à la Maîtresse d'un autre, pour se mettre bien avec la sienne. Madame de Senantes t'est fort obligée de ... C'est toi-même, répondit le Chevalier de Grammont, puisque c'est sur ton compte. J'étois honteux de voir que tu ne t'étois jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sçais-tu bien que les gens sont faits si extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilainie, que par inadvertence, que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta Maîtresse ? Fi, que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi !

Matta se laissa gronder sans qu'il en fût autre chose, persuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit ni assez défiant, ni assez épris pour y faire plus de réfléxion. Cependant comme il convenoit aux affaires du Chevalier de Grammont qu'il fît connoissance avec Monsieur de Senantes, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette premiére visite. Sa Maîtresse lui sçut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas ; & l'époux aïant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison qu'il avoit à la campagne, au bord de la riviere, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre ; & comme c'étoit la seule que Matta n'eut pas refusée de Senantes, il y consentit. Le mari vint chez eux pour les prendre

à l'heure

à l'heure marquée ; mais il n'y trouva que Matta. Le Chevalier de Grammont s'étoit mis à jouer tout exprès, pour les laisser partir sans lui. Matta vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec Monsieur de Senantes ; mais le Chevalier de Grammont les aïant envoïé prier d'aller toujours devant, & qu'il seroit à eux dès que son jeu seroit fini ; le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier de Grammont de le tirer si-tôt de cet embarras ; & le perfide ne les sçut pas plutôt en campagne, qu'il fut chez Madame de Senantes, sous prétexte d'y trouver encore son mari, pour aller ensemble où ils devoient souper.

La trahison étoit en beau train ; & comme il paroissoit à Madame de Senantes que l'indifférence de Matta ne méritoit pas autre chose de sa part, elle n'avoit pas de scrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier de Grammont, avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette première occasion ne se fût pas perdue, si Mademoiselle de Saint-Germain, qu'elle n'attendoit pas, ne fût arrivée presque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là, qu'elle ne l'avoit été de sa vie ; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide & fort ennuïante. Elle s'apperçut bien-tôt qu'elle importunoit ; & ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demiheure à se divertir de leur inquiétude, & à faire mille petites singeries, qu'elle voïoit bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coëffes, son écharpe, & tout l'attirail dont on se défait quand on prétend s'établir familiérement quelque

3 part

part pour le reste du jour. Le Chevalier de Grammont la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il étoit en si bonne compagnie. Madame de Senantes, qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez séchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Roïale. Mademoiselle de Saint-Germain lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand'chose, & le Chevalier de Grammont voïant qu'il étoit inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses Grisons, pour prier Monsieur de Senantes de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie, sans l'attendre, parce que le jeu ne finiroit peut-être pas si-tôt; mais quil seroit à lui devant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courier, il mit une sentinelle à la porte de Madame de Senantes, dans l'ésperance que l'éternelle Saint-Germain en sortiroit avant elle; mais ce fut inutilement, & son espion lui vint dire au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moïen de se voir ce jour-là; tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de Madame, pour aller trouver Monsieur.

Pendant que ces choses se passoient à la Ville, Matta ne se divertissoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur de Senantes, tout ce que le Seigneur de Senantes lui disoit, ne faisoit que lui déplaire. Il maudissoit de bon cœur le Chevalier de Grammont du tête-à-tète qu'il procuroit. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit se mettre à table sans un troisiéme.

Cependant

Cependant comme fon hôte étoit affez délicat fur la bonne chére, qu'il avoit le meilleur vin & le meilleur cuifinier de tout le Piémont; la vûe du premier fervice le radoucit; & mangeant fort & ferme, fans faire attention à Senantes, il fe flatta que le fouper finiroit, fans avoir rien à démêler avec lui; mais il fe trompa.

Dans le tems que le Chevalier de Grammont vouloit le mettre bien avec Monfieur de Senantes, il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître dans l'étalage de mille autres qualités. Connoiffant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit affuré que c'étoit un des fçavans hommes de l'Europe.

Senantes avoit donc attendu quelque trait de lecture dès le commencement du fouper de la part de Matta, pour mettre la fienne en jeu; mais il étoit bien loin de fon compte. Perfonne n'avoit moins lû, perfonne auffi ne s'en foucioit moins, & perfonne n'avoit fi peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne vouloit point entrer en converfation, fa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre s'offenfant d'un filence qui lui paroiffoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé fur d'autres fujets, crut qu'il en auroit quelque raifon en le mettant fur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entâmer le fujet.

„ Comme vous êtes le galant de ma femme . . . . . Moi! lui dit
„ Matta, qui vouloit faire le difcret. Ceux qui vous l'on dit, en
„ ont menti: Morbleu . . . . . Monfieur, dit Senantes, vous le pre-
„ nez-là d'un ton qui ne vous convient guéres. Car je vieux bien
„ vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que Madame de Se-
„ nantes en eft peut-être auffi digne qu'aucune de vos Dames de

 „ France,

„ France, & que nous en avons vû, qui vous valoient bien, qui ſe „ ſont fait un honneur de la ſervir. A la bonne heure, dit Matta. „ Je l'en crois très-digne; & puis que vous le voulez ainſi, je ſuis „ ſon ſerviteur & ſon galant pour vous obliger.“

Vous croïez peut-être, pourſuivit l'autre, qu'il en va dans ce Païs-ci, comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des Amans que pour leur accorder des faveurs? Déſabuſez-vous de cela, s'il vous plait, & ſçachez que quand même il en ſeroit quelque choſe dans cette Cour, je n'en aurois aucune inquiétude. Rien n'eſt plus honnête, diſoit Matta; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? Voici pourquoi, reprit-il. Je connois la tendreſſe de Madame de Senantes pour moi; je connois ſa ſageſſe envers tout le monde, & plus que tout cela je connois mon propre mérite.

Vous avez là de belles connoiſſances, Monſieur le Marquis, dit Matta, je les ſalue toutes trois. A vôtre ſanté. Senantes lui en fit raiſon; mais voïant que la converſation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois ſantés de part & d'autre; il voulut faire une ſeconde tentative, & provoquer Matta par ſon fort, c'eſt-à-dire, du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croïoit que les Allobroges fuſſent venus s'établir dans le Piedmont? Matta qui le donnoit au Diable avec ſes Allobroges, lui dit, qu'il falloit que ce fut du tems des guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit Matta. Sous quel Conſulat, pourſuivit Senantes ... Sous celui de la Ligue, quand les Guiſes firent venir les Lanſquenets en France, dit Matta. Mais, que Diable cela fait-il?

Monſieur de Senantes étoit paſſablement prompt, & volontiers brutal, ainſi Dieu ſçait de quelle maniére la converſation ſe ſeroit tournée,

tournée, si le Chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat; mais l'un oublia les questions qui l'avoient choqué : l'autre les réponses, pour reprocher au Chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisoit qu'on ne pouvoit jamais compter sur lui. Le Chevalier de Grammont, qui se sentoit encore plus coupable qu'ils ne disoient, prit le tout en patience, & se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation; mais il n'y put mettre la joïe, comme il avoit coûtume. Il étoit de très-mauvaise humeur; & comme il les pressoit à tout moment de sortir de table, Monsieur de Senantes jugea qu'il avoit beaucoup perdu. Matta dit au contraire, qu'il avoit gagné; mais que la retraite avoit peut-être été malheureuse, faute de précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu besoin du Sergeant La Place, avec son embuscade.

Ce trait d'Histoire passoit l'érudition de Senantes, & de peur que Matta ne s'avisât d'expliquer, le Chevalier de Grammont changea de discours, & voulut sortir de table; mais Matta ne le voulut pas. Cela le racommoda dans l'esprit de Senantes. Il prit cette complaisance sur son compte; cependant, ce n'étoit pas lui, mais c'étoit son vin que Matta trovoit à son gré.

Madame Roïale, qui connoissoit le caractére de Senantes, fut charmée du récit que le Chevalier de Grammont lui fit de cette fête & de cette conversation : elle appella Matta pour en sçavoir la vérité de lui-même. Il avoua que devant qu'il fût question des Allobroges, Monsieur de Senantes l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de sa femme.

Cette premiére connoiſſance faite de cette maniére, il ſembloit que toute la bonne volonté que Senantes avoit d'abord eue pour le Chevalier de Grammont, ſe fût tournée vers Matta, Il étoit tous les jours à ſa porte; & Matta tous le jours chez ſa femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de Grammont. Il ſe repentit des réprimandes qu'il s'étoit aviſé de faire à Matta, le voïant d'une aſſiduité qui rompoit toutes ſes meſures. Madame de Senantes en étoit encore plus embaraſſée. Quelque eſprit qu'on ait, on n'eſt point plaiſant pour ceux qu'on importune; elle eût été bien-aiſe de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans ſa perſonne. Il en eût trouvé dans ſon eſprit, ſi elle l'avoit voulu; mais il n'y a pas moïen d'être de bonne humeur avec ceux qui traverſent nos deſſeins. Tandis que ſon goût augmentoit pour elle, le Chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moïens qui pouvoient mettre ſon avanture à fin. Voici le ſtratagême dont il ſe ſervit enfin, pour avoir la ſcene libre, en éloignant l'amant & le mari tout à la fois.

Il fit entendre à Matta qu'il falloit donner à ſouper chez eux à Monſieur de Senantes, & ſe chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda ſi c'étoit pour jouer au Quinze, & l'aſſura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois, qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laiſſer tête-à-tête avec le plus ſot Gentilhomme de l'Europe. Le Chevalier de Grammont n'avoit garde d'y ſonger, perſuadé qu'il ſeroit impoſſible de profiter de cette occaſion, de quelque maniére qu'il s'y prît, & qu'on le relâcheroit dans tous les coins de la ville plûtôt que de le laiſſer en repos. Toute ſon attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, & d'y faire ſurvenir quelques conteſtations entre Senantes & Matta. Pour cet effet, il

il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier de Grammont témoigna, qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pû donner un petit concert de musique à Monsieur de Senantes comme il l'avoit résolu le matin; mais que les Musiciens s'étoient engagés. Le Marquis de Senantes se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, & pria la compagnie d'y souper. Matta leur demanda, que Diable ils vouloient faire de musique, & soûtint que cela n'étoit bon dans ces occasions que pour des femmes, qui avoient quelque chose à dire à leurs amans, pendant que les violons étourdissoient les autres, ou pour des sots qui ne sçavoient que dire, quand les violons ne jouoient pas. On se mocqua de ses raisonnemens: la partie fut liée pour le lendemain, & les violons passérent à la pluralité des voix. Senantes, pour en consoler Matta, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette maniére, que sur la dispute: & le Chevalier de Grammont voyant qu'il ne falloit pas grand'chose pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avoit inutilement jetté de tems en tems quelques propos dans la conversation, pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de la famille de Madame son épouse; Senantes fort en généalogie, comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à faire celle de Madame de Senantes, par un embrouillement de filiations, qui ne finissoient point. Le Chevalier de Grammont fit semblant de l'écouter avec une grande attention; & voïant que Matta commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monsieur disoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. Cela est bien galant,

dit

dit Matta : mais pour moi, j'avoue, que si j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable pere de mes infans, que de sçavoir quels sont les grands péres de ma femme. Senantes se mocquant de sa grossiereté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancétres de son épouse de branche en branche, jusques à Yolande de Senantes. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demi heure, que les Grammonts venoient d'Espagne. Eh, que nous importe d'où les Grammonts viennent, lui dit Matta ? Sçavez-vous bien, Monseigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien sçavoir, que de sçavoir trop de choses ?

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur & préparoit un argument en forme, pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le Chevalier de Grammont qui connoissoit Matta, ne douta point qu'il n'envoyât promener le Logicien, s'il en venoit à la conclusion du Syllogisme. C'est pourquoi se mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit, que c'étoit se mocquer que de s'échauffer ainsi pour rien, & traita la chose sérieusement afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, Matta fut à la chasse, le Chevalier de Grammont chez le Baigneur, & Senantes à sa maison de campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choses, sans oublier les violons, et que Matta chassoit dans la plaine, pour gagner de l'appetit, le Chevalier de Grammont pensoit à l'exécution de son projet.

Dès que la maniére en fut reglée dans sa tête, on fut avertir sous-main l'Officier des Gardes, qui servoit auprès de son Altesse, que Monsieur de Senantes avoit eû quelques paroles avec Monsieur de Matta

Matta la nuit précédente en soupant, que l'un étoit sorti dès le matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la Ville.

Madame Roïale, allarmée de cet avis, envoïa promptement chercher le Chevalier de Grammont. Il parut surpris, quand Son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eû quelques paroles; mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit, que si le mal n'étoit deja fait, le plus court seroit de s'en assûrer jusqu'au lendemain, & que si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les racommoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Monsieur de Senantes qu'il étoit à sa maison de campagne. On y fut: on le trouva; l'Officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, & le laissa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de sa chasse, Madame Roïale envoïa ce même Officier le prier de lui donner sa parole, qu'il ne sortiroit pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendoit, il mouroit de faim, & rien ne lui paroissoit si deraisonable, que de l'obliger à la résidence dans cette conjonсture; mais il avoit donné sa parole, & ne sçachant ce que tout cela vouloit dire, toute sa ressource fut d'envoïer chercher son ami; mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé Senantes au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison sur le compte de Matta qu'il attendoit pour faire bonne chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier de Grammont, & lui dit, qu'il ne croïoit pas l'avoir offensé; mais que s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'assûrer, que pour peu que le cœur lui en dît, il auroit contentement à la premiére occasion. Le Chevalier de Grammont l'assura que Matta n'y avoit

jamais ſongé, qu'il ſçavoit au contraire qu'il l'eſtimoit infiniment ; qu'il falloit que ce fût la tendreſſe extrême de Madame ſa femme, qui s'étant allarmée ſur le rapport des laquais qui les avoient ſervis à table, ſeroit allée chez Madame Roïale, pour prévenir quelque accident funeſte ; qu'il le croïoit d'autant plus, qu'il avoit ſouvent dit à Madame de Senantes, en parlant de Matta, que c'étoit la plus rude épée de France ; comme en effet ce pauvre garçon ne ſe battoit jamais, ſans avoir le malheur de tuer ſon homme.

Monſieur de Senantes, un peu radouci, dit qu'il étoit fort ſon ſerviteur, qu'il gronderoit bien ſa femme de ſon impertinente tendreſſe, & qu'il mouroit d'envie de ſe revoir avec le cher Matta.

Le Chevalier de Grammont l'aſſûra, qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ſes Gardes de ne point le laiſſer échaper, qu'ils n'euſſent des ordres de la Cour, parce qu'il paroiſſoit qu'il mouroit d'envie de ſe battre & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas beſoin.

Son homme étant en toute aſſurance de cette maniére, il fallut pourvoir à ſes ſûretez à l'égard de l'autre. Il regagna la Ville ; & dès que Matta le vit : „ Que diable eſt-ce, lui dit-il, que cette belle „ farce qu'on me fait jouer ? Pour moi je ne connois plus rien aux „ ſottes maniéres de ce Païs-ci. D'où vient qu'on me met priſonnier ſur ma parole ? D'où vient, dit le Chevalier de Grammont ? „ C'eſt que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. „ Tu ne ſçaurois t'empêcher d'entrer en diſpute avec un bourru, dont „ tu ne devrois faire que rire. Quelque valet officieux aura ſans „ doute été redire le beau démêlé d'hier au ſoir. On t'a vû ſortir de „ la ville dès le matin, Senantes quelque tems après ; en faut-il „ davantage pour que Son Alteſſe Roïale ſe ſoit cru obligée de pren-

„ dre

„ dre ſes précautions ? Senantes eſt aux arrêts ; on ne te demande „ que ta parole ; ainſi, bien loin de prendre la choſe comme tu fais, „ j'envoïerois très-humblement remercier Son Alteſſe de la bonté „ qu'elle a de te faire arrêter : puiſque ce n'eſt qu'en ta conſidération „ qu'elle s'intereſſe dans la choſe : je m'en vais faire un tour au „ Palais, où je tâcherai d'éclaircir ce myſtere. Cependant, comme „ il n'y a gueres d'apparence que cela ſe puiſſe racommoder de cette „ nuit, tu feras bien de commander à ſouper : car je ſuis à toi dans „ un moment.“

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner ſa très-humble reconnoiſſance à Madame Roïale de ſes bontez, quoiqu'il ne craignît pas plus Senantes qu'il ne l'aimoit : c'eſt tout dire.

Le Chevalier de Grammont revint au bout d'une demie heure, avec deux ou trois des connoiſſances que Matta avoit faites à la chaſſe. Ces Meſſieurs avoient voulu venir ſur le bruit de la querelle, & chacun offrit ſes ſervices ſéparément à Matta contre l'unique & paiſible Senantes. Matta les aïant remerciés, les retint à ſouper, & ſe mit en robe de chambre.

Si-tôt que les choſes furent dans le train que ſouhaitoit le Chevalier de Grammont, & que vers la fin du repas il vit trotter les ſantés à la ronde, il ſe tint aſſuré de ſon homme juſqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la permiſſion des conviés, il lui fit une fauſſe confidence pour déguiſer une trahiſon véritable, & lui dit, après avoir exigé pluſieurs ſermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite Saint-Germain, qu'elle le verroit cette nuit. C'eſt pourquoi il alloit quitter la compagnie, ſous prétexte d'aller jouer à la Cour ; qu'il le prioit de leur bien faire entendre, qu'il ne les quittoit que pour cela, parce que les Piedmontois étoient volon-

tiers soupçonneux. Matta lui promit de s'en acquitter discrettement, lui dit qu'il feroit ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie, & l'aïant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plûtôt & le plus secretement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire, & de la part qu'il avoit au succès de cette avanture. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se mocquoit tout haut de la folie du Chevalier de Grammont sur cet article; & tout bas de la crédulité des Piedmontois, qu'il trompoit si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit, & Matta * se coucha très-content de ce qu'il avoit fait pour son ami. Cet ami cependant jouissoit du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre Senantes l'avoit reçû chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnoissance. Ses charmes n'étoient point négligés, & s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, cella-là n'en étoit pas: & quelque discret que fût le Chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. Mais il est tems que nous le tirons de la Cour de Savoie, pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE

* Il mourut en 1674. "Matta est mort sans confession," dit Madame de Maintenon dans une lettre à son frere. Tom. 1, p. 67.

CHAPITRE V.

LE Chevalier de Grammont de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Alerte au jeu; actif & vigilant en amour; quelque-fois heureux, & toujours craint dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les évenemens de l'une & de l'autre fortune; d'un agrément inépuisable dans la bonne, plein d'expédiens & de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à Monsieur le Prince, témoin, & si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingues & de Fribourg, les récits qu'il en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, & plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un * homme, que de pressans motifs & des ressentimens, qui sembloient en quelque sorte excusables, ne laissoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la premiére disgrace de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pû tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifioit assez d'elle même, comme il étoit un peu sorti de son devoir pour entrer dans les interêts de Monsieur le Prince, il crut pouvoir en sortir pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bien-tôt faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace dès qu'ils le vouloient. La Reine encore effraiée du péril où les

H 2

* Le grand Condé.

les troubles avoient mis l'Etat au commencement de sa Regence, ne cherchoit qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du * Ministre n'étoit ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'assoupir plûtôt que d'emploïer les derniers remedes, de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvû qu'il amassât beaucoup de bien, & de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui seroit possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornoit pas à mille moyens qui lui en fournissoit l'autorité dont il étoit revêtu: son industrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu; mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'esprit, & auquel il voïoit beaucoup d'argent, fut bien-tôt de son goût & de son jeu. Il s'apperçut des subtilités & de la mauvaise foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en usage les talens que la nature lui avoit donnés, non seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. Ce seroit ici le lieu de parler de ces avantures; mais qui peut les conter avec assez d'agrément & de légereté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déja entendu parler? C'est en vain qu'on écriroit mot pour mot ces narrations divertissantes: il semble que leur sel s'évapore sur le papier; & de quelque maniere qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire que dans les occasions où l'adresse fut reciproquement emploïée, le Chevalier emporta l'avantage; & que s'il fit mal sa cour au Ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étoient

* Le Cardinal Mazarin.

s'étoient laissé gagner, ne retirerent pas dans la suite de grandes utilités de leur complaisance. Cependant ils resterent toujours dans une soumission rampante, tandis que dans mille rencontres le Chevalier de Grammont ne se contraignoit guéres sur son chapitre. En voici une.

L'Armée d'Espagne, commandée par Monsieur le Prince & par l'Archiduc, assiégeoit Arras. La Cour s'étoit avancé jusqu'à Perronne. Les troupes ennemies auroient donné par la prise de cette Place de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin; car celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir partout de l'avantage sur elles.

Monsieur le Prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs & leurs irrésolutions ordinaires le permettoient; mais comme aux événemens de la guerre il faut agir indépendemment dans de certaines occasions, qui ne se trouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'Infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée depuis la bataille de Rocroi; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jalousie des Chefs, & la méfiance du Conseil, lui lioient les mains.

Cependant Arras ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voïoit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette Place à sa barbe, & presque à la vûe du Roi. D'un autre côté c'étoit beaucoup hazarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution pour la sureté de ses lignes. Quand on en attaque, sans les forcer, on ne s'en retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le desordre est grand dans la retraite; & Monsieur le Prince étoit l'homme du monde qui

sçavoit

ſçavoit le mieux profiter de ſes avantages. L'Armée que commandoit Monſieur de Turenne, plus foible de beaucoup que celle des Ennemis, étoit pourtant la ſeule reſſource qu'on eût de ce côté-là. Cette Armée battue, la priſe d'Arras n'étoit pas la ſeule diſgrace qu'on eût à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu ſinceres tiroient d'un mauvais pas, s'effraïoit à la vûe d'un péril preſſant, & d'un événement deciſif. Il crut que faiſant le Siége de quelqu'autre Place, ſa priſe dédommageroit de celle d'Arras; mais Monſieur de Turenne, qui penſoit tout autrement que le Cardinal, prit la réſolution de marcher aux Ennemis, & ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le Courier arriva au fort de ſes inquiétudes, & redoubla ſes alarmes; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute réputation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre ſon parti, devant qu'un ordre précis de la Cour pût l'interdire. L'occaſion étoit de celles où les difficultiés rehauſſent la gloire du ſuccès. Quoique la capacité du Général raſſurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer de maniére ou d'autre les alarmes & les eſpérances; & tandis que le reſte des Courtiſans raiſonnoit diverſement ſur ce qui devoit arriver, le Chevalier de Grammont ſe mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa réſolution ſurprit aſſez la Cour. Ceux qui avoient autant vû d'occaſions que lui, ſembloient diſpenſés de ces ſortes d'empreſſemens; mais ſes amis lui en parlérent en vain.

Le Roi lui en ſçut bon gré. La Reine n'en parut pas moins contente. Il l'aſſura qu'il lui apporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embraſſer, s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit

autant.

autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse, mais il la crut sincere, parce qu'elle ne devoit rien couter.

Il partit à l'entrée de la nuit avec Caseau, que Monsieur de Turenne avoit dépêché vers leurs Majestés. Le Duc d'York & le Marquis d'Humiéres commandoient sous ses ordres. Le dernier étoit de-jour, & à peine paroissoit-il quand le Chevalier arriva. Le Duc d'York ne le reconnut pas d'abord; mais le Marquis d'Humiéres courant à lui les bras ouverts, „ Je me doutois bien, dit-il, que si „ quelqu'un nous venoit voir de la Cour, dans une occasion comme „ celle-ci, ce seroit le Chevalier de Grammont. Eh bien, poursui- „ vit-il, que fait-on à Peronne? On y a grand peur, dit le Cheva- „ lier. Et que croit-on de nous? On croit, poursuivit-il, que si „ vous battez Monsieur le Prince, vous n'aurez fait que votre de- „ voir; si vous êtes battus, on croira que vous êtes des fous & des „ ignorans, d'avoir tout risqué, sans égard aux consequences. Voi- „ là, dit le Marquis d'Humiéres, une nouvelle bien consolante que „ tu nous apportes. Veux-tu que nous te menions au quartier de „ Monsieur de Turenne, pour lui en faire part, ou si tu aimes mieux „ te reposer dans le mien; car tu as couru toute la nuit, & peut- „ être n'as-tu pas eu plus de repos la précédente. Où prens-tu que „ le Chevalier de Grammont ait jamais eu besoin de dormir? lui „ répondit-il. Fais-moi seulement donner un cheval, afin que j'aie „ l'honneur d'accompagner Monsieur le Duc d'York; car apparem- „ ment il n'est en campagne de si bon matin, que pour visiter quel- „ ques postes."

La Garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des Ennemis. Dès qu'ils y furent: „ J'aurois envie, dit le Chevalier de „ Grammont, de pousser jusques à la Vedette qu'ils ont avancée sur

„ cette hauteur. J'ai des amis & des connoiſances dans leur Ar„ mée, dont je voudrois bien demander des nouvelles : Monſieur le „ Duc d'York voudra bien me le permettre.“ A ces mots il s'avança. La Vedette le voïant venir droit à ſon poſte, ſe mit ſur ſes gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La Vedette répondit au ſigne qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui s'étant déja mis en marche ſur les premiers mouvemens qu'il avoit vû faire au Cavalier, fut bien-tôt à lui. Voïant le Chevalier de Grammont ſeul, il ne fit point de difficulté de le laiſſer approcher. Il pria cet Officier de faire en ſorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur Armée, & en même tems lui demanda ſi le Duc d'Arſcot étoit au Siége. „ Monſieur, lui dit-il, le voila „ qui vient de mettre pied à terre ſous ces arbres que vous voïez ſur „ la gauche de notre grande Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il „ étoit ici, avec le Prince d'Aremberg ſon frere, le Baron de Lim„ bec, & Louvigny. Pourrois-je les voir ſur parole, lui dit le Che„ valier ? Monſieur, dit-il, s'il m'étoit permis de quitter mon poſte, „ j'aurois l'honneur de vous y accompagner ; mais je vais leur en„ voïer dire que Monſieur le Chevalier de Grammont ſouhaite de „ leur parler : & après avoir détaché un Cavalier de ſa garde vers „ eux, il revint. Monſieur, lui dit le Chevalier de Grammont, „ puis-je vous demander comment je ſuis connu de vous ?“ Eſt-il poſſible, lui dit l'autre, que Monſieur le Chevalier de Grammont ne reconnoiſſe pas la Motte, qui a eu l'honneur de ſervir ſi long-tems dans ſon regiment ? „ Quoi ! C'eſt toi, mon pauvre la Motte ? „ Vraiment, j'ai eu tort de ne te pas reconnoître ; quoique tu ſois „ dans un équipage bien différent de celui que je te vis la premiere „ fois à Bruxelles, lors que tu montrois à danſer les Triolets à Ma-

„ dame

„ dame la Ducheſſe de Guiſe : & j'ai peur que tes affaires ne ſoient „ pas en auſſi bon état qu'elles étoient la campagne d'après que je „ t'eus donné cette Compagnie dont tu parles.“ Ils en étoient-là quand le Duc d'Arſcot, ſuivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le Chevalier de Grammont fut embraſſé de toute la troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arrivérent une infinité d'autres connoiſſances, avec autant de curieux des deux partis, qui le voïant ſur la hauteur, s'y aſſembloient avec tant d'empreſſement, que les deux Armées, ſans deſſein, ſans trêve, & ſans ſupercherie, s'alloient mêler en converſation, ſi par hazard Monſieur de Turenne ne s'en fût apperçu de loin. Ce ſpectacle le ſurprit. Il y accourut ; & le Marquis d'Humiéres lui conta l'arrivée du Chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la Vedette, avant que d'aller au Quartier général. Il ajouta quil ne comprenoit pas comment Diable il avoit fait pour raſſembler les deux Armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés. „ Effectivement, dit „ Monſieur de Turenne, voilà un homme bien extraordinaire. Mais „ il eſt juſte qu'il nous vienne un peu voir, après avoir rendu ſa premiére viſite aux Ennemis :“ & à ces mots il fit partir un Aide de Camp pour rappeller les Officiers de ſon Armée, & pour dire au Chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le tems qu'il en vint un ſemblable aux Officiers des Ennemis. Monſieur le Prince, averti de cette paiſible entrevûe, n'en avoit point été ſurpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier de Grammont. Il avoit ſeulement ordonné à Luſſan de rapeller les Officiers, & de prier le Chevalier qu'il pût lui parler le lendemain ſous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que Monſieur de Turenne le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut aussi agréablement dans l'Armée du Roi, qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monsieur de Turenne estimoit sa franchise autant qu'il étoit charmé de son esprit. Il lui sçut bon gré d'être le seul des Courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme telle-là. Les questions qu'il lui fit sur la Cour, étoient moins pour en apprendre des nouvelles, que pour se divertir de la maniére dont il lui contoit les inquiétudes & les différentes allarmes. Le Chevalier de Grammont lui conseilla de battre les Ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'événement d'une entreprise qu'il voioit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monsieur de Turenne lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, & lui promit de plus, qu'en cas qu'il réüssît, il lui feroit tenir parole par la Reine. Il ajoûta qu'il n'étoit pas faché que Monsieur le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étoient prises pour l'attaque des Lignes. Il en entretint le Chevalier de Grammont en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vû, pour ne pas juger, par ses lumiéres & les observations qu'il fit, que dans le poste qu'il avoit pris, la chose ne se pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'un Trompette: & à l'endroit que Monsieur de Lussan lui avoit marqué la veille, il trouva Monsieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre; est-il possible, lui dit-il, en l'embrassant, que ce soit le Chevalier de Grammont, & que je le voie dans le parti contraire? „ C'est „ vous même, que j'y vois, répondit le Chevalier de Grammont, & „ je m'en rapporte à vous, Monseigneur, si c'est la faute du Cheva- „ lier de Grammont, ou la vôtre, que nous ne soions plus dans le „ même parti. Il faut l'avouer, dit Monsieur le Prince, s'il y en a „ qui m'ont abandonné comme des ingrats & des misérables, tu „ m'as

„ m'as quitté comme j'ai quitté moi-même, en honnête-homme, qui „ croit avoir raison. Mais oublions tous sujets de ressentiment, & „ dis moi ce que tu viens faire ici, toi, que je croïois à Peronne „ avec la Cour ? Le voulez-vous sçavoir, dit-il ? Je viens, ma foi, „ vous sauver la vie. Je vous connois ; vous ne sçauriez vous em-„ pêcher d'être au milieu des Ennemis dans un jour d'occasion. Il „ ne vous faudroit qu'avoir votre cheval tué sous vous, & être pris „ les armes à la main, pour être traité par ce Cardinal-ci, comme „ votre oncle de Montmorency le fut par l'autre. Je viens donc „ vous tenir un cheval tout prêt en cas de semblable malheur ; afin „ qu'on ne vous coupe pas la tête. Ce ne seroit pas la premiére „ fois, dit Monsieur le Prince, en riant, que tu m'aurois rendu de „ ces services ; quoique le danger alors fût moins grand qu'il pour-„ roit l'être à présent, si j'étois pris.

De cette conversation ils tombérent sur des discours moins sérieux. Monsieur le Prince le questionna sur la Cour, sur les Dames, sur le Jeu, sur l'Amour ; & revenant insensiblement à la conjoncture dont il étoit question, le Chevalier de Grammont aïant demandé des nouvelles des Officiers de sa connoissance, qui étoient restez auprès de lui, Monsieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller jusques aux Lignes, où il pourroit voir, non seulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la disposition des quartiers & tous les retranchemens. Le Chevalier de Grammont y consentit, & Monsieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'aïant remené jusqu'à leur rendez-vous ; „ Hé bien, Chevalier, lui dit-il, quand crois-tu „ que nous te revoïons ? Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en user si „ galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous „ prêt une heure avant le jour ; car vous pouvez compter que nous

„ vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirois peut-„ être pas, si on m'en avoit fait confidence; mais quoi qu'il en soit, „ fiez-vous à ma parole. Non, tu ne te démens point, dit Monsieur „ le Prince, en l'ayant encore embrassé." Le Chevalier de Grammont regagna le Camp de Monsieur de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposoit à l'attaque des Lignes; & ce n'étoit plus un secret parmi les Troupes.

„ Eh bien, Monsieur le Chevalier, on a été bien aise de vous voir, „ lui dit Monsieur du Turenne; & Monsieur le Prince vous aura „ bien fait des questions & des amitiés; il a en usé le plus civilement „ du monde, lui dit le Chevalier de Grammont; & pour me faire „ voir qu'il ne me prenoit pas pour un espion, il m'a mené jusqu'„ aux retranchemens, & aux Lignes, où il m'a fait voir de quoi „ vous bien recevoir. Et qu'en croit-il? Il est persuadé que vous „ l'attaquerez cette nuit, ou demain à la petite pointe du jour; car, „ vous autres grands Capitaines, poursuivit le Chevalier, vous con-„ noissez la manœuvre les uns des autres, que c'est une merveille."

Monsieur de Turenne reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien aise qu'un homme, qui avoit vû tant d'occasions, fût témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au Marquis d'Humiéres, qui lui donnoit à souper, & qui le logeoit.

La journée suivante fut celle des Lignes d'Arras, où Monsieur de Turenne victorieux vit ajoûter un nouvel éclat à sa gloire; & dans

laquelle

laquelle la Prince de Condé, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquise ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il seroit superflu d'en parler ici. Le Chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de se trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Monsieur de Turenne se trouva bien d'une activité, qui ne l'abandonnoit, ni en paix, ni en guerre, & d'une présence d'esprit, qui lui fit porter des ordres comme venant du Général, si à propos, que Monsieur de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matiéres, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les Officiers, & le chargea d'en porter la premiére nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les Postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvû de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des Partis ennemis, répandus de tous côtés, s'opposoient à son passage. Ensuite, des Courtisans avides, & officieux, qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues, pour escamoter la nouvelle d'un pauvre Courrier. Cependant, son adresse le sauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de Bapaume, huit ou dix Maîtres commandés par un Officier de sa connoissance; persuadé que le plus grand danger seroit entre le Camp & la premiére Poste. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il fut convaincu. L'Officier le suivoit de près; & se retournant vers lui, „ si vous n'êtes pas „ bien monté, dit-il, je vous conseille de regagner le Camp; car „ moi, je vais bien-tôt passer à toute bride. Monsieur, lui dit l'Of„ ficier, j'espere vous tenir compagnie, quelque train que vous al„ liez, jusqu'à ce que vous soïez en lieu de sûreté. J'en doute, lui „ dit-

„ dit-il, car, voilà des Messieurs qui se disposent à vous venir voir. „ Eh! ne voïez-vous pas, lui répondit cet Officier, que ce sont de „ nos gens, qui font repaître leurs chevaux? Non; mais je vois „ fort bien que ce sont des Cravattes de l'armée ennemie :" & là-dessus, lui aïant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux Cavaliers qui l'escortoient, de se disposer pour faire diversion, & donna des deux vers Bapaume.

Il montoit un Anglois force vite; mais s'étant enfourné dans un chemin creux, dont le terrain étoit mol & bourbeux, il eut à ses trousses Messieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque Officier de considération, n'avoient eû garde de prendre le change, & s'étoient attachés à le poursuivre, sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du Parti commençoit à l'approcher; car, les chevaux Anglois, qui vont vîte comme le vent en terrain uni, se démêlant assez mal des mauvais chemins, le Cravatte avoit le mousqueton haut, & lui crioit de loin bon quartier. Le Chevalier de Grammont, qui voïoit qu'on gagnoit sur lui, & que quelques efforts que fît son cheval dans un terrain pesant, il seroit joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de Bapaume, pour se jetter dans un chaussée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la proposition du Cravatte, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croïoit qu'il ne l'attendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts, pour s'en mettre en possession, & crevoit son cheval, pour arriver avant le reste de ses compagnons, qui suivoient la file.

Un moment de réflexion fit envisager au Chevalier de Grammont la désagréable avanture que ce seroit, au sortir d'une victoire si glo-

rieuse,

rieuse, & des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins, qui ne s'y étoient point trouvés, & au lieu d'être reçû en triomphe, d'être embrassé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de se voir trainé en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché jusques à la portée de sa carabine, qu'il présentoit toujours, en lui offrant bon quartier. Mais le Chevalier de Grammont, à qui cette offre, & la maniére dont on la faisoit, déplaisoient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joué; & sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, & laissa son Cravatte si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place avoit toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avoit encore passé: qu'il lui seroit fidéle; & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les Courriers de Monsieur de Turenne.

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'affut aux environs de Peronne, pour courrir d'aussi loin qu'ils le verroient, & porter sa nouvelle à la Cour, sans la sçavoir. Il sçavoit que le Maréchal Du-Plessis, celui de Villeroy, & Gaboury, s'en étoient vantez à Monsieur le Cardinal, avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade, qu'il prit deux Cavaliers bien montez à Bapaume; & dès qu'il fut à une lieue de la Ville, après leur avoir donné à chacun deux Louis d'or, pour être fidéles, il leur ordonna de prendre les devans, de faire fort les effraïez, de dire à ceux qui les

 question-

queſtionneroient, „ que tout étoit perdu ; que le Chevalier de Gram-
„ mont étoit reſté à Bapaume, n'étant pas preſſé de porter une mau-
„ vaiſe nouvelle ; & que, pour eux, ils avoient été pourſuivis par
„ des Cravattes répandus par tout depuis la défaite.“

Tout réüſſit comme il l'avoit projetté. Les Cavaliers furent interceptez par Gaboury, dont l'empreſſement avoit devancé les deux Maréchaux ; mais quelques queſtions qu'on leur fît, ils jouérent ſi bien leur rolle, que la conſternation avoit déja gagné Perronne, & que des bruits incertains de la défaite ſe diſoient à l'oreille parmi les Courtiſans, lors que Monſieur le Chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rechauffe tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fauſſe allarme d'une mauvaiſe. Cependant, quoique la ſienne fût accompagnés de ce relief, il n'y eut que leurs Majeſtez qui la reçûrent avec les tranſports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meillure grace du monde. Elle l'embraſſa devant tous les Courtiſans. Le Roi n'y parut pas moins ſenſible ; mais le Cardinal, ſoit pour diminuer le mérite d'une nouvelle, qui demandoit une récompenſe de quelque prix, ſoit par le retour de cette inſolence que lui donnoit la proſpérité, fit ſemblant de ne le pas écouter d'abord ; & aïant appris enſuite que les Lignes avoient été forcés ; que l'Armée d'Eſpagne étoit battuë, & qu'Arras étoit ſecouru ; & Monſieur le Prince, dit-il, eſt-il pris ? Non, dit le Chevalier de Grammont. Il eſt donc mort ? ajouta le Cardinal Encore moins, repondit le Chevalier de Grammont. Belle nouvelle ! dit le Cardinal, d'un air de mépris ; & à ces mots, il paſſa dans le cabinet de la Reine avec leurs Majeſtez. Il le fit heureuſement pour le Chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire

que

quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles questions, & la conclusion qu'il en avoit tirée.*

La Cour étoit remplie des espions de son Eminence. Une foule de Courtisans & de Curieux l'aïant environné selon la coûtume, il fut bien aise de dire devant les Esclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant son air ironique. „ Ma foi, Messieurs, dit-il, rien n'est „ tel que d'avoir du zéle & de l'empressement pour les Rois & les „ grands Princes dans les services qu'on leur rend. Vous avez vû „ l'air gracieux que Sa Majesté m'a fait; vous êtes témoins comme „ la Reine m'a tenu parole: mais pour Monsieur le Cardinal, il a „ reçû ma nouvelle, comme s'il ne gagnoit pas plus qu'il n'a fait à „ la mort de Pierre Mazarin."

Il y avoit là de quoi faire évanouir des gens qui se seroient interessés sincérement pour lui; & la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres tems. Car il la faisoit en présence de témoins, qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Ministre puissant & absolu. Le Chevalier de Grammont en étoit trop persuadé; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquitterent dignement de leur devoir. Cependant,

* On a soupçonné cette fierté de s'être dementie à l'occasion de l'entrée du Roi dans l'année 1660. „ Le Chevalier de Grammont, Rouville, Bellefonds „ & quelques autres Courtisans *suivoient la maison de M. le Cardinal*; ce qui „ surprit tout le monde: on dit que c'étoit par flatterie; & je m'en informerai. „ Le Chevalier etoit tout couvert de couleur de feu, & fort brillant."

V. Lettres de Maintenon, tom. 1, p. 32.

dant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient espéré. Le lendemain, comme le Chevalier de Grammont étoit au dîner de leurs Majestez, le Cardinal y vint, & s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignoit par respect: „ Chevalier, lui dit-il, la nouvelle „ que vous avez apportée est bonne. Leurs Majestez en sont con- „ tentes: & pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus „ qu'à la mort de Pierre Mazarin, si vous voulez venir dîner chez „ moi, nous jouërons; car la Reine nous veut donner de quoi: & „ cela par dessus le marché.“

Voilà de quelle maniére le Chevalier de Grammont avoit osé choquer un si puissant Ministre; & voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge de ne respecter l'autorité des Ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la Cour, & se laissoit agréablement flatter d'avoir seul osé conserver quelque espéce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au Cardinal, qui lui attira depuis quelques inconveniens sur des témérités moins heureusement hazardés.

Cependant, la Cour revint. Le Cardinal, qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moïen de tenir son Maitre en tutelle; accablé de soins & de maladies, comblé de trésors, dont il ne sçavoit que faire, & raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un Ministére qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pied les commencemens sincéres d'une paix ardemment desirée, les plaisirs & l'abondance commençoient à regner dans la Cour.

Les fortunes du Chevalier de Grammont y furent long-tems diverses dans l'amour & dans le jeu. Estimé des Courtisans; recherché des

des Beautez qu'il ne servoit pas; redoutable a celles qu'il servoit; mieux traité de la fortune que de l'amour; mais se dédommageant de l'un par l'autre, toujours gai, toujours vif, & dans les commerces essentiels toujours honnête homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son Histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déja fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularitez ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais soit qu'il ne les ait pas crû dignes d'occuper une place parmi les autres événemens, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis, pour en venir au sujet de son voïage en Angleterre.

La Paix des Pyrenées, le Mariage du Roi, le retour de Monsieur le Prince, & la mort du Cardinal donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux sur son Roi. Rien ne l'égaloit, ni par les graces de sa Personne, ni pour la grandeur de son air; mais, on ne lui connoissoit pas encore ce génie supérieur, qui remplissant ses Sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, ressorts invisibles des intrigues, & des mouvemens de toutes les Cours, étoient attentifs aux premieres démarches qu'il feroit. Les Plaisirs se promettoient un empire souverain sur un Prince tenu dans l'éloignement des connoissances nécessaires pour gouverner; & l'ambition ne se flattoit de régner dans la Cour, que sur l'esprit de ceux qui pouvoient se disputer le ministére: mais on fut surpris de voir tout à coup briller des lumiéres qu'une prudence en quelque façon nécessaire avoit si long-tems dissimulée.

Une application enemie des délices qui s'offrent à cet âge, & qu'une Puiſſance illimitée refuſe rarement, l'attacha tout entier aux ſoins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux; mais tout le monde n'y trouva pas ſon compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître abſolu. Les Courtiſans n'approchoient qu'avec vénération du ſeul objet de leurs reſpects & du ſeul arbitre de leur fortune. Ceux qui n'agueres étoient de petits tirans dans leurs Provinces, ou dans les Places frontiéres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces, ſelon le bon plaiſir du Maître, s'accordoient tantôt au mérite, tantôt aux ſervices. Il n'étoit plus queſtion d'importuner ou de menacer la Cour pour en obtenir.

Le Chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de ſon Maître pour les ſoins de ſon Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'aſſujettir à cet âge aux régles qu'il s'étoit preſcrites, & qu'on ôtât tant d'heures aux plaiſirs pour les donner aux devoirs ennuieux & aux fonctions fatiguantes du Gouvernement; mais il loüoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit déſormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dûs. Impatient des cultes ſerviles qu'on rend à la fortune d'un Miniſtre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux, qui s'étoient ſuccedez. Jamais il n'avoit encenſé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ſes ſuffrages aux artifices de l'autre; mais auſſi jamais il n'avoit tiré du Cardinal de Richelieu qu'une Abbaïe qu'on ne pouvoit refuſer à ſa qualité: & jamais il n'avoit eû de Mazarin que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'experience de pluſieurs années à la ſuite d'un grand Capitaine lui avoit donné de la capacité pour la guerre: mais dans une paix univerſelle,

universelle, il n'en étoit plus question. Il jugea qu'au milieu d'une Cour florissante en Beautés, & abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son Maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnés pour le jeu, & mettre en usage de nouveaux stratagêmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets; & comme il s'étoit dès-lors établi pour maxime de sa conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vûes de son établissement; de ne respecter la faveur, que lors qu'elle seroit soûtenue du mérite; de se faire aimer des Courtisans, & craindre des Ministres; de tout oser pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence; il se vit bien-tôt des plaisirs du Roi, sans que l'envie des Courtisans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable; mais l'amour ne le fut pas; ou pour mieux dire, l'inquiétude & la jalousie l'emporterent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La Motte-Houdancourt étoit une des Filles de la Reine Mére. Quoique ce ne fût pas une beauté eclatante, elle avoit ôté des amans à la célébre Meneville. Il suffisoit alors que le Roi jettât les yeux sur une jeune personne de la Cour, pour ouvrir son cœur aux espérances, & souvent à la tendresse; mais s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtisans se le tenoient pour dit: & ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour, retiroient très-humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects; mais le Chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire: peut-être pour conserver un caractére de singularité qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle; mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son Maître, il crut qu'elle méritoit la sienne: & s'étant

mis

mis sur les rangs, il lui devint bien-tôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions. Il ne se rebuta point pour ses mauvais traitemens, ni pour ses menaces. Ses premiéres tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espera qu'il s'en corrigeroit; mais s'étant témérairement obstiné dans ses maniéres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la Cour; & ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le plus, la présence & la vûe de son Maître; après avoir fait quelques légéres réfléxions sur sa disgrace, & quelques petites imprécations contre celle qui la causoit, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

LA Curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits & par son élevation, avoit déja fait passer une premiére fois le Chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'Etat se donne de beaux Privileges. Ce qui lui paroît utile, devient permis; & tout ce qui est néceſſaire, est honnête en fait de politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Espagne dans les Païs-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puissances envoïoient une célébre Ambassade à Cromwel.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la Puissance Souveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en rendre digne. La Nation la moins soumise

qui soit en Europe, subissoit patiemment un joug qui ne lui laissoit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse : & Cromwel, maître de la République, sous le titre de Protecteur, craint dans le Roïaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire, lorsque le Chevalier de Grammont le vit ; mais il ne lui vit aucune apparence de Cour. Une partie de la Noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires : une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des Cours étale ; tout cela n'offroit que des objets tristes & sérieux dans la plus belle Ville du monde : & le Chevalier de Grammont ne remporta de ce voïage que l'idée du mérite d'un scélerat, & l'admiration de quelques Beautés cacheés, qu'il n'avoit pas laissé de déterrer.

Ce fut toute autre chose au voïage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la Roïauté paroissoit encore partout. La Nation, avide de changement & de nouveauté, goûtoit le plaisir d'un Gouvernement naturel, & sembloit respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin ce même peuple, qui par une abjuration solemnelle avoit exclu jusques à la posterité de son Prince légitime, s'épuisoit en Fêtes & en réjoüissances pour son retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorsque le Chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette Cour lui fit bien-tôt oublier l'autre ; & les engagemens qu'il prit dans la suite en Angleterre, adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit un belle retraite pour un exilé de son caractére. Tout y flattoit son goût : & si les avantures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eües. Mais avant que d'en parler, il ne sera pas hors de propos de donner un idée de la Cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La

La néceſſité des affaires avoit expoſé Charles II. dès ſa premiére jeuneſſe aux travaux & aux périls d'une guerre ſanglante. L'étoile du Roi ſon pére ne lui avoit laiſſé pour héritage que ſa mauvaiſe fortune & ſes diſgraces. Elles l'accueillirent par tout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté juſqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit ſoûmis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Nobleſſe ou pour la fidélité l'avoit ſuivi dans ſon éxil; & ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi la jeuneſſe s'étant raſſemblé dans la ſuite auprès de ſa perſonne, compoſoit une Coûr digne d'une meilleure fortune.

L'abondance & les proſpérités qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les ſentimens, ne trouvérent rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La néceſſité au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation: & on ne voïoit que de l'émulation parmi eux ſur la gloire, ſur la politique, & ſur la vertu.

Au milieu d'une petite Cour ſi floriſſante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repaſſé deux ans avant le tems dont on parle pour monter ſur un Trône qu'il devoit, ſelon les apparences, remplir auſſi dignement que les plus glorieux de ſes prédéceſſeurs. La magnificence étalée dans cette occaſion s'étoit renouvellée à ſon Couronnement. La mort du Duc de Glocester, & celle de la Princeſſe Roïale. qui la ſuivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on ſortit enfin, pour ſe préparer à la réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des Fêtes que l'on faiſoit pour cette nouvelle Reine dans tout l'éclat d'une Cour brillante, que le Chevalier de Grammont vint contribuer à ſa magnificence, & à ſes plaiſirs.

Tout

Tout accoûtumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut ſurpris de la politeſſe & de la pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cédoit à perſonne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avoit l'eſprit agréable, l'humeur douce & familiére. Son ame ſuſceptible d'impreſſions oppoſées, étoit compatiſſante pour les malheureux, infléxible pour les ſcélerats, & tendre juſqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires preſſantes, & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit ſouvent la dupe, plus ſouvent encore l'eſclave de ſes engagemens.

Le Duc d'York étoit d'un caractére bien différent. On lui attribuiot un courage à toute épreuve; une religion inviolable pour ſa parole; de l'économie dans les affaires; de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en ſon rang. Obſervateur ſcrupuleux des régles du dévoir & des loix de la Juſtice; il paſſoit pour ami fidéle, & pour implacable ennemi.

Sa morale & ſa juſtice, quelque tems combatues par la bienſéance, en avoient enfin triomphé, en reconnoiſſant Mademoiſelle Hyde, Fille d'honneur de Madame la Princeſſe Roïale, qu'il avoit ſecretement épouſée en Hollande. Son pêre, dès-lors Miniſtre d'Angleterre, appuïé de cette nouvelle protection, ſe vit bien-tôt à la tête des affaires, & penſa les gâter. Ce n'eſt pas qu'il manquât de capacité; mais il avoit encore plus de préſomption.

Le Duc d'Ormond avoit la confiance & l'eſtime de ſon Maître. Il en étoit digne par la grandeur de ſes ſervices, l'éclat de ſon mérite & de ſa naiſſance, & les biens qu'il avoit abandonnés pour ſuivre la fortune de ſon Maître. Les Courtiſans mêmes n'oſérent murmurer de le voir Grand-Maître de la Maiſon du Roi, Premier Gentilhomme

de la Chambre, Vice-Roi d'Irlande. C'étoit justement le Maréchal de Grammont par le caractére de l'esprit, & la noblesse des maniéres: & comme le Maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la Cour de son Maître.

Le Duc de Buckingham & le Comte de Saint-Albans, étoient en Angleterre ce qu'on les a vû en France: l'un plein d'esprit & de feu, dissipoit sans éclat les biens immenses * où il étoit rentré: l'autre d'un génie médiocre s'étoit élevé de rien à une fortune considérable, & sembloit l'augmenter en perdant au jeu, & en tenant un grosse table.

Le Chevalier de Berkley, depuis Comte de Falmouth, étoit confident & favori du Roi, commandoit la Compagnie des Gardes du Duc d'York, & le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit étoit à peu près de même; mais ses sentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit; lorsque sur le point de son élevation, il fut tué sur mer.† Jamais le desintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de son Maître. Son crédit n'étoit emploïé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des graces sur le mérite. Si poli dans le commerce, qu'il paroissoit humilié par la faveur, & si vrai dans tous ses procédés, qu'on le l'eût pas pris pour un homme de Cour.

Les

* „ Le Duc de Buckingham doit encore cent quarante mille livres sterling," dit Andrè Marvel, dans une de ses lettres: V. p. 74, tom. 2, de ses ouvrages: & p. 89, du meme tome.

† Charles repandit des larmes à sa mort, & le regretta d'une maniere extraordinaire. V. Continuation de la Vie de Mylord Clarendon, p. 268.

Les fils du Duc d'Ormond & * ses neveux avoient été à la Cour du Roi dans son éxil, & ne la deshonoroient pas depuis son retour. Le Comte d'Arran avoit une adresse singuliere dans toutes sortes d'éxercices: grand joueur de paume & de guitarre, & galant avec assez de succés. Le Comte d'Offory, son frére aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élevation & de probité.

L'aîné des Hamiltons, leur cousin, étoit l'homme de la Cour qui se mettoit le mieux. Il étoit bien fait de sa personne, & possédoit ces talens heureux qui ménent à la fortune, & qui font réussir en amour. C'étoit le Courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les maniéres les plus polies, & l'attention la plus reguliére pour son Maître, qu'on pût avoir. Personne ne dansoit mieux, & personne n'étoit si coquet; mérite qu'on comptoit pour quelque chose dans une Cour qui ne respiroit que les fêtes & la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la suite la place de Mylord Falmouth: mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, & que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau Sidney,† moins dangéreux qu'il ne le paroissoit, avoit trop peu de vivacité pour soûtenir le fracas dont menaçoit sa figure;

 mais

* George & Antoine Hamilton etoient les fils cadets du Chevalier George Hamilton, quatrieme fils du Comte d'Abercorn, & de Marie, troisieme fille de Thomas Vicomte de Thurles, fils aîné de Gaultier Butler Comte d'Ormond, & sœur de Jacques, premier Duc d'Ormond.

† Robert, troisieme fils de Robert Comte de Leicester, & frere du fameux Algernon Sidney, qui fut décapité.

mais c'étoit le petit Germain,* sur qui pleuvoient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux Saint-Albans, son oncle, l'avoit dès long-tems adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sçait quelle table le bon homme tenoit à Paris, tandis que le Roi son Maître mouroit de faim à Bruxelles, & que † la Reine Mére, sa Maîtresse, ne faisoit pas grande chére en France.

Germain, soûtenu de l'opulence de son oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la Princesse d'Orange. Les pauvres Courtisans du Roi son frére n'avoient rien à lui disputer sur l'équipage & la magnificence ; & ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple ; car, quoiqu'il fût brave, & bien Gentilhomme, il n'avoit ni actions d'éclat, ni naissance distinguée pour lui donner du relief ; & pour sa figure il n'y avoit pas de quoi se récrier. Il étoit petit : il avoit la tête grosse, & les jambes menues. Son visage n'étoit pas désagréable ; mais il avoit de l'affectation dans le port & dans les maniéres. Il n'avoit pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il emploïoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentoit. Voilà sur quoi se fondoit un mérite si redoutable en amour.

La Princesse Roïale y fut prise tout la premiére. ‡ Mademoiselle Hyde avoit fait quelques pas sur ceux de sa Maîtresse. Ce fut ce qui le

* Henry Jermyn, fils cadet de Thomas, frere aîné du Comte de St. Albans, fut fait Baron de Douvres l'année 1685, & mourut sans enfans en 1708.

† Le Chevalier Jean Reresby pretend dans ses memoires que la Reine Mére avoit epousé secretement la Comte de St. Albans & en avoit eû des enfans.

‡ On soupçonnoit cette Princesse d'avoir eu un pareil engagement avec le Duc de Buckingham, & que ce pouvoit etre la cause qu'elle ne voulut point voir ce Duc à son second voiage en Hollande l'année 1652.

le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'étoit établie en Angleterre avant ſon arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'eſprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. Germain les trouva dans des diſpoſitions ſi favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'aperçut qu'une réputation ſi légérement établie étoit encore plus foiblement ſoûtenue. L'entêtement continua. La Comteſſe de Caſtelmaine, vive, & connoiſſeuſe, ſuivit le faux brillant qui l'avoit ſéduite: & quoique détrompée ſur une vogue qui promettoit tant, & qui tenoit ſi peu, ſon entêtement ne voulut point ſe démentir. Elle ſoûtint la gageure juſqu'au point de ſe brouiller avec le Roi; tant elle avoit bien placé la conſtance pour la premiére fois.

Tels etoient les Héros de la Cour. Pour les Beautez, on ne pouvoit s'y tourner ſans en voir. Celles de réputation étoient cette même Comteſſe de Caſtelmaine, depuis Ducheſſe de Cleveland, Madame de Cheſterfield, Madame de Shrewſbury, Meſdames Roberts, Madame Midleton, Meſdemoiſelles Brook, & cent autres du même éclat, qui brilloient à la Cour; mais c'étoient Mademoiſelle d'Hamilton, & Mademoiſelle Stewart, qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle Reine n'y ajoûta guéres d'éclat, ni par ſa préſence, ni par ſa ſuite. * Cette ſuite étoit alors compoſée de la Comteſſe de Panétra, paſſée avec elle en qualité de Dame d'Atour, de ſix Monſtres, qui ſe diſoient Filles d'honneur, & d'une Duégna, autre monſtre, qui ſe portoit pour Gouvernante de ces rares Beautez.

Pour les hommes, c'étoient Franciſco de Méło, frere de la Panétra, un

* Voyez ce que dit Mylord Clarendon de cette cour, pp. 168, 179, Continuat. de ſa Vie.

un certain Taurauvédez, qui se faisoit appeller Dom Pédro Francisco Corréo de Sylva, fait à piendre ; mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine ; mais le Duc de Buckingham, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajoûta celui de Pierre du Bois. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles, & quelques menaces sans effet, le pauvre Corréo de Sylva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc de Buckingham héritoit d'une Nimphe Portuguaise qu'il lui avoit enlevée, aussi bien que deux de ses noms, & qui étoit plus affreuse encore que les Filles de la Reine. Il y avoit outre cela, six Aumôniers, quatre Boulangers, un Parfumeur Juif, & un certain Officier apparemment sans fonction, qui s'appelloit le Barbier de l'Infante.* Catherine de Bragance n'avoit garde de briller dans une Cour charmante, où elle venoit régner. Elle ne laissa pas d'y réüssir assez dans la suite. Le Chevalier de Grammont, dès long-tems connu de la Famille Roïale, & de la plûpart des hommes de la Cour, n'eut qu'à faire connoissance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'interprête pour cela. Elles parloient toutes assez pour s'expliquer ; & toutes entendoient le François assez bien, pour ce qu'on avoit à leur dire.

La

* On pretend que la flotte qui avoit eté chercher la Reine, attendit six semaines à Lisbonne, sans qu'on en dit la raison. On imagina qu'il y avoit eu quelque changement dans la personne de la Princesse, & qu'il falloit ce tems pour que tout fut revenu dans l'etat naturel avant son depart. Ce qui donna lieu à l'allusion que fit le Chevalier Guillaume Davenant un jour que le Roi etoit à la Comedie. Dans ce tems là il n'y avoit point d'Actrices ; c'etoit les hommes qui jouoient les roles de femmes : le Roi s'impatientant de ce que la piece ne commençoit pas, Le Chevalier Davenant lui dit, „ Sire, c'est qu'on rase la „ Reine.“

La Cour étoit toûjours grosse chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Duchesse; mais elle y étoit plus choisie. Cette Princesse avoit l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, & tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit dans l'un ou l'autre sexe, étoit distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses maniéres la faisoit considérer comme née dans un rang qui la mettoit si près du Trône. La Reine Mere étoit de retour après le mariage de Madame, & c'étoit dans sa Cour que les deux autres se rassembloient.

Le Chevalier de Grammont fut bien-tôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vû, furent surpris qu'un François peût-être de son caractére. Le retour du Roi qui avoit attiré toutes sortes de Nations dans sa Cour, y avoit un peu décrié les François; car loin que les personnes de distinction y eussent paru des premiers, on n'avoit vû que de petit étourdis, plus sots & plus emportés les uns que les autres; méprisant tout ce qui ne leur ressembloit pas, croïant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre Païs.

Le Chevalier de Grammont, au contraire familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coûtumes, mangeoit de tout, louoit tout, s'accoûtumoit facilement à des maniéres qu'il ne trouvoit ni grossiéres ni sauvages; & faisant voir une complaisance naturelle, au lieu de l'impertinente délicatesse des autres: toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au Roi, & fut de ses plaisirs. Il jouoit gros jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit si peu de différence aux maniéres & à la conversation de ceux qu'il voïoit le plus souvent,

qu'il ne lui paroiſſoit pas qu'il eût changé de Païs. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de ſon humeur, s'offroit par tout aux divers penchans qui l'entraînoient, comme ſi les plaiſirs de la Cour de France l'euſſent quittée, pour l'accompagner dans ſon éxil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques repas, & ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent obligés enfin de prendre leurs meſures & de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empreſſemens deviennent fatiguans à la longue; mais comme ces devoirs ſemblent indiſpenſables pour un homme de ſon caractere, & que c'étoient les plus honnêtes gens de la Cour qui l'en accabloient, il en ſubit la néceſſité de bonne grace; mais il ſe conſerva toûjours la liberté de ſouper chez lui.

L'heure de ſes repas, à la vérité, dependoit du jeu; c'eſt-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine; mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendoient en bonne chére, qui ne ſervoient pas mal, & qui voloient encore mieux.

La Compagnie n'étoit pas nombreuſe à ces petits repas; mais elle étoit choiſie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour en étoit d'ordinaire; mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occaſions n'y manquoit jamais. C'étoit le célébre Saint-Evremont, Hiſtorien exact, mais trop libre, du Traité des Pyrennées, exilé comme lui, quoique pour des raiſons fort différentes.

La fortune heureuſement pour l'un & pour l'autre l'avoit conduit en Angleterre quelque tems avant le Chevalier de Grammont, après avoir eû le tems de ſe repentir en Hollande de la beauté de cette fameuſe Satyre.

Le Chevalier de Grammont étoit dès ce tems-là ſon Héros. Ils avoient l'un & l'autre ce que l'expérience du grand monde, & le commerce

merce des honnêtes gens peuvent ajoûter aux naturels heureux. Saint-Evremont, moins occupé des entêtemens frivoles, faisoit de tems en tems de petites leçons au Chevalier de Grammont; & par des réflexions sur le passé, tâchoit à le redresser sur le présent, ou à l'instruire sur l'avenir.

„ Vous voilà, lui disoit-il, dans le plus agréable train de vie, qu'
„ un homme de votre humeur puisse souhaiter. Vous faites les dé-
„ lices d'une Cour toute jeune, toute vive, & toute galante. Pas
„ une partie de plaisir, que le Roi ne vous y mette. Vous jouez
„ du matin jusqu'au soir; ou pour mieux dire, du soir au matin,
„ sans sçavoir ce que c'est que de perdre. Loin de laisser ici l'argent
„ que vous y avez apporté, comme vous fîtes ailleurs, vous l'avez
„ doublé, triplé, multiplié presque au-delà de vos souhaits, mal-
„ gré cette dépense exorbitante que vous faites imperceptiblement.
„ Voilà, sans doute, la plus heureuse situation du monde. Tenez-
„ vous-y, Chevalier, & n'allez pas gâter vos affaires par le renou-
„ vellement de vos vieux péchés. Fuïez l'amour, en cherchant les
„ autres plaisirs. Il ne vous a pas été favorable jusqu'à présent.
„ Vous sçavez ce que la galanterie vous coûte. Tout le monde ici
„ n'en sçait pas tant que vous. Jouez fort & ferme, & réjouissez la
„ Cour par votre agrément. Divertissez le Roi par votre esprit, &
„ vos récits singuliers; mais fuïez des engagemens capables de vous
„ ôter ce mérite, & de vous faire oublier que vous êtes Etranger, &
„ banni dans cet heureux séjour.

„ La fortune peut se lasser de vous y favoriser. Que fussiez-vous
„ devenu, si votre derniére disgrace vous eût accueilli dans ces
„ épuisemens d'argent où nous vous avons vû? Ménagez ce Dieu
„ nécessaire, en renonçant à l'autre. On s'ennuiera plûtôt de ne

M „ vous

„ vous plus voir à la Cour de France, que vous ne vous lasserez de
„ celle-ci; mais quoiqu'il en soit, faites provision d'argent. Quand
„ on en a beaucoup, on se console de son exil. Je vous connois,
„ mon cher Chevalier. S'il vous vient en tête de séduire une fem-
„ me, ou de supplanter un homme, les gains du jeu ne suffiront
„ pas pour vos présens & pour vos corruptions. Non, le jeu, tout
„ favorable qu'il vous puisse être, ne vous sçauroit tant faire gagner
„ que l'amour vous fera perdre, si vous y succombez.

„ Vous êtes en possession de mille qualités brillantes qui vous dis-
„ tinguent ici: libéral, officieux, poli, délicat, & pour l'agrément
„ de l'esprit, inimitable. Dans un examen rigoureux, peut être
„ tout cela ne se trouveroit-il pas au pied de la lettre. Mais ce sont
„ de beaux endroits; & puis que l'on vous les passe, ne vous mon-
„ trez point ici par d'autres. Car en amour vous n'êtes rien moins
„ que ce que je viens de dire, si tant est qu'on puisse donner le nom
„ d'amour à vos façons de faire.

„ Mon petit faquin de Philosophe, dit le Chevalier de Grammont,
„ tu fais ici le Caton de Normandie.... Est-ce que je ments, pour-
„ suivit Saint-Evremont? N'est-il pas vrai, que dès qu'une femme
„ vous plaît, votre premier soin est d'apprendre si elle est aimée d'un
„ autre? & le second, de la faire enrager; car de vous en faire
„ aimer, n'est que le dernier de vos soins. Vous ne vous mettez
„ d'ordinaire sur les rangs que pour troubler le repos de quelqu'au-
„ tre. Une Maîtresse qui n'auroit pas d'Amans, seroit sans appas
„ pour vous, & sans prix pour elle, si elle en avoit. Tous les lieux
„ par où vous avez passé n'en fournissent-ils pas mille exemples?
„ Parlerai-je de votre coup d'essai à Turin; du tour que vous fîtes
„ à Fontainebleau au Courier de la Princesse Palatine, que vous vo-

„ lâtes fur le grand chemin? & ce bel exploit n'étoit que pour vous
„ mettre en poffeffion de quelques marques de fa tendreffe pour un
„ autre, & pouvoir lui donner de la confufion & des inquiétudes
„ par des reproches & par des menaces, que vous n'étiez pas en
„ droit de lui faire.

„ Qui jamais, avant vous, s'étoit avifé de fe mettre en ambufcade
„ fur un dégré pour troubler un homme en bonne fortune, pour le
„ retirer par le pied à moitié monté dans la chambre de fa Maîtreffe?
„ Cependant, voilà comme il vous plut d'en ufer pour votre ami le
„ Duc de Buckingham, comme il fe gliffoit la nuit chez.......;
„ & cela fans être feulement fon rival. Que de grifons en campagne
„ pour la d'Olonne! Que de ftratagêmes, de fupercheries & de per-
„ fécutions pour la Comteffe de Fiefque! elle qui peut-être vous eut
„ été fidelle fi vous ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. En
„ dernier lieu, (car le détail de vos iniquitez feroit infini,) permet-
„ tez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici? N'en fommes-
„ nous pas obligés à ce mauvais génie, qui vous à témérairement
„ infpiré la tracafferie jufques dans les amufemens galans de votre
„ Maître? Soïez donc fage ici fur ce chapitre. Toutes les places
„ font prifes auprès des Beautés de la Cour: & de quelque docilité
„ que foient les Anglois à l'égard de leurs époufes, ils ne font point
„ gens à s'accoûtumer aux inconftances d'une Maîtreffe, ni à fouffrir
„ patiemment les avantages d'un rival. Laiffez-les en repos, & ne
„ vous faites point inutilement haïr.

„ Vous ne réüffirez point auprès de celles qui ne font pas mariées.
„ On veut ici des deffeins férieux, & du fond de terre. Vous avez
„ auffi peu de l'un que de l'autre. Chaque Païs a fes maniéres. En
„ Hollande, les filles font de facile accès & de bonne compofition;

„ & dès qu'elles ſont mariées, ce ſont autant de Lucreces. Chez „ vous les femmes ſont fort coquettes avant le mariage, & beaucoup „ plus après : mais pour ici, c'eſt un miracle, quand une fille écoute „ ſur un autre ton que celui du Sacrement : & je ne vous crois pas „ encore aſſez abandonné du Seigneur pour y ſonger."

Tels étoient les ſermons de Saint-Evremont ; mais il avoit beau prêcher. Le Chevalier de Grammont ne l'écoutoit que pour le plaiſir : & quoiqu'il convînt des vérités, il faiſoit peu de cas des conſeils. En effet, ſe laſſant des faveurs de la Fortune, ce fut juſtement en ce tems-là qu'il ſe mit à pourſuivre celles de l'Amour.

La Midleton fut la premiére qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la Ville, peu connuë encore à la Cour ; aſſez coquette pour ne rebuter perſonne : aſſez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus ; mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en ſoûtenir la dépenſe. Tout cela convenoit au Chevalier de Grammont. Ainſi, ſans s'amuſer aux formalitez, il ne s'adreſſa qu'à ſon Portier pour être introduit, & choiſit un de ſes Amans pour ſon confident.

Cet Amant, qui avoit bien autant d'eſprit qu'un autre, eſt le Comte de Ranelagh d'aujourd'hui, & s'appelloit Jones en ce temslà. Ce qui l'engageoit à ſervir le Chevalier de Grammont étoit le deſſein de traverſer un rival des plus dangereux, & d'être relaïé par un autre d'une dépenſe qui commençoit à peſer. Le Chevalier de Grammont pourvut à l'un & l'autre comme il l'avoit ſouhaité.

Bien-tôt griſons furent en Campagne, lettres & preſens trottérent. On l'écouta tant qu'il voulut : on ſe laiſſa lorgner : on répondit même : mais ce fut tout. Il s'apperçut que la Belle prenoit volontiers,

tiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit, que sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des Filles d'honneur de la Reine, qui s'appelloit Warmestré.* C'étoit un Beauté toute differente de l'autre. La Midleton bien faite, blonde, & blanche, avoit dans les maniéres & les discours quelque chose de précieux & d'affecté. L'indolente langueur dont elle se paroit, n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux sentimens de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre; & elle ennuioit en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentoit tous les autres; & l'ambition de passer pour bel esprit, ne lui a donné que la réputation d'ennuieuse, qui subsistoit long-tems après sa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air, mais avec des couleurs très vives, c'étoit des yeux pleins de feu, des regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux Déités que flottoient les vœux du Chevalier de Grammont, & ses présens étoient partagés. Les gants parfumés, les

* Il y a eû une famille du nom de Warminster etablie dans la province de Worcester, dont cinque sont enterrés dans la Cathedrale de la Ville principale, & dont un avoit eté doyen de cette Eglise: son epitaphe fait mention de son attachement à la famille roiale. La Demoiselle Warmestré cependant n'est qu'un nom supposé. Le dernier Comte d'Arran, qui vecut peu apres ce tems là, assura que la fille d'honneur, dont il s'agit ici, s'appella Mademoiselle Marie Kirk, sœur de la Comtesse d'Oxford, & que trois ans apres qu'elle fut chassée de la Cour, elle epousa le Chevalier Thomas Vernon, sous l'etat supposé de veuve: c'etoit apparemment sous le nom de Warminster.

les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les essences, & autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui ; mais à l'égard des présens plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans, & belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espéce dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accommodoient, comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de Mademoiselle * Stewart commençoit alors à faire du bruit. La Comtesse de Castelmaine s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais au lieu de s'en allarmer, elle favorisa tant quelle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croïent au-dessus des autres, soit quelle voulût par cet amusement detourner l'attention du Roi du commerce qu'elle avoit avec Germain. Elle ne se contentoit pas de paroître sans inquiétude sur un distinction dont toute la Cour commençoit à s'appercevoir ; elle affécta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnoit au Roi ; & dans la confiance de ses propres charmes, poussant la témérité jusqu'a bout, elle la retenoit souvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit gueres à venir chez la Castelmaine avant qu'elle se levât, ne manquoit gueres aussi d'y trouver Mademoiselle Stewart au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente Castelmaine ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état ; sûr, quand bon lui sembleroit, de triompher de tout ce que ces occasions auroient

* Françoise fille de Gautier Stewart, fils de Gautier Baron de Blantyre, epousa Charles Stewart Duc de Richmond, de la Maison de Lenox. La figure en cire de cette Duchesse se voit dans l'abbaie de Westminster.

ent eû de plus avantageux pour la Stewart : mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier de Grammont voïoit ce manége, sans y pouvoir rien comprendre ; mais comme il étoit attentif aux penchans du Roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle Maîtresse. C'étoit un figure de plus d'éclat, qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit avoir guéres moins d'esprit, ni plus de beauté. Tous ses traits étoient beaux & réguliers ; mais sa taille ne l'étoit pas. Cependant, elle étoit menuë, assez droite, & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace, dansoit bien, parloit François mieux que sa langue naturelle ; elle étoit polie, possédoit cet air de parure, après lequel on court, & qu'on n'attrape guéres, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la Castelmaine se donnoient du bon tems au gré de tous ses caprices.

* Madame Hyde tenoit un rang assez considerable parmi les Beautés, qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de Germain. Elle venoit d'épouser un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-sœur de Madame la Duchesse ; brillante par son propre éclat, pleine d'agrément & d'esprit. Cependant elle crut que tant qu'on ne parleroit point d'elle pour Germain, tous les autres avantages ne seroient rien pour sa gloire ; & ce fut pour y mettre la derniére main, qu'elle s'avisa de se jetter à sa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre ; elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante ; les mains jolies, & le pied surprenant, en Angleterre même.

* Theodosie, fille d'Artus Baron de Capel, & premiere femme d'Henri Hyde deuxieme Comte de Clarendon.

même. Une longue habitude avoit tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoise: & quand elle lorgnoit, on eût dit qu'elle faisoit quelque chose de plus.

Germain la reçut d'abord; mais ne sçachant bien-tôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la Castelmaine. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour sa gloire d'avoir enlevé Germain à tant de concurrentes; mais ce n'étoit rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux danseur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa disposition & sa force charmoient en public: on vouloit voir ce que c'étoit en particulier; car on lui trouvoit dans son habit d'exercice toute une autre conformation, & bien d'autres jambes que celles du fortuné Germain. Le Voltigeur ne trompa point les conjectures de la Castelmaine, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du Danseur, que de la Comtesse; mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, & n'en parut que plus belle.

Pendant que la satire s'exerçoit à ses dépens, on se battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre Beauté, qui n'en étoit guere plus chiche qu'elle. C'étoit Madame de Shrewsbury.*

Le Comte d'Arran qui l'avoit servie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette Beauté, moins fameuse pour ces conquêtes, que pour les malheurs qu'elle a causés, mettoit son plus grand

* Anne Marie fille ainée de Robert Brudenel Comte de Cardigan, & femme de Francois Talbot Comte de Shrewsbury. On a dit qu'elle coucha avec le Duc de Buckingham le soir meme que celui-ci venoit de tuer son mari en duel, & que travestie en page elle avoit tenu le cheval de son amant pendant le combat.

grand mérite à être plus ſemillante que les autres. Comme perſonne ne pouvoit ſe vanter d'avoir été ſeul dans ſes bonnes graces, perſonne auſſi ne pouvoit ſe plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, ſans conſiderer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa gloire en fut piquée; mais ce fut mal-a-propos qu'il s'aviſa de l'enlever à ſes autres Amans.

Thomas Howard, frére du Comte de Carliſle, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre, ni plus brave, ni mieux fait. Quoique ſon air fût froid, & que ſes maniéres paruſſent douces & pacifiques, perſonne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La Shrewſbury donnant tête baiſſée dans les premiéres agaceries de l'invincible Germain, Howard ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine: cependant, comme elle vouloit le menager, elle conſentit à recevoir une collation qu'il lui avoit ſi ſouvent propoſée, qu'elle n'oſa plus s'en défendre: un certain jardin, appellé Spring-Garden, devoit être la ſcêne de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Germain en fut averti ſous main. Howard avoit une Compagnie dans le Regiment des Gardes; & un des Soldats de cette Compagnie joüoit aſſez bien de la muſette. Cette muſette fut de la fête; & Germain ſe trouva dans le jardin comme par hazard; enflé de ſes premiéres proſperités, il s'étoit mis ſur ſon air vainqueur pour achever cette derniére conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Shrewſbury parut ſur le balcon.

Je ne ſçais comme elle trouva ſon Héros; mais Howard ne le trouva pas à ſon gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au premier ſigne qu'elle lui fit; & ne ſe contentant pas de faire le petit tiran dans une fête qui n'etoit pas à ſon intention, après s'être emparé des

lorgneries de la Belle, il épuisa ses lieux communs & toute sa petite Ironie à railler le repas & à tourner la musique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur, mais comme il étoit encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté ; mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle, pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Germain, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à Madame de Shrewsbury, & ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha, fier de ce triomphe, & fut reveillé le lendemain par un Cartel. Il prit pour second Gilles Rawlings. homme de bonne fortune, & gros joüeur. Howard se servit de Dillon, adroit & brave, fort honnête homme, & par malheur intime ami de Rawlings.

Dans ce combat la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre Rawlings y fut tué tout roide ; & Germain, percé de trois grand coups d'épée, fut porté chez son oncle avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet evenement occupoit la Cour selon les divers interêts que l'on y prenoit, le Chevalier de Grammont eut avis par Jones son ami, son confident, & son rival, qu'un autre s'empressoit auprès de la Midleton. C'étoit * Montagu, peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, & par d'autres talens qui sont comptez pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant pour mettre en mouvement toute la vivacité du Chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillerent en lui ce que le desir de vengeance, le malin vouloit

* Ambassadeur en France, & après Duc de Montagu.

vouloir & l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour troubler le repos d'un rival, & pour desespérer une Maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoïer ses lettres, & de lui redemander son argent, avant que de commencer à la tourmenter; mais rejettant ce projet, comme indigne de l'injustice qu'on lui faisoit, il étoit sur le point de travailler à la désolation de la pauvre Midleton, lors qu'il vit par hazard Mademoiselle d'Hamilton. Dès ce moment, plus de ressentiment contre la Midleton, plus d'empressemens pour la Warmestré, plus d'inconstance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous; & de ses anciennes habitudes il ne lui resta que l'inquiétude & la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire: mais il vit bien qu'il falloit pour réüssir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait jusqu'a-lors.

La famille de Mademoiselle d'Hamilton, assez nombreuse, occupoit une maison grande & commode près de la Cour. Celle du Duc d'Ormond n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus distingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours. Le Chevalier de Grammont y fut reçû selon son mérite, & sa qualité. Il s'étonna d'avoir emploïé tant de tems ailleurs; mais après avoir fait cette connoissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiselle d'Hamilton étoit digne de l'attachement le plus sincére & le plus sérieux. Rien n'étoit meilleur que sa naissance, & rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

LE Chevalier de Grammont, peu content de ſes galanteries, ſe voïant heureux ſans être aimé, devint jaloux ſans être amoureux. La Midleton, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il ſçavoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la Reine, où il y avoit bal. Elle y étoit; mais par bonheur pour elle, Mademoiſelle d'Hamilton y étoit auſſi. Le hazard avoit fait, que de toutes les belles perſonnes de la Cour, c'étoit celle qu'il avoit le moins vûe, & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la premiére fois de près, & s'apperçut qu'il n'avoit rien vû dans la Cour avant ce moment. Il l'entretint, elle lui parla. Tant qu'elle danſa, ſes yeux furent ſur elle; & dès ce moment, plus de reſſentiment contre la Midleton. Elle étoit dans cet heureux âge où les charmes du beau ſéxe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge, & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuſe juſques dans le moindre de ſes mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le goût des habits, & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni; les cheveux bien plantés, & dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur que les couleurs empruntées ne ſçauroient imiter, formoit ſon teint. Ses yeux n'étoient pas grands, mais ils étoient vifs, & ſes regards ſignifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens, & le tour de ſon viſage parfait. Un petit nez délicat & retrouſſé n'etoit pas le moindre ornement d'un viſage tout

tout aimable. Enfin à ſon air, à ſon port, à toutes les graces répandues ſur ſa perſonne entiére, le Chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux ſur tout le reſte. Son eſprit étoit à peu près comme ſa figure. Ce n'étoit point par des vivacités importunes, dont les ſaillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la converſation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le diſcours, dont la péſanteur aſſoupit ; mais ſans ſe preſſer de parler, elle diſoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le diſcernement imaginable pour le ſolide & le faux brillant ; & ſans ſe parer à tout propos des lumiéres de ſon eſprit, elle étoit reſervée, mais très juſte dans ſes déciſions. Ses ſentimens étoient pleins de nobleſſe, fiers à outrance, quand il en étoit queſtion. Cependant elle étoit moins prevenue ſur ſon mérite, qu'on ne l'eſt d'ordinaire, quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de ſe faire aimer ; mais loin de le chercher, elle étoit très difficile ſur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier de Grammont etoit perſuadé de ces vérités, plus il s'efforçoit de plaire & de perſuader à ſon tour. Son eſprit amuſant, ſa converſation vive, légere, & toute nouvelle, le faiſoient écouter ; mais il étoit embarraſſé de ce que les préſens, qui faiſoient ſi promptement leur chemin dans ſon ancienne methode, n'étoient plus de ſaiſon dans celle dont il falloit deſormais ſe ſervir.

Il avoit un vieux Valet-de-chambre nommé Termes, hardi voleur, & menteur encore plus effronté. Il avoit coûtume de partir de Londres toutes les ſemaines, pour les commiſſions dont on a parlé ; mais depuis la diſgrace de la Midleton, & l'aventure de la Warmeſtré, le Seigneur Termes n'étoit plus emploïé que pour les habits que ſon

Maître

Maître faisoit venir de Paris, & ne s'acquittoit pas toûjours fidélement de cette commission, comme on va voir.

La Reine avoit de l'esprit, & mettoit tous ses soins à plaire au Roi par les complaisances qui coutoient le moins à sa tendresse. Elle étoit attentive aux plaisirs & aux amusemens qu'elle pouvoit fournir, sur tout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser, devoient répréfenter différentes Nations. Elle donna du tems pour s'y préparer, & durant ce tems on peut croire que les Tailleurs, les Couturiéres & les Brodeurs ne furent pas sans occupation. Les Beautés qui devoient en être n'étoient guéres plus tranquilles; cependant Mademoiselle d'Hamilton eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites Piéces dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit * Madame de Muskerry, femme de son cousin germain, & l'autre étoit une Fille d'honneur de la Duchesse, qu'on appelloit Blague.

La premiére, que son mari n'avoit pas assurément épousée pour ses beaux yeux, étoit faite comme la plûpart des riches héritiéres, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille de toutes sans l'être; mais elle boitoit avec plus de raison; car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettoit la derniére main au désagrément de sa figure.

Madem-

* Elizabeth, fille du Comte de Kildare & femme de Callaghan Maccarty Vicomte de Muskerry, fils de Donagh Comte de Clancarty & de Leonor Butler, sœur du Duc d'Ormond.

Mademoiselle * Blague étoit une autre espece de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son visage étoit de la derniére fadeur, & son teint se fouroit par tout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupiéres blondes, longues comme le doigt; avec ces attraits, elle se mettoit en ambuscade pour surprendre les cœurs; mais elle s'y seroit tenue en vain sans l'arrivée du Marquis Brisacier. Le Ciel sembloit les avoir fait l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur, & dans les maniéres, pour éblouir une créature de son caractére. Il parloit éternellement sans rien dire, & renchérissoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La Blague crut que tout ce fracas s'adressoit à elle, & le Seigneur Brisacier crut que ces longues paupiéres de la Blague n'avoient jamais couché que lui en joue. On s'apperçut du bien qu'ils se vouloient; cependant ils n'en étoient qu'aux muets interpretes, quand Mademoiselle d'Hamilton s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, & commença par sa cousine de Muskerry, à cause de sa qualité. Les deux entêtemens de cette derniére étoient la danse & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas soûtenable avec sa figure; mais quoique la danse fût encore plus insoûtenable, elle ne manquoit pas un Bal de la Cour, & la Reine avoit assez de complaisance pour le Public, pour ne jamais manquer de la faire danser; mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une Fête aussi sérieuse & aussi magnifique que cette mascarade.

* Henriette Marie, fille du Colonel Blague de la province de Suffolk, epousa le Chevalier Thomas Yarburg de Snaith en Yorkshire. Elle etoit sœur de la femme de Sidney Comte de Godolphin; & dans le Masque de Calypso qu'on presenta à la Cour, Mademoiselle Blague y joua un role. V. les Poemes de Dryden, tom. 2, p. 44, aux notes.

rade. La Muſkerry ſéchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut ſur cette inquiétude dont Mademoiſelle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le deſſein de ſe donner une petite fête aux dépens de cette folle. La Reine envoïoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans leſquels la maniére dont elles devoient ſe mettre étoit marquée. Mademoiſelle d'Hamilton fit écrire un billet tout ſemblable pour Madame de Muſkerry, en Babylonienne.

Elle aſſembla ſon conſeil pour aviſer aux moïens de la faire tenir. Ce conſeil étoit composé d'un de ſes freres & d'une ſœur, qui ſe divertiſſoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir conſulté quelque tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Milord Muſkerry ne faiſoit que de ſortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il étoit fort honnête homme, aſſez ſérieux, fort ſevére & mortel ennemi du ridicule. La laideur de ſa femme ne lui étoit pas tant à charge, que celui qu'elle ſe donnoit dans toutes les occaſions qui s'en préſentoient. Il ſe crut en ſureté dans celle dont il étoit queſtion, ne croïant pas que la Reine voulût gâter ſa maſcarade en la nommant ; cependant comme il connoiſſoit la fureur dont ſa femme ſe donnoit en ſpectacle par ſa danſe & par ſa parure, il venoit de l'exhorter bien ſérieuſement à ſe contenter d'être ſpectatrice de cette fête, quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit enſuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre ſa figure & celle des perſonnes auſquelles la danſe & l'éclat ſont permis. Son ſermon finit enfin par une défenſe expreſſe de briguer dans cette fête une place qu'on ne ſongeroit pas à lui donner. Mais loin de prendre cet avis en bonne part, elle ſe mit en tête que lui ſeul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle ſouhaitoit ardemment ;

demment; & si-tôt qu'il fût sorti, son dessein fut de s'aller jetter aux pieds de sa Majesté pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois; & sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse, pour s'informer chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant, de qu'elle maniére les Dames de qualité s'habilloient à Babilone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiselle Blague, étoit d'une autre espece. Elle étoit d'une confiance sur ses appas, & d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. Brisacier, qu'elle en croïoit duëment atteint, avoit l'esprit orné de lieux communs & de chansonnettes. Il chantoit faux avec methode, & mettoit sans cesse en avant l'un & l'autre de ces talens heureux. Le Duc de Buckingham le gâtoit autant qu'il pouvoit par les louanges qu'il donnoit à sa voix & à son esprit.

La Blague, qui n'entendoit presque point le François, se regla sur cette autorité pour admirer l'un & l'autre. On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit, ne faisoient mention que de Blondes, & que prenant toujours la chose pour elle, ses paupiéres s'en humilioient par reconnoissance & par pudeur. Ce fut sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la Blague, dès qu'il en seroit tems.

Pendant que ces petits projets se formoient, le Roi qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au Chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à la charge de mener Mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquoit pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là. Cependant, il n'avoit garde de refuser cette proposition. „ Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous à plû me „ témoigner depuis que je suis ici, cette derniére m'est la plus sen-

O „ sible;

„ ſible ; & pour vous en témoigner ma reconnoiſſance, je vous pro-
„ mets de vous rendre de bons offices auprès de la petite Stewart.“
Il le diſoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement ſeparé du reſte des Filles de la Reine, & que les reſpects des Courtiſans commençoient à ſe tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la plaiſanterie : & l'aïant remercié d'une offre ſi neceſſaire : Monſieur le Chevalier, lui dit-il, de quelle maniére vous mettrez-vous pour le bal ? Je vous laiſſe le choix des Nations. „ Si cela eſt, re-
„ prit le Chevalier de Grammont, je m'habillerai à la Françoiſe,
„ pour me déguiſer ; car l'on me fait déja l'honneur de me prendre
„ pour un Anglois dans votre Ville de Londres. J'aurois, ſans cela,
„ quelque envie de me mettre à la Romaine ; mais de peur de me
„ faire des affaires avec le Prince * Robert, qui prend ſi chaudement
„ les intérets d'Aléxandre contre Milord † Thanet, qui ſe déclare
„ pour Ceſar, je n'oſe plus m'habiller en Héros. Du reſte, quoique
„ j'aie la danſe cavaliére, avec l'oreille & de l'eſprit j'eſpere me tirer
„ d'affaire : de plus, Mademoiſelle d'Hamilton mettra bien ordre,
„ qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habille-
„ ment, je ferai partir Termes demain matin ; & ſi je ne vous fais
„ voir à ſon retour l'habit le plus galant que vous aïez encore vû,
„ tenez moi pour la Nation la plus deſhonorée de votre maſcarade.“

Termes partit avec des inſtructions réiterées ſur le ſujet de ſon voïage, & ſon Maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le Courrier ne pouvoit pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens dans l'attente de ſon retour.

Il

* Plus connu ſous le nom de Prince Rupert.

† Nicholas Tufton Comte de Thanet. Il avoit beaucoup ſouffert dans la guere civile pour les interets de la famille roiale.

Il s'en occupa jufqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que Mademoifelle d'Hamilton & fa petite focieté prirent pour l'exécution de leur deffein.

Les gans de Martial étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques paires par hazard. Elle en envoïa une à Mademoifelle Blague, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui fe put trouver, & elle joignit ce billet.

„ Vous étiez l'autre jour plus charmante que toutes les Blondes de
„ l'Univers. Je vous vis hier encore plus blonde que vous ne l'étiez
„ ce jour-là. Si vous continuez, que deviendra mon cœur? Mais
„ il y a long-tems qu'il eft la proïe de vos yeux marcaffins. Serez-
„ vous demain de la mafcarade? Mais peut-il y avoir des charmes
„ dans une fête où vous ne feriez pas? N'importe: je vous recon-
„ noîtrai dans quelque déguifement que vous foïez. Mais je ferai
„ mieux éclairci de mon fort par le préfent que je vous envoïe.
„ Vous porterez des nœuds de ce ruban à vos cheveux, & ces gans
„ baiferont les plus belles mains du monde."

Ce billet, avec le préfent, furent rendus à la Blague, avec le même fuccès qu'on avoit fait tenir celui de Babilonienne à Madame de Mufkerry. On venoit d'en rendre compte à Mademoifelle d'Hamilton, quand cette même Mufkerry lui vint rendre vifite. Elle paroiffoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand fa coufine la pria de paffer dans fon cabinet. Dès qu'elles y furent: „ Je vous de-
„ mande le fecret, dit la Mufkerry, pour celui que je vais vous dire.
„ N'admirez-vous point comme les hommes font faits? Ne vous
„ y fiez pas trop, ma chére coufine. Milord Mufkerry, qui devant
„ notre mariage, auroit paffé les jours & les nuits à me voir danfer,
„ s'avife à préfent de le défendre, & dit que cela ne me convient

„ pas. Ce n'eſt pas tout, il m'en a ſi ſouvent rebattu les oreilles au „ ſujet de la maſcarade, que je ſuis obligée de lui cacher l'honneur „ que la Reine m'a fait de me nommer. Cependant, je ſuis étonnée „ qu'on ne me faſſe pas ſçavoir qui doit me mener. Mais ſi vous „ ſçaviez la peine qu'on a de trouver dans cette maudite Ville de „ quoi ſe mettre en Babilonienne, vous auriez pitié de ce que j'ai „ ſouffert depuis le tems qu'on m'a nommée; outre que ce qu'il „ m'en coûte paſſe toute imagination."

Ce fut en cet endroit, que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à meſure que Mademoiſelle d'Hamilton l'avoit ſupprimée, la vainquit enfin par un éclat immoderé. La Muſkerry lui en ſçut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de ſon époux. Mademoiſelle d'Hamilton lui dit, que tous les maris étoient à peu-près de même; qu'il ne falloit pas s'embaraſſer de leurs fantaſies, qu'elle ne ſçavoit pas qui devoit la mener dans la maſcarade; mais que puis qu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne ſe fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût auſſi quelque épouſe fantaſque, qui ne lui eût interdit la danſe.

Cette Converſation finie, la Muſkerry ſortit avec empreſſement, pour tâcher de ſçavoir quelques nouvelles de ſon Danſeur. Ceux qui trempoient dans le complot, rioient à gorge déploïé de la viſite avec Mademoiſelle d'Hamilton, quand Milord Muſkerry leur en fit une à ſon tour, & tirant Mademoiſelle d'Hamilton à l'écart: „ Ne ſçauriez-vous „ point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la Ville demain?" „ Non, „ dit-elle: pourquoi?" „ Parce, dit-il, que je viens d'apprendre que „ ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je ſçais bien qu'elle

„ n'eſt pas de la maſcarade; j'y ai mis bon ordre: mais comme elle
„ a le Diable au corps pour la danſe, je meurs de peur qu'elle ne ſe
„ donne quelque nouveau ridicule, malgré toutes mes précautions.
„ Encore ſi c'étoit parmi la Bourgeoiſie, dans quelque lieu retiré,
„ je n'en ſerois pas en peine."

On le raſſura le mieux qu'on put, & l'aïant congedié, ſous prétexte de mille choſes qu'on avoit à faire pour le jour ſuivant; Mademoiſelle d'Hamilton ſe crut en liberté pour le reſte de la journée, lors qu'elle vit arriver une certaine Mademoiſelle Price, Fille d'honneur de Madame la Ducheſſe. C'étoit juſtement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette fille & la Blague ſe harpilloient au ſujet de * Dongan, que la Price avoit enlevé à cette derniére. La haine ſubſiſtoit encore entre ces deux Divinitez.

Quoique les Filles d'honneur ne fuſſent point nommées pour la maſcarade, elles y devoient aſſiſter; & par conſéquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiſelle d'Hamilton avoit encore un paire de gans pareille à celle qu'elle avoit envoïée à la Blague; elle en fit préſent à ſa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui ſembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La Price lui en fit mille remerciemens, & lui promit de s'en faire honneur au bal.
„ Vous me ferez plaiſir, dit-elle; mais ſi vous dites qu'une bagatelle
„ comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au
„ reſte, lui dit-elle, n'allez pas ôter le marquis de Briſacier à cette
„ pauvre Blague, comme vous avez fait Dongan. Je ſçais bien qu'il
„ ne tient qu'à vous. Vous avez de l'eſprit, vous parlez François,
„ & pour peu qu'il vous eût entretenue, l'autre n'auroit que faire
„ d'y.

* De cette maiſon etoient les anciens Comte de Limerick.

„ d'y prétendre.“ Il n'en fallut pas davantage. La Blague n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiselle Price étoit ridicule & coquette, & quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la Cour plus brillante que jamais étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer, étoient assemblés, à la réserve du Chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion; lui, dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de Ville, qui avoit déja paru. La chose étoit monstrueuse pour la conjoncture, & nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste, & la mieux poudrée qu'on pût voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le Roi, qui s'en apperçut d'abord: „ Chevalier de Grammont, „ lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé? Pardonnez-moi, Sire, „ dit-il, Dieu merci. Comment! Dieu merci, dit le Roi? Lui „ seroit-il arrivé quelque chose par les chemins? Sire, dit le Cheva-„ lier de Grammont, voici l'histoire de mon habit & de Monsieur „ Termes mon Courrier.“ A ces mots le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser faisant un cercle autour du Chevalier de Grammont, il poursuivit ainsi son recit.

„ Il y a deux jours que ce coquin devroit être ici, suivant mes or-„ dres, & ses sermens. On peut juger de mon impatience tout au-„ jourd'hui, voïant qu'il n'arrivoit pas. Enfin, après l'avoir bien „ maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête „ jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un ex-„ communié. Eh bien, Monsieur le Faquin, lui dis je, voilà de

„ vos

„ vos façons de faire : vous vous faites attendre jusqu'à l'extrêmité,
„ encore est-ce un miracle que vous soïez arrivé ? Oui mor. . . . . ,
„ dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous
„ ai fait faire le plus bel habit du monde, que Monsieur le Duc de
„ Guise lui-même a pris la peine de commander. Donne le donc,
„ bourreau, lui dis je. Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze Bro-
„ deurs après, qui n'ont fait que travailler jour & nuit, tenez moi
„ pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. Et où
„ est il, dis je, traître, qui ne fais que raisonner dans le tems que
„ je devrois être habillé ? Je l'avois, dit-il, empaqueté, serré, ploïé,
„ que tout la pluïe du monde n'en eût point approché. Me voila,
„ poursuivit-il, à courir jour & nuit, connoissant votre impatience,
„ & qu'il ne faut pas lanterner avec vous . . . . . . , mais où est-il,
„ m'écriai je, cet habit si bien empaqueté ? Péri, Monsieur, me
„ dit-il, en joignant les mains. Comment ! péri, lui dis je, en sur-
„ saut. Oui, péri, perdu, abîmé. Que vous dirai je de plus ?
„ Quoi ! le Paquetbot a fait naufrage ? lui dis je. Oh ! vraiment,
„ c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit il. J'étois à
„ une demi-lieue de Calais hier au matin, & je voulus prendre le
„ long de la mer, pour faire plus de diligence ; mais, ma foi, l'on
„ dit bien vrai, qu'il n'est rien tel que le grand chemin ; car je don-
„ nai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusques au
„ menton. Un sable mouvant auprès de Calais, lui dis je ! Oui,
„ Monsieur, me dit-il, & si bien sable mouvant, que je me donne
„ au Diable, si on me voïoit autre chose que le haut de la tête,
„ quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze
„ hommes pour l'en sortir ; mais pour mon porte-manteau, où mal-

„ heureuse-

„ heureusement j'avois mis votre habit, jamais on ne l'a pû trouver.
„ Il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre.

„ Voilà, Sire, poursuivit le Chevalier de Grammont, l'avanture „ & le recit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurois infailliblement tué si je n'avois eu peur de faire attendre Mademoiselle „ d'Hamilton, & si je n'avois été pressé de vous donner avis du sable „ mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter."

Le Roi se tenoit les côtés de rire, quand le Chevalier de Grammont reprenant la parole : " A propos, Sire, dit-il, j'oubliois de vous dire, „ que pour augmenter ma mauvaise humeur, je me suis vû arrêter, „ comme je sortois de ma chaise, par un diable de phantôme en „ masque, qui me vouloit à toute force persuader que la Reine m'avoit ordonné de danser avec elle ; & comme je m'en suis défendu le „ moins brutalement qu'il m'a été possible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit la mener, & m'a prié de l'envoïer incessamment. Ainsi Votre Majesté ne feroit point mal de donner ses ordres pour cela ; car elle s'est mise en embuscade dans un carosse „ pour saisir tous les passans à la porte de White-hall. Au reste, je „ vous puis dire que c'est une chose à voir que son habillement. Il „ faut qu'elle ait plus de soixante aulnes de gaze & de toile d'argent „ autour d'elle, sans compter une espece de piramide sur la tête, „ garnie de cent mille brimborions."

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à la reserve de ceux qui avoient part à l'avanture. La Reine assura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit présent : & le Roi, après quelques momens de réflexion : „ Je parie, dit-il, que c'est la Duchesse de * Newcastle.
„ Et moi, dit Milord Muskerry, s'approchant de Mademoiselle d'-Hamilton,

* Marguerite Lucas Duchesse de Newcastle, auteur de plusieurs in-folio.

„ Hamilton, je parie que c'eſt une autre folle; car je me trompe „ fort ſi ce n'eſt ma femme."

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fît venir. Milord Muſkerry s'offrit à cette commiſſion par le preſſentiment qu'on vient de dire, & ne fit pas mal. Mademoiſelle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fût lui, ſçachant bien qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. La plaiſanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, ſi la Princeſſe de Babylonne eût paru dans ſes atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainſi, tant qu'on ne danſa que les danſes ſérieuſes. Cependant il y avoit d'auſſi bons Danſeurs, & d'auſſi belles Danſeuſes dans cette aſſemblée, qu'il y en eût au monde; mais comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danſes Françoiſes pour ſe mettre aux contre-danſes. Quand ceux qui étoient de la maſcarade en eurent danſé quelques unes, le Roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on ſe repoſeroit. Les filles de la Reine & celles de la Ducheſſe furent menées par ceux qui étoient de la maſcarade.

Ce fut alors, qu'on eut le tems de prêter quelque attention à la Blague, & l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de Briſacier, faiſoit ſon effet. Elle étoit arrivé plus jaune qu'un coin. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce Ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par complaiſance: & pour éclaircir Briſacier de ſon ſort, elle portoit ſouvent à ſa tête ſes mains victorieuſes, garnies des gans dont il étoit queſtion. Mais ſi l'on fut ſurpris d'une coëffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement ſurpriſe de voir la Price partager avec elle de point en point le préſent de Briſacier. La ſurpriſe ſe changea bien-tôt en jalouſie: car

sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit insinué la veille ; & Brisacier n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces premiéres agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde Blague, ni aux signes qu'elle se tuoit de faire pour l'instruire de son heureuse destinée.

La Price étoit ronde & ragotte, & par conséquent ne dansoit point. Le Duc de Buckingham, qui mettoit le Marquis de Brisacier sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la Blague, sans sçavoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette Nimphe. Brisacier s'en défendit sur le mépris qu'il avoit pour les contre-danses. La Blague crut que c'étoit elle qu'on méprisoit, & voïant qu'il s'étoit remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser, sans sçavoir ce qu'elle faisoit. Quoique son indignation & sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la Cour, il n'y eut que Mademoiselle d'Hamilton, & ses complices, qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complette ; car bien-tôt arriva Milord Muskerry, encore tout interdit de la vision dont le Chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à Mademoiselle d'Hamilton que c'étoit la Muskerry en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été ; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidens frivoles : peut-être aura-t-il raison : passons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupoit. Il n'étoit pas sans rivaux ; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'il étoit sans inquiétudes. Il connoissoit leur esprit & celui de Mademoiselle d'Hamilton.

De

De ses Amans, le plus considérable & le moins déclaré étoit Monsr. le Duc d'York; mais il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à ses maniéres pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiselle d'Hamilton d'apprendre; mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande assiduité. Comme la chasse étoit son plaisir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué: mais la présence de Mademoiselle d'Hamilton le réveilloit quand elle se trouvoit chez la Reine, ou chez la Duchesse. C'étoit-là, que n'osant lui parler de ce qu'il avoit sur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux, lui faisoit un détail de bras cassez, de jambes démises, d'épaules disloquées, & d'autres avantures curieuses & divertissantes, après quoi ses yeux lui disoient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation, car ces tendres truchemens ne laissoient pas de se fermer quelque-fois au fort de leur lorgnerie.

La Duchesse ne fut point allarmée d'une passion que sa rivale ne regardoit rien moins que serieusement, & dont elle prenoit la peine de se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avoit du goût & de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux Russels, oncle & neveu, étoient deux autres rivaux du Chevalier de Grammont. * L'oncle avoit bien soixante ans. Son courage & sa fidelité l'avoient distingué dans les guerres civiles. Sa passion & ses desseins pour Mademoiselle d'Hamilton parurent à la fois;

 mais

* Jean Russel, troisieme fils de Francois Comte de Bedford, & Colonel du premier regiment des gardes.

mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avoit pas long tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrêmité. Le vieux Russel effraïé d'une chûte si terrible, voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable. Il l'étoit encore par sa constance envers les pourpoints tailladez, qu'il a soûtenus long tems après leur suppression universelle; mais ce qui surprenoit le plus, étoit un certain mêlange d'avarice & de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que cadet de la famille; mais la succession de son oncle le regardoit: & quoiqu'il en eût le soin pour son établissement, & qu'il eût encore plus le soin de ménager l'esprit de cet oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La Midleton le traitoit avec assez de préference; mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de Mademoiselle d'Hamilton. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laissé dans son naturel; mais il étoit guindé dans toutes ses allures: taciturne à donner des vapeurs; cependant, un peu plus ennuïant quand il parloit.

Le Chevalier de Grammont en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, sans former d'autres projets, ni concevoir d'autres esperances que celle de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la Cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie, qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son Philosophe * en jugea tout autrement; & voïant que sans compter un redoublement infini de magnificence & de soins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu: qu'il ne cherchoit plus ces longues

* Saint Evremont.

longues & agréables converſations qu'ils avoient d'ordinaire enſemble, & que ce nouvel empreſſement l'enlevoit par tout à lui-même.

„ Monſieur le Chevalier, lui dit-il, il me ſemble que vous laiſſez „ depuis quelque tems les Beautez de la Ville & leurs Amans bien „ en repos. La Midleton fait impunément de nouvelles conquêtes, „ & de vos préſens vous ſouffrez qu'elle vous créve les yeux ſans la „ moindre avanie. La pauvre Warmeſtré vient d'accoucher tran- „ quillement au milieu de la Cour, ſans que vous en aïez ſoufflé. „ Je l'avois bien prévû, Monſieur le Chevalier, vous avez fait con- „ noiſſance avec Mademoiſelle d'Hamilton: & choſe qui ne vous „ étoit jamais arrivée, vous voilà véritablement amoureux: mais „ voïons un peu ce qui vous en peut arriver. Je ne penſe pas, en „ premier lieu, que vous eſpériez de la mettre à mal. Elle eſt telle, „ & par ſa naiſſance & par ſon mérite, que ſi vous étiez en poſſeſ- „ ſion des titres & des biens de votre maiſon, vous ſeriez excuſable „ de vous préſenter ſur un pied ſérieux, quelque ridicule qu'il y ait „ dans le mariage en général. Car ſi vous ne voulez que de l'eſprit, „ de la ſageſſe, & les tréſors de la beauté, vous ne ſçauriez mieux „ vous adreſſer; mais pour vous qui n'avez que médiocrement de „ ceux de la fortune, vous ne ſçauriez vous adreſſer plus mal.

„ Car votre frére de Toulongeon, de l'humeur dont je le connois, „ n'aura pas la complaiſance de ſe laiſſer mourir, pour favoriſer vos „ prétentions. Mais poſons le cas que vous aïez tout le bien qu'il „ faudroit pour l'une & pour l'autre, & c'eſt beaucoup dire, con- „ noiſſez vous la délicateſſe, pour ne pas dire la bizarrerie, de cette „ Princeſſe ſur un pareil engagement? Sçavez-vous qu'il n'a tenu „ qu'à elle d'avoir les meilleurs partis d'Angleterre? Le Duc de

„ Richmond.

„ Richmond l'a recherchée des premiers ; mais quoiqu'il fût amou-
„ reux, il étoit intéressé. Cependant le Roi voïant qu'il ne tenoit
„ qu'au bien, prit sur lui cet article, en considération du Duc d'Or-
„ mond, du mérite & de la naissance de Mademoiselle d'Hamilton,
„ & des services de Monsieur son pére ; mais choquée qu'un homme
„ qui faisoit l'amoureux eût marchandé, faisant d'abord reflexion sur
„ son caractére dans le monde, elle n'a pas jugé qu'il fût assez im-
„ portant d'être Duchesse de Richmond, au hazard de ce qu'il y au-
„ roit à craindre d'un homme brutal & débauché.

„ Votre petit Germain, malgré tout le bien de son oncle, & l'é-
„ clat de sa propre réputation, n'y a-t'il pas échoué ? A-t'elle jamais
„ voulu seulement regarder Henry Howard, qui est à la veille d'être
„ le premier Duc d'Angleterre, & qui possede actuellement tout le
„ bien de la Maison de Norfolk ? Je tombe d'accord que c'est un
„ bœuf ; mais quelle autre dans toute l'Angleterre ne passeroit pas
„ par dessus la pesanteur de son esprit, & le peu d'agrément de sa
„ figure, pour être, avec trois cens mille livres de rente, la premiére
„ Duchesse du Roïaume ?

„ Pour achever en peu de mots, Milord Falmouth m'a dit lui-
„ même, qu'il l'avoit toûjours regardée comme la seule chose qui
„ manquoit à son bonheur ; mais qu'au milieu de tout l'éclat de sa
„ fortune, il n'avoit osé lui déclarer ses sentimens, qu'il se sentoit assez
„ de foiblesse, ou trop de fierté pour se contenter de l'obtenir du seul
„ consentement de ses parens ; & quoique les premiers refus des
„ Belles ne fussent comptés pour rien, il sçavoit de quel air elle re-
„ cevoit ceux dont la personne ne lui étoit point agréable. Après
„ cela, Monsieur le Chevalier, voïez de quelle maniére vous préten-

„ dez vous y prendre; car vous êtes amoureux. Vous l'allez être „ de plus en plus, & plus vous le serez, moins serez vous capable „ des réflexions que vous pourriez faire à présent.

„ Mon pauvre Philosophe, répondit le Chevalier de Grammont, „ tu sçais bien le Latin, tu fais des Vers, tu sçais la marche, & tu „ connois la nature des étoiles du Ciel; mais pour les Astres de la „ terre, tu n'y connois rien. Tu ne m'as rien appris de Mademoi- „ selle d'Hamilton, que le Roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours. „ Tant mieux qu'elle ait refusé les Ostrogoths dont tu viens de par- „ ler. Si elle en avoit voulu, je n'en voudrois pas, quoique je „ l'aime à la folie. Ecoute bien ce que je te vais dire. Je me suis „ mis dans la tête de l'épouser: & je veux que mon Pedagogue „ Saint-Evremont lui-même soit le premier à m'en sçavoir gré. „ Quant à l'établissement, je ferai ma paix avec le Roi, je lui de- „ manderai qu'elle soit Dame du Palais, il me l'accordera. Toulon- „ geon crévera sans que je l'aide, ou que je l'en empêche: & Ma- „ demoiselle d'Hamilton aura Séméat avec le Chevalier de Gram- „ mont, pour la dédommager des Norfolks, & des Richmonds. „ Eh bien, as tu quelque chose à dire contre ce projet? car je parie „ cent loüis qu'il en ira comme je dis."

C'étoit dans ce tems là que la faveur de Mademoiselle Stewart étoit si déclarée, qu'on voioit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans sa conduite, pour être aussi maîtresse de l'esprit du Roi, qu'elle l'étoit de son cœur. L'occasion étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience & de l'ambition. Le Duc de Buckingham se mit en tête de la gouverner, pour se mettre bien dans l'esprit du Roi. Dieu sçait quel Gouverneur & quelle tête, pour en conduire une autre; cependant

cependant c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de Mademoiselle Stewart: elle avoit un caractére d'enfance dans l'humeur, qui la faisoit rire de tout; & son goût pour les amusemens frivoles, quoique naturels, ne sembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ses passe-tems les plus heureux. Elle faisoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu du monde, & l'on n'y voïoit ques des Courtisans empressés autour d'elle, qui lui en fournissoient les matériaux, ou de nouveaux Architectes qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laissoit pas de se plaire à la Musique, & d'avoir quelque goût pour le chant. Le Duc de Buckingham, qui faisoit les plus beaux bâtimens de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement. Elle ne haïssoit point la médisance: il en étoit le pére & la mére: il faisoit des Vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle; mais son talent particulier étoit d'attraper le ridicule, & les discours des gens, & de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en apperçussent. Bref, il sçavoit faire toutes sortes de personnages avec tant de grace & d'agrément, qu'il étoit difficile de se passer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu si nécessaire aux amusemens de la Stewart, qu'elle le faisoit chercher par tout, lorsqu'il ne suivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bienfait, & croïoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étoient que pour ses bouffonneries & son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet, & sa Maîtresse Portugaise, pour se prévaloir

prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris ; mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de Mademoiselle Stewart, il fut renvoïé si loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un & l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi, ouvrit le chemin à cette faveur où il s'étoit élevé dans la suite.

Milord Arlington entreprit le projet que le Duc de Buckingham venoit d'abandonner, & voulut s'emparer de l'esprit de la Maîtresse pour gouverner celui du Maître. Il y avoit pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite & de plus de naissance que lui, dans la fortune qu'il avoit déja faite. Ses premiéres négociations avoient été pendant le Traité des Pyrennées. Quoiqu'il n'y eût pas réüssi pour les interêts de son Maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son tems ; car il avoit parfaitement attrapé, par son extérieur, le sérieux & la gravité des Espagnols : & dans les affaires il imitoit assez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou pour mieux dire, une petite emplâtre en lozange.

Les blessures du visage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier, qui ne sied pas mal. C'étoit tout le contraire à son égard ; & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'air mistérieux du sien, qu'elle sembloit y ajoûter quelque chose d'important, & de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée d'une grande avidité pour le travail, & d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'étoit donné pour grand politique ; & n'aïant pas le loisir de l'examiner, on l'avoit crû sur sa parole, & on l'avoit fait Ministre & Sécrétaire d'Etat sur sa mine.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissemans, après s'être pourvû de plusieurs belles maximes, & de quelques exemples historiques, il avoit obtenu de Mademoiselle Stewart une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très humbles services, & de ses avis les mieux raisonnés, pour se conduire dans le poste où il avoit plû au Ciel & à sa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'Exorde de son discours, quand elle se soûvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc de Buckingham avoit coûtume de contrefaire : & comme sa présence & ses discours renouvelloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au néz, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combatu pour l'étouffer.

Le Ministre en fut indigné : son orgueil étoit digne du poste qu'il occupoit, & sa délicatesse sur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta brusquement avec tous les beaux conseils, qu'il lui avoit préparez, tenté de les porter à la Castelmaine, & de s'unir à ses interêts, ou bien de quitter le parti de la Cour, pour déclamer en plein Parlement contre les griefs de l'Etat, & faire passer un acte pour la suppression des Maîtresses ; mais sa prudence l'emporta sur les ressentimens & ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoïa chercher une femme en Hollande, pour mettre le comble à sa félicité.

* Hamilton étoit l'homme de la Cour le plus capable de réüssir dans le dessein où le Duc de Buckingham, & Milord Arlington venoient d'échouer. Il se l'étoit mis en tête : mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, & lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances & les agaceries que la Comtesse

* George Hamilton, frere ainé de l'auteur.

tesse de Chesterfield s'avisa de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on pût voir ; elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle étoit blonde, & elle en avoit l'éclat & la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus ; & des regards extrêmement séduisans. Ses maniéres étoient engageantes, son esprit amusant & vif, mais son cœur, toûjours ouvert aux tendres engagemens, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni delicat sur la sincerité. Elle étoit fille du Duc d'Ormond. Hamilton étoit son cousin germain. Ils se voïoient tant qu'ils vouloient, sans conséquence : mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de la légereté, ni des obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoiselle Stewart ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire : mais elle se trouva bien-tôt en état de se passer des instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la passion du Roi, sans interesser sa vertu par les derniéres complaisances : mais les empressemens d'un Amant passionné, qui trouve toutes les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre : & la sagesse de Mademoiselle Stewart n'en pouvoit plus, lorsque la Reine fut attaquée d'une fiévre violente, qui la mit bien-tôt à l'extrêmité.

Ce fut alors qu'elle se sçut bon gré d'une résistance, qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille espérances de grandeur & de gloire s'emparérent de son esprit, & les nouveaux respects qu'on lui rendit par tout, contribuérent à les augmenter. La Reine fut abandonnée des Medecins. Le petit nombre des Portugaises qu'on n'avoit point ren-

 voïées,

voïées, remplissoit la Cour de cris lugubres: & le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princesse qu'il n'aimoit pas à la vérité, mais qu'il éstimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement: & croïant lui parler pour la derniére fois, elle lui dit, que la sensibilité qu'il témoignoit pour sa mort, auroit de quoi lui faire regretter la vie: mais que n'aïant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avoit du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse, qui en fût plus digne, & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit refusée. A ces mots, elle lui arrosa la main de quelques larmes qu'il crut les derniéres. Il y joignit les siennes; & sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit désobéï, & quelques dangereux que soient les mouvemens soudains, quand on est entre la mort & la vie, ce transport de joïe, qui lui devoit être fatal, la sauva, & cet attendrissement merveilleux du Roi fit un effet, dont tout le monde ne loüa pas également le Ciel.

Il y avoit déja quelque tems que Germain étoit remis de ses blessures: cependant la Castelmaine trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du Roi; car malgré la tendresse de ses pleurs & la violence de ses emportemens, Mademoiselle Stewart le retint tout pour elle. Tantôt c'étoient des promenades, où les Beautez de la Cour à cheval faisoient assaut de graces & d'attraits; quelquefois bien, quelquefois mal, mais toûjours de leur mieux. D'autres fois, on voïoit sur la riviére un spectacle que la seule Ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste & peu magnifique Palais des Rois de la Grande Bretagne. C'étoit des dégrés de ce Palais que

la Cour descendoit pour s'embarquer sur le Fleuve à la fin de ces jours d'Eté, dont la chaleur & la poussiére ne permettent pas la promenade du Parc. Un nombre infini de batteaux découverts, qui portoient tous les charmes de la Cour & de la Ville, faisoient cortége aux berges, où étoit la famille Roïale. Les collations, la Musique, & les feux d'artifice en étoient. Le Chevalier de Grammont en étoit toûjours aussi; & c'étoit un grand hazard, quand il n'y mettoit pas quelque chose du sien, pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantôt c'étoient des concerts entiers de voix & d'instrumens, qu'il faisoit venir de Paris à la sourdine, & qui se déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient aussi de France pour renchérir au milieu de Londres sur les collations du Roi. La chose étoit quelquefois au-dela de ses espérances: quelquefois elle y répondoit moins: mais il est constant qu'elle lui coûtoit toûjours infiniment.

Milord * Falmouth étoit un de ceux qui avoient le plus d'estime & de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine: & comme il alloit souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva Saint-Evremont seul, & un répas pour six personnes, qu'on auroit priées dans les formes: „ Il ne faut point, dit-il, s'adressant „ au Chevalier de Grammont, me sçavoir gré de cette visite. Je „ viens

* Charles Berkeley, second fils du Chevalier Charles Berkeley de Bruton, fut fait Baron Berkeley de Rathdown, & Vicomte Fitzharding d'Irlande; & Baron de Bottetort & Comte de Falmouth en Angleterre. Il etoit Tresorier de la bourse privée du Roi, & Capitaine d'un regiment de gardes, & fut tué dans un combat naval contre les Hollandois en 1665.

„ viens du coucher, où le discours n'a roulé que sur vous, & je „ vous assure que la maniére dont le Roi s'est expliqué sur ce qui „ vous regarde, ne vous auroit pas fait le plaisir que j'en ai ressenti. „ Vous sçaviez bien qu'il y a long-tems qu'il vous offre ses bons „ offices auprès du Roi de France: & pour moi, poursuivit-il en „ riant, vous sçavez bien que je l'en solliciterois, si je ne craignois „ de vous perdre, dès que votre paix seroit faite: mais, grace à „ Mademoiselle d'Hamilton, vous n'en êtes pas trop pressé. Ce-„ pendant, j'ai ordre du Roi mon Maître de vous dire, qu'en at-„ tendant que le vôtre vous rende ses bonnes graces, il vous donne „ une pension de quinze cens Jacobus. C'est peu pour la figure que „ fait le Chevalier de Grammont parmi nous: mais ce sera, dit-il, „ en l'embrassant, pour lui aider à nous donner à souper.“

Le Chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une grace qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. „ Je reconnois, dit-il, „ les bontez du Roi dans cette proposition; mais j'y reconnois en-„ core mieux le caractére de Milord Falmouth, & je le supplie d'as-„ surer Sa Majesté que j'en ai toute la reconnoissance du monde. „ Le Roi mon Maître ne me laissera pas manquer lors qu'il voudra „ bien me rappeller. En attendant, je vais vous faire voir de quoi „ donner encore quelques soupers à Messieurs les Anglois.“

Il fit apporter, en disant cela, son coffre fort, & lui montra sept à huit mille guinées, du plus bel or du monde. Milord Falmouth, voulant mettre au profit du Chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à Monsieur de Comminge, alors Ambassadeur en Angleterre; Monsieur de Comminge ne manqua pas de faire valoir à la Cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on ſçait, eſt le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode dans la belle ſaiſon, que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux, où de beaux équipages, s'empreſſoit à ce rendez-vous. Le Roi ne s'y déplaiſoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tems que les caroſſes à glaces étoient en uſage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le plaiſir d'être vûes preſque toutes entiéres, aux commoditez des caroſſes modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier de Grammont s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque choſe de galant, qui tînt de l'ancienne mode, & qui renchérît ſur la nouvelle, fit ſécrettement partir Termes avec toutes les inſtructions néceſſaires. Le Duc de Guiſe fut encore chargé de cette commiſſion ; & le Courier au bout d'un mois, s'étant par la Grace de Dieu ſauvé cette fois des ſables mouvans, fit paſſer heureuſément en Angleterre la Calêche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vûe.

Le Chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mît quinze cens louis, & le Duc de Guiſe, qui étoit de ſes amis, y en fit mettre juſqu'à deux mille, pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce préſent ; & le Roi charmé de l'attention du Chevalier de Grammont pour les choſes qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit ſe laſſer de l'en remercier ; mais il ne voulut recevoir un préſent de cette conſéquence, qu'à condition qu'il n'en refuſeroit pas quelqu'autre de ſa part.

La Reine s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la premiére, avec Madame la Du-

cheſſe

cheffe d'York ; Madame de Caftelmaine, qui les y avoit vûes, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce caroffe que dans un autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y répréfenter le premier beau jour de Hyde-Park. La Stewart eut la même envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moïen de mettre enfemble deux divinités, dont la premiére union s'étoit changée en haine mortelle, le Roi fut fort embarraffé ; car chacune y vouloit être la premiére.

La Caftelmaine étoit groffe, & menaçoit d'accoucher avant terme, fi fa rivale avoit la préference. Mademoifelle Stewart protefta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher, fi on la refufoit. Cette menace l'emporta fur l'autre ; & les fureurs de la Caftelmaine furent telles, qu'elle en penfa tenir fa parole : & l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à fa rivale.

La Reine Mére, qui fans faire de tracafferies, ne laiffoit pas de les aimer, eut la bonté de fe divertir de cet événement felon fa coûtume. Elle prit occafion de faire la guerre au Chevalier de Grammont fur ce qu'il avoit jetté cette pomme de difcorde parmi de telles concurrentes. Elle ne laiffa pas de lui donner, en préfence de toute la Cour, les louanges que méritoit un préfent fi magnifique : Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici fans équipage, vous qui faites une fi groffe dépenfe ; car on dit que vous n'avez pas feulement un laquais, & que c'eft un galopin de la rue, qui vous éclaire, avec une de ces torches de poix, dont ils empuantiffent toute la Ville ?
„ Madame, lui dit-il, le Chevalier de Grammont n'aime point le
„ fafte. Mon Link, dont vous parlez, eft affectionné pour mon
„ fervice ; outre que c'eft un des braves hommes du monde. Votre
„ Majefté

„ Majesté ne connoît pas la Nation des Lynks: elle est trop char-
„ mante. On ne sçauroit faire un pas la nuit, qu'on n'en voie ac-
„ courir une douzaine. La premiére fois que je fis connoissance
„ avec eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs services; si
„ bien, qu'en arrivant à White-Hall, j'en avois bien deux cens au-
„ tour de ma chaise. Le spectacle étoit nouveau; car ceux qui
„ m'avoient vû passer avec cette illumination, avoient demandé quel
„ enterrement c'étoit. Ces Messieurs ne laissérent pas d'entrer en
„ différend sur quelques douzaines de schelins que je leur avois
„ jettés, & celui dont Votre Majesté fait mention en aïant battu
„ trois ou quatre lui seul, je le retins pour sa valeur. Non, Ma-
„ dame, je ne compte pour rien la parade des carosses & des la-
„ quais. Je me suis vû cinq ou six valets-de-chambre à la fois, sans
„ avoir jamais de domestique en livrée, excepté mon Aumônier
„ Poussatin. Comment! dit la Reine, en éclatant de rire, un Au-
„ mônier portant vos couleurs? ce n'étoit pas apparemment un
„ Prêtre; pardonnez-moi, Madame, dit-il, & le premier Prêtre du
„ monde pour la danse Basque. Chevalier, dit le Roi, je veux
„ que vous nous contiez tout-à-l'heure l'Histoire de l'Aumônier
„ Poussatin.

CHAPITRE VIII.

„ SIRE, dit-il, Monſieur le Prince aſſiégeoit Lérida. La Place
„ n'étoit rien; mais, Dom Gregorio Brice étoit quelque choſe.
„ C'étoit un de ces Eſpagnols de la vieille roche, vaillant comme
„ le Cid, fier comme tous les Guſmans enſemble, & plus galant
„ que tous les Abencerrages de Grenade. Il nous laiſſa faire les
„ premiéres approches de ſa Place, ſans donner le moindre ſigne de
„ vie. Le Maréchal de Grammont, dont la maxime étoit, qu'un
„ Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, & qui brûle ſes
„ Fauxbourgs pour faire une belle défenſe, la fait d'ordinaire aſſez
„ mauvaiſe, n'augura pas bien pour nous de la politeſſe de Gregoire
„ de Brice; mais Monſieur le Prince, couvert de gloire, & fier des
„ Campagnes de Rocroi, de Norlingue, & de Fribourg, pour in-
„ ſulter la Place & le Gouverneur, fit monter la premiére tranchée
„ en plein jour par ſon Régiment, à la tête duquel marchoient
„ vingt-quatre violons, comme ſi c'eût été pour une nôce.

„ La nuit venuë, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à
„ jouer des airs tendres, & grande chére par tout. Dieu ſçait les
„ brocards qu'on jettoit au pauvre Gouverneur & à ſa fraize, que
„ nous nous promettions de prendre l'un & l'autre dans vingt-quatre
„ heures. Cela ſe paſſoit à la tranchée, d'où nous entendîmes un
„ cri de mauvais augure, qui partoit du rempart, & qui répéta
„ deux ou trois fois, alerte à la muraille! Ce cri fut ſuivi d'une ſalve
„ de canon & de mouſquéterie, & cette ſalve d'une vigoureuſe ſortie

„ qui

„ qui après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à „ notre grande garde.

„ Le lendemain Gregorio Brice envoïa par un Trompette des „ présens de glace & de fruits à Monsieur le Prince, priant bien „ humblement Son Altesse de l'excuser s'il n'avoit point de violons, „ pour répondre à la sérenade qu'il avoit eu la bonté de lui donner; „ mais que s'il avoit pour agréable la musique de la nuit précédente, „ il tâcheroit de la faire durer tant qu'il lui feroit l'honneur de rester „ devant sa Place. Le bourreau nous tint parole; & dès que nous „ entendions *alerte à la muraille*, nous n'avions qu'à compter sur une „ sortie, qui nettoïoit la tranchée, combloit nos travaux, & qui „ tuoit ce que nous avions de meilleur en Soldats & en Officiers. „ Monsieur le Prince en fut si piqué, qu'il s'opiniâtra, malgré le „ sentiment des Officiers Généraux, à continuer un siége, qui pensa „ ruiner son Armée, & qu'il fut encore obligé de lever assez brus- „ quement.

„ Comme nos Troupes se retiroient, Dom Gregoire, bien loin de „ se donner de ces airs que prennent les Gouverneurs en pareille oc- „ casion, ne fit de sortie, que pour envoïer faire un compliment „ plein de respect à Monsieur le Prince. Le Seigneur Brice partit „ quelque tems après pour rendre compte à Madrid de sa conduite, „ & pour en recevoir la récompense. Votre Majesté sera peut-être „ bien aise de sçavoir le traitement qu'on fit au petit Brice, après la „ plus brillante action que les Espagnols eussent faite de toute la „ guerre. On le mit à l'Inquisition."

Quoi! dit la Reine Mére, à l'Inquisition pour ses services? Non pas tout-à-fait pour ses services, dit-il; mais sans égard à ses services

on le traita comme je viens de dire pour un petit trait de galanterie, que je conterai tantôt au Roi.

„ La Campagne de Catalogne finie de cette maniére, nous revenions médiocrement couverts de lauriers; mais comme Monsieur le Prince en avoit fait provision en d'autres rencontres, & qu'il avoit de grands desseins en tête, il eût bien-tôt oublié cette petite disgrace. Nous ne faisions que goguenarder pendant le voïage. Monsieur le Prince étoit le premier à nous mettre en train sur son Siége. Nous fimes quelques couplets de ces Lérida, qui ont tant couru, afin qu'on n'en fît pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes rien; nous eûmes beau nous traiter cavaliérement dans nos chansons, on en fit à Paris, où on nous traitoit encore plus mal. Nous arrivâmes enfin à Perpignan un jour de Fête. Une troupe de Catalans, qui dansoient au milieu de la ruë, vinrent danser sous les fenêtres de Monsieur le Prince, pour lui faire honneur. Monsieur Poussatin, couvert d'un petit casaquin noir, dansoit au milieu de cette troupe, comme un vrai possédé. Je reconnus d'abord la danse de notre Païs aux sauts & aux bonds qu'il faisoit. Monsieur le Prince fut charmé de sa disposition, & de sa legéreté. Je le fis venir après la danse, & lui aïant demandé ce qu'il étoit: Prêtre indigne, à votre service, Monseigneur, me dit-il: je m'appelle Poussatin, & suis de Bearn. J'allois en Catalogne pour servir d'Aumônier dans l'Infanterie; car Dieu merci, je vais bien du pied; mais puisque la Guerre est heureusement finie, s'il plaisoit à votre Grandeur de me prendre à son service, je la suivrois partout, & la servirois fidélement. Monsieur Poussatin, lui dis-je, ma Grandeur n'a pas besoin autrement d'Aumônier; mais puisque

„ que vous êtes de si bonne volonté, je veux bien vous prendre à
„ mon service.

„ Monsieur le Prince, présent à toute cette conversation, fut ravi
„ de me voir un Aumônier. Comme le pauvre Poussatin étoit fort
„ délabré, je n'eus pas le têms de le mettre en équipage a Perpig-
„ nan; mais lui aïant fait donner le justaucorps d'un des Laquais du
„ Maréchal de Grammont, qui restoit avec l'équipage, je le fis mon-
„ ter derriére le carosse de Monsieur le Prince, qui mouroit de rire
„ toutes les fois qu'il voïoit la mine peu orthodoxe que le petit Pous-
„ satin avoit en livrée jaune.

„ Dès que nous fumes à Paris, on en fit le conte à la Reine, qui
„ d'abord en fut un peu surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne
„ voulût voir danser mon Aumônier: car en Espagne, il n'est pas
„ tout à fait si rare de voir danser les Ecclésiastiques, que de les avoir
„ en livrée.

„ Poussatin fit des merveilles devant la Reine; mais comme sa
„ danse étoit un peu vive, elle ne put supporter l'odeur que son agi-
„ tation violente répandit dans son cabinet: les Dames lui deman-
„ dérent quartier. Il y avoit de quoi vaincre tous les parfums, &
„ toutes les essences, dont elles étoient munies: Poussatin ne laissa
„ pas d'en remporter beaucoup de loüanges, & quelques louis.

„ J'obtins au bout de quelque tems un petit Bénéfice de Cam-
„ pagne pour mon Aumônier, & j'ai sçu depuis que Poussatin prê-
„ choit avec la même légéreté dans son village, qu'il dansoit aux
„ nôces de ses Paroissiens."

Le conte de Poussatin divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de Grégoire Brice la scandalisa bien davantage; & voulant justifier la Cour d'Es-

pagne sur un procédé qui paroissoit si dur: „ Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle hérésie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler ? De quel attentat contre la Religion étoit il accusé, pour qu'on le mît à l'Inquisition ? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant Votre Majesté, c'étoit une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avoit aucune mauvaise intention : son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus sérieux Collége de France ; puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette, qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solemnelle.“

Le Roi voulut un détail précis de l'avanture ; & le Chevalier de Grammont satisfit sa curiosité, dès que la Reine & le reste de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écoûter, quand il faisoit quelque récit ; mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence, ou par le ridicule : il est vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre qui eussent alors merité son indignation. Le seul Russel étoit de tems en tems l'objet de ses railleries : encore le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit coûtume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Russel étoit un des fiers danseurs d'Angleterre ; je veux dire, pour les contre-danses : il en avoit un recueil de deux ou trois cens en tablature, qu'il dansoit toutes à livre-ouvert ; & pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il dansoit quelquefois jusqu'à extinction ; sa danse ressembloit assez à ses habits ; il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le Chevalier de Grammont voïoit bien qu'il étoit fort amoureux ; & quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne

laiſſa pas de s'allarmer du deſſein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiſelle d'Hamilton ; mais il fut bien-tôt délivré de cette inquiétude.

Ruſſel, ſur le point de faire un voïage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer ſa Maîtreſſe de ſes deſſeins avant ſon départ. Le Chevalier de Grammont étoit un grand obſtacle aux Audiences qu'on ſouhaitoit d'elle ; mais un jour qu'on le vint chercher pour jouër chez Madame de Caſtelmaine, Ruſſel prit ſon tems ; & s'adreſſant à Mademoiſelle d'Hamilton d'un air moins embaraſſé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occaſions, il lui fit ſa déclaration de cette maniére : „ Je ſuis frére du Comte de Bedford : je commande le Regi„ ment des Gardes : j'ai trois mille Jacobus de rente, & quinze „ mille en argent comptant. Je viens, Mademoiſelle, vous les of„ frir avec ma perſonne. L'un des préſens ne vaut pas grand'choſe „ ſans l'autre, j'en conviens. C'eſt pourquoi je les mets enſemble. „ On m'a conſeillé d'aller aux eaux pour un petit aſthme, que vrai„ ſemblablement ne durera pas long-tems ; car il y a plus de vingt „ ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bonheur d'être à vous, „ je ferai la propoſition à Monſieur votre pére, à qui je n'ai pas crû „ devoir m'adreſſer, avant que de ſçavoir vos ſentimens. Mon ne„ veu * Guillaume ne ſçait encore rien de mon deſſein ; mais je crois „ qu'il n'en ſera pas faché, quoiqu'il ſe voïe par là fruſtré d'un bien „ aſſez conſidérable ; car il a beaucoup d'égard pour moi ; outre „ qu'il s'attache volontiers auprès de vous, depuis qu'il s'apperçoit „ que je vous aime. Je ſuis fort aiſé qu'il me faſſe ſa cour pas ſes

„ aſſiduitéz

* Fils d'Edouard, cadet de Francois Comte de Bedford, & frere ainé du Comte d'Orford.

„ assiduitéz ici; car il ne faisoit que dépenser son argent auprès de „ cette coquine de Midleton, au lieu qu'il ne lui en coute rien à pré„ sent dans la meilleure compagnie d'Angleterre.“

Mademoiselle d'Hamilton avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ses intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parens. „ Il sera, lui dit-elle, assez tems de leur en parler à votre re„ tour des eaux; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils dis„ posent de moi, que vous ne soïez revenu. En tout cas, si l'on „ me pressoit beaucoup, votre neveu Guillaume aura soin de vous „ en avertir. Ainsi, vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira; „ mais gardez vous bien de négliger votre santé pour précipiter „ votre retour.“

Le Chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, & s'en divertit le mieux qu'il put; car il y avoit de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissoient pas de l'allarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, & fut conter au Roi la grace que Dieu lui faisoit de lui ôter un rival si dangereux. „ Il est donc parti, Cheva„ lier? lui dit le Roi. Surement, Sire, dit-il, j'ai eu l'honneur de „ le voir embarquer dans un cocheman, avec son asthme & son „ équipage de campagne, la perruque à calotte proprement renouée „ avec un ruban feuille morte, & le chapeau ambigu, couvert d'un „ étui de toile cirée, qui lui sied à merveille. Ainsi, je n'aurai plus „ à faire qu'à Guillaume Russel, qu'il laisse résident auprès de Ma„ demoiselle d'Hamilton; & pour lui, je ne le crains, ni sur son „ compte, ni sur celui de son oncle. Il est trop amoureux lui-

„ même,

„ même pour appuïer les interêts d'un autre; & comme il n'a qu'-
„ une méthode de faire valoir les siens, sçavoir de sacrifier le portrait
„ où quelques lettres de la Midleton, j'ai ma foi de quoi faire paroly
„ de ces sortes de faveurs : j'avoüe qu'il m'en coute un peu.

„ Puis que vos affaires vont si bien du côté des Russels, lui dit le
„ Roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes delivré d'un autre
„ rival beacoup plus à craindre pour vous, s'il n'étoit déja marié.
„ Mon frere est nouvellement amoureux de Madame de Chesterfield.
„ Que de bénédictions à la fois ! s'écria le Chevalier de Grammont ;
„ je lui sçais si bon gré de cette inconstance, que je le servirois de
„ bon cœur auprès de sa nouvelle Maîtresse, s'il n'avoit Hamilton
„ pour rival. Votre Majesté ne sçauroit trouver mauvais que je
„ serve le frere de ma Maîtresse contre le vôtre. Hamilton n'a pour-
„ tant pas si besoin de secours dans une affaire comme celle-ci, que
„ le Duc d'York, lui dit le Roi : mais de l'humeur dont je connois
„ Milord Chesterfield, il ne souffrira pas si patiemment que le bon
„ Shrewsbury, qu'on se batte pour sa femme : il mérite pourtant as-
„ sez la même destinée. Voici ce que c'étoit que ce Milord Ches-
„ terfield.* "

Il avoit le visage for agréable, la tête assez belle, peu de taille, & moins d'air. Il ne manquoit pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la Castelmaine. Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes graces, avant qu'elle fût mariée; & comme

* Philippe Stanhope, deuxieme Comte de Chesterfield, Chambellan de la Reine, & Colonel d'un Regiment des Gardes.

comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croioit assez volontiers.

Il avoit recherché la * fille aînée du Duc d'Ormond, dans le tems qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du Roi pour la Castelmaine, & l'établissement qu'il espéroit par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé Madame de Chesterfield sans l'aimer, & vécu quelque tems avec elle d'un froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine & délicate sur le mépris ; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite, & dans le tems que son époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lors qu'elle s'avisa d'ôter Hamilton, comme elle venoit de faire son époux, à tout ce qui lui restoit de tendresse pour la Castelmaine. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-tems, & ses imaginations & inégalitez perpetuelles. La Chesterfield au contraire sçavoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit outre cela plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc d'Ormond à White-Hall. Hamilton, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes-heures. Son extrême froideur, ou plûtôt le dégout qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressemens de son mari, réveillerent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pû tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifference pour lui sans quelque objet

* Elizabeth Butler.

jet caché d'un nouvel entêtement, & ſelon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne ſon expérience & ſon induſtrie pour la découverte d'une choſe qui devoit troubler ſon repos.

Hamilton, qui le connoiſſoit, ſe mit de ſon côté ſur ſes gardes; & plus ſes affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter juſqu'aux moindres ſoupçons. Il lui faiſoit les confidences les plus belles & les moins ſincéres du monde ſur ſa paſſion pour la Caſtelmaine; ſe plaignoit de ſes emportemens, & lui demandoit à deux genoux ſes conſeils pour réuſſir auprès d'une perſonne dont lui ſeul avoit véritablement poſſedé les affections.

Cheſterfield, que ces diſcours flattoient, lui promit ſa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. Hamilton n'étoit donc plus embaraſſé que de la conduite de Madame de Cheſterfield, de qui les gracieuſetez ſe déclaroient un peu trop hautement à ſon gré. Mais tandis qu'il étoit diſcrétement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en ſa faveur, & à la conjurer de tenir ſes regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'York; & qui plus eſt, leur faiſoit des réponſes aſſez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde: mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ſes yeux ſur ce que ceux de la Cheſterfield ſembloient dire à ce nouveau rival. Il ne trouvoit pas de vrai-ſemblance à ſe figurer qu'un eſprit comme le ſien pût avoir du goût pour des maniéres, dont ils avoient mille fois ri tête à tête; mais ce qu'il jugeoit encore moins poſſible, étoit qu'elle voulût commencer une autre avanture, ſans avoir mis la derniére main à celles où ſes avances l'avoient engagée. Cependant, il ſe mit à l'obſerver de plus près; & toutes les découvertes qu'il fit par ſes obſervations, lui firent voir que ſi elle ne le trompoit, elle en

avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais elle le prit si haut, & le traita tellement de visionaire, qu'il parut confus, sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fiérement, qu'il méritoit que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondez.

Milord Chesterfield avoit pris les mêmes allarmes; & ne doutant plus, par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux Amant qui s'étoit emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit: & sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de Madame de Chesterfield, si on ne l'attribue à cette maladie de la plûpart des coquettes, qui charmées de l'éclat mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, & n'épargnent rien pour la retenir.

Mais avant que de passer au detail de cette avanture, jettons la vûe sur les fortunes galantes de son Altesse avant la déclaration de son mariage, parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lors que les faits véritables & peu connus répandent sur la digression une varieté qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'York avec la Fille du Chancelier n'avoit manqué d'aucune des circonstances, qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du Ciel. L'intention de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, & le point essentiel du Sacrement en avoient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour d'Hollande qui l'effaçat, le Duc dans les premiéres douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaitter

le

le rétabliſſement du Roi, que pour le déclarer avec éclat ; mais dès qu'il ſe vit poſſeſſeur d'un rang qui touchoit de ſi près au Trône, que la poſſeſſion de Mademoiſelle Hyde n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre ſi fertile en Beautés étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi ſon Frere, & qu'il ſe voyoit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élevation ſuprême fût deſcendu ſi bas, il ſe mit à faire des réflexions. D'un côté, ſon mariage lui paroiſſoit horriblement mal aſſorti de toutes les maniéres. Il ſe ſouvint que Germain ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiſelle Hyde, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réuſſir. Il enviſageoit ſon mariage comme un attentat contre le reſpect & l'obéïſſance qu'il devoit au Roi. L'indignation, qu'en auroit la Cour & tout le Royaume, s'offrit à ſes yeux, avec l'impoſſibilité d'obtenir le conſentement du Roi ſur une choſe qu'il ſembloit par mille raiſons être obligé de lui refuſer. D'un autre côté ſe preſentoient les larmes & le déſeſpoir de la pauvre Hyde ; mais plus que cela, les remords d'une conſcience, dont la délicateſſe commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Milord * Falmouth, & le conſulta ſur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adreſſer pour ſes interêts, ni plus mal pour Mademoiſelle Hyde. Falmouth lui ſoûtint d'abord, non ſeulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impoſſible qu'il y eût jamais ſongé ; qu'un Mariage étoit nul pour lui ſans le conſentement du Roi, quand même le parti ſe fût trouvé d'ailleurs ſortable. Mais que c'étoit une mocquerie

* Liſez les procedés infames de ce Seigneur par rapport au mariage de Mademoiſelle Hyde dans la Continuation de l'Hiſtoire de Milord Clarendon.

mocquerie de mettre en jeu la fille d'un petit Avócat, que la faveur du Roi venoit de faire Pair du Royaume sans Noblesse, & Chancelier sans capacité: qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'a vouloir bien écouter des gens qui l'instruiroient à fond de la conduite que Mademoiselle Hyde avoit tenue avant qu'il la connût, & que pourvû qu'il ne leur dit point que la chose fût déja faite, il auroit bien-tôt de quoi le déterminer.

Le Duc d'York consentit, & Milord Falmouth aïant assemblé son conseil & ses témoins, les mena dans le Cabinet de son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Messieurs étoient le Comte d'Arran, Germain, * Talbot, & Killigrew, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'York à celui de Mademoiselle Hyde, & qui de plus étoient révoltez, avec toute la Cour contre l'insolente autorité du premier Ministre.

Le Duc leur aïant dit, après une espece de préambule, que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour Mademoiselle Hyde, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendresse l'avoit porté, qu'il se croïoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pû lui donner; mais que comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une Cour; & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au sujet de sa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincerement ce qu'ils en sçavoient, d'autant qu'il

étoit

* Talbot, un de ces pretendus gens d'honneur, avoit eté proposé à Charles II. pour assassiner Cromwell; il fut mis apres à la Tour de Londres pour un pareil dessein sur le Duc d'Ormond. V. ce que dit Milord Clarendon de Talbot & de ses freres. Talbot fut depuis le fameux Duc de Tirconnel.

étoit résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matiére si sérieuse & si délicate ; mais le Duc de York ayant réiteré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il sçavoit, & peut-être ce qu'il ne sçavoit, pas de la pauvre Hyde. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit pour appuier le témoignage. Par exemple, le Comte d'Arran, qui parla le premier, déposa, que dans la Gallerie de Hons-laerdyk, où la Comtesse d'Ossory, sa belle-sœur, & Germain, joüoient un jour aux quilles ; Mademoiselle Hyde avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la Gallerie ; que lui déposant l'avoit suivie, & que lui aïant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la désennuier. Talbot dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au Conseil, à telles enseignes, que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celle qui les occupoient alors, ils avoient fait répandre toute l'ancre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, & que le singe du Roi, qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-tems en disgrace.

Germain indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant, tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus, sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce ; mais Killegrew voulant rencherir sur ces foibles dépositions, dit tout net, qu'il avoit eu l'honneur de ces bonnes graces. Il avoit l'esprit vif & badin, & sçavoit donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses et sensibles. Il assura qu'il avoit trouvé l'heure du Berger

dans un certain cabinet conſtruit au-deſſus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empreſſemens amoureux ; qu'il avoit eu pour témoins de ſon bonheur trois ou quatre Cignes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vû qu'elle y alloit ſouvent, & qu'elle s'y plaiſoit fort.

Le Duc d'York trouva cette derniére accuſation outrée, perſuadé qu'il avoit par devers lui des preuves ſuffiſantes du contraire. Il remercia Meſſieurs les témoins à bonne fortune de leur franchiſe, leur impoſa ſilence à l'avenir ſur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & paſſa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans ſon cabinet, Milord Falmouth qui l'avoit ſuivi, conta ce qui venoit de ſe paſſer au Comte d'Offory, qu'il trouva chez le Roi. Ils ſe doutérent bien de ce qui faiſoit la converſation des deux fréres ; car elle fut longue. Le Duc d'York en ſortant, parut tellement émû, qu'ils ne doutérent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Milord Falmouth commençoit à s'attendrir de ſa diſgrace, & ſe repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lors que le Duc d'York lui dit de ſe trouver avec le Comte d'Offory chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu ſurpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvérent à l'heure marquée Son Alteſſe dans la chambre de Mademoiſelle Hyde. Ses yeux paroiſſoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque choſe. Ils ne doutérent point que ce ne fût de rage & de deſeſpoir. Le Duc d'York leur dit de cet air content & ſerein dont on annonce les bonnes nouvelles. „ Comme vous êtes les deux hommes de la

„ Cour

„ Cour que j'eſtime le plus, je veux que vous aïez les premiers „ l'honneur de ſaluer la Ducheſſe d'York : la voila !"

La ſurpriſe ne ſervoit de rien & l'étonnement n'étoit pas de ſaiſon dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant ſi remplis, que pour s'en cacher ils ſe jettérent promptement à genoux pour lui baiſer la main qu'elle leur tendit avec autant de grandeur & de majeſté, que ſi de ſa vie elle n'eût fait autre choſe.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, & toute la Cour s'empreſſa par devoir à lui témoigner des reſpects, qui devinrent très ſincéres dans la ſuite.

Les petits Maîtres qui avoient dépoſé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, ſe trouvérent fort déconcertés. Les femmes ne ſont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures, & quand elles ſe promettent le plaiſir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La Ducheſſe d'York inſtruite de tout ce qui s'étoit dit dans le Cabinet ſur ſon chapitre, loin d'en témoigner du reſſentiment, affecta de diſtinguer par toutes ſortes de gracieuſetés & de bons offices ceux qui l'avoient attaquée par des endroits ſi ſenſibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zéle, & pour leur dire, que rien ne marquoit plus le devouement d'un honnête homme, que de prendre un peu ſur ſa probité, pour donner aux intérêts d'un Maître, ou d'un ami. Rare exemple de prudence & de modération, non-ſeulement pour le ſexe, mais pour ceux qui ſe parent le plus de Philoſophie dans le nôtre.

Le Duc d'York ayant mis ſa conſcience en repos par la declaration de ſon mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à ſon inconſtance en vertu de ce généreux effort. Il ſe prit donc à

ce qui ſe trouva d'abord ſous ſa main. Ce fut Madame de * Carnegy, qui s'étoit trouvée ſous la main de bien d'autres. Elle étoit encore aſſez belle, & ſa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir ſon nouvel Amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque tems. Milord Carnegy ſon époux étoit encore en Ecoſſe; mais ſon pére étant mort ſubitement, il en revint auſſi ſubitement avec le nom de Southeſk, que ſa femme haïſſoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que ſon retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faiſoit pendant ſon abſence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord; mais comme il étoit bien-aiſe de s'éclaircir ſur la vérité du fait, il tenoit l'œil ſur ceux de ſa femme. Il y avoit longtems que les choſes étoient entre elle & le Duc d'York à ne plus s'amuſer à la bagatelle; cependant comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'eſt-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de viſite.

En ce tems-là † Talbot revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant ſon abſence, & ſans ſçavoir ce que c'étoit que Madame Southeſk, il apprit que ſon Maître en étoit amoureux.

Il y fut mené pour figurer à quelques jours de-là. Le Duc le préſenta. Quelques complimens ſe firent de part & d'autre, après leſquels il crut devoir laiſſer à Son Alteſſe la liberté de faire le ſien, & ſe retira dans l'antichambre. Cette anti-chambre donnoit ſur la rue. Talbot ſe mit à la fenêtre pour y regarder les paſſans.

Il

* Anne, fille de Guillaume Duc d'Hamilton & femme de Robert Carnegy Comte de Southeſk.

† Depuis Duc de Tirconnel.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions; mais il étoit si sujet aux distractions, & aux inadvertences, qu'il avoit laissé bonnement à Londres la Lettre de complimens, dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit apperçu, que dans le tems qu'on le menoit à son Audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lors qu'il vit arrêter un carosse à la porte, sans s'en mettre en peine, & moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, & qu'il entendit bien-tôt monter.

Le Diable qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Milord Southesk en personne. On avoit eû soin de renvoïer l'équipage de Son Altesse, parce que la Southesk avoit assuré que son époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours, & aux taureaux; Spectacles, qui l'amusoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne Compagnie au logis, n'y voyant aucun carosse, mais s'il fut d'abord surpris de voir Talbot tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa femme, son étonnement ne dura gueres. Talbot ne l'avoit point vû depuis qu'on étoit revenu de Flandres; & sans s'imaginer qu'il eût changé de nom: „ Eh, bon jour, Carnegy: bon jour, mon „ gros cochon, lui dit-il, en lui tendant la main: d'où diable sors-tu, „ qu'on ne t'a point vû depuis Bruxelles? Que viens-tu faire ici? „ N'en voudrois-tu point aussi à la Southesk? Si cela est, mon pauvre „ ami, tu n'as qu'à tirer païs; car je t'apprends que le Duc d'York „ en est amoureux, & je te veux bien confier, qu'à l'heure que je „ te parle, il est là dedans, qui lui en dit deux mots."

Southesk interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles questions. Talbot le mit dehors comme son

ami, & comme son serviteur lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southesk ne sçachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carosse; & Talbot, charmé de l'avanture, mouroit d'envie que le Duc sortît, pour lui en faire le récit: mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui en étoient de quelque chose; sur-tout il trouva fort mauvais que cet animal de Carnegy n'eût changé de nom, que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le Duc d'York n'eut pas grand regret: & bien lui prit de son indifférence, car le traitre de Southesk se mit à préparer une vengeance, par laquelle, sans employer le fer ni le poison, il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avoient offensé, pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infâmes le mal le plus infâme qu'ils puissent fournir, & le trouva, mais sans être vengé qu'à demi; car après avoir passé par les remedes extrêmes pour s'en défaire, Madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame * Robarts brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord; cependant, avec tout l'éclat des plus vives couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le Duc d'York n'auroit pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Milord Robarts, mari de la Belle, étoit un vieux sacripante, incommode & revêche au possible, amoureux à la

* Sara, fille de Jean Bodville de la province de Galles, & femme de Robert Robarts fils ainé de Jean Comte de Radnor.

la desespérer ; & pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'apperçut de l'attention que Son Altesse avoit pour elle, & laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Céla redoubla les empressemens & toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin ; mais l'éternel Robarts redoublant de vigilance & d'assiduité, à mesure que ces approches se faisoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice & l'ambition. Des personnes qui avoient part à sa confiance, lui dirent qu'il ne tiendroit qu'à lui que Madame Robarts, si digne d'être à la Cour, n'y fût reçûe dans un poste considérable auprès de la Reine ou de la Duchesse. On le sonda sur un Gouvernement dans sa Province. On lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le Duc d'York avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolue, moïennant qu'il partît en diligence, pour n'y rester qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions : il en comprit tout l'avantage ; mais l'ambition & l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & jamais le maudit vieillard ne voulut être cocû. Ce n'est pas toujours l'aversion, ni la peur qu'on en a, qui garantissent de la destinée. Le vilain le sçavoit à merveille ; c'est pourquoi, sous prétexte d'un Pelerinage à sainte Winyfrede, Vierge & Martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos, qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du Païs de Galles entre la sienne & le dessein qu'on avoit eu de faire ce Miracle à Londres après son départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusemens passagers qu'il donna

dans ceux de l'amour ; mais ces goûts s'étant passés avec le souvenir de Madame Robarts, ses regards & ses vœux se tournerent vers Mademoiselle Brook, & ce fut au fort de cette poursuite, que Madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire, en reprenant la suite de son Histoire.

Le Comte de Bristol ambitieux, & toujours inquiet, avoit essaié toutes sortes de moïens pour se mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même Digby, dont Bussy fait mention dans ses Annales, il suffira de dire, qu'il n'avoit pas changé de caractere : il sçavoit que l'amour & les plaisirs gouvernoient un Maître qu'il gouvernoit à l'exclusion du Chancelier ; * ainsi c'étoit Fêtes sur Fêtes chez lui : le luxe & la délicatesse régnoient dans ces repas nocturnes, qui font l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient Mesdemoiselles Brook, ses parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. Bristol voïoit les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet ; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis en méprisant Mademoiselle Stewart. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous pretexte de vouloir être de toutes les Parties, elle les troubla. Le Comte de Bristol n'eut qu'à renguainer ses desseins : & Mademoiselle Brook, ses avances. Le Roi n'osoit plus y songer ; mais Monsieur son frére voulut bien se charger de son refus ; & Mademoiselle

* Le Comte de Bristol, dit Milord Clarendon, menageoit au Roi des parties de plaisir & de debauche. Contin. p. 208. C'étoit le fameux lord Digby, Secretaire d'Etat du tems de la guerre civile.

oiselle Brook accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au Ciel de disposer autrement d'elle : ce qui arriva bien-tôt de cette maniere.

Le Chevalier Denham, comblé de richesses aussi-bien que d'années, avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs, que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produit pour les ouvrages d'esprit ; satyrique & goguenard dans les Poësies, il n'y pardonnoit ni aux froids Ecrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y respiroit les bons mots & les contes agréables ; mais sa raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire sur les avantures du mariage : & comme s'il eût voulu soûtenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante & dix-neuf ans, cette Mademoiselle Brook, dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc d'York l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant : mais les circonstances d'un mariage si mal-assorti réveillérent ses empressemens. Elle de son côté lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de la Cour : & pour la promesse qu'elle exigeoit d'être Dame du Palais de la Duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de païer comptant, lorsque la Chesterfield, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son Amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances pour le séduire ; & comme c'étoit le lorgneur le moins circon-

ſpect de ſon tems, toute la Cour fut inſtruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite, n'étoient pas les moins intéreſſés. Hamilton & Milord Cheſterfield les obſervoient de près; mais la Denham piquée de ce qu'on avoit couru ſur ſon marché, prit la liberté de ſe déchaîner de toute ſa force contre ſa rivale. Hamilton s'étoit flatté juſques-lá, que la vanité ſeule intéreſſeroit le cœur de Madame de Cheſterfield dans cette avanture; mais il fut bien-tôt détrompé: de quelque indifférence qu'elle eut d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en ſortit pas de même. On fait ſouvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on ſe permet des agaceries, qu'on croit ſans conſéquence. Le cœur à beau n'y pas avoir de part au commencement, il n'eſt pas ſûr qu'il n'en prenne dans la ſuite.

Tout reſpiroit à la Cour, comme on l'a déja dit, les jeux, les plaiſirs, & tout ce que les penchans d'un Prince tendre & galant inſpirent de magnificence & de politeſſe. Les Beautés vouloient charmer, & les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faiſoit valoir ſes talens le mieux qu'il pouvoit. Les uns ſe ſignaloient par la danſe: d'autres par l'air & la magnificence; quelques-uns par l'eſprit, beaucoup par la tendreſſe, & peu par la conſtance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la Guittare. Il avoit du genie pour la muſique: & c'eſt le ſeul qui de la guittare ait pû faire quelque choſe. Mais ſa compoſition étoit ſi gratieuſe & ſi tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les inſtrumens. La vérité eſt que rien n'étoit plus difficile que de jouer à ſa maniere. Le goût du Roi pour ſes compoſitions avoit tellement mis cet inſtrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal,

mal, & fur la toilette des Belles on étoit auffi fûr de voir une guittare, que d'y trouver du rouge & des mouches. Le Duc d'York en jouoit paffablement, & le Comte d'Arran, comme Francifco lui-même. Ce Francifque venoit de faire une Sarabande qui charmoit ou défoloit tout le monde; car toute la guittarerie de la Cour fe mit à l'apprendre, & Dieu fçait la raclerie univerfelle que c'étoit. Le Duc d'York prétendoit ne la pas bien fçavoir, & pria Milord Arran de la jouer devant lui. Madame de Chefterfield avoit la meilleure guittare d'Angleterre. Le Comte d'Arran, qui vouloit jouer de fon mieux, mena Son Alteffe à l'appartement de Madame fa fœur. Elle étoit logée à la Cour chez le Duc d'Ormond fon pere, & cette merveilleufe guittare y logeoit avec elle. Je ne fçais fi la chofe avoit été concertée; mais il eft certain qu'ils trouvérent la Dame & la guittare au logis. Ils y trouvérent auffi Milord Chefterfield, tellement effraïé de cette vifite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de fonger à fe lever, pour la recevoir avec le refpect qu'il lui devoit.

La jaloufie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille foupçons plus noirs que l'encre s'emparérent de fon imagination. Ils ne firent que croître & embellir; car tandis que le frére jouoit de la guittare, la fœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette Sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le Duc affura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La Chefterfield fe récria fur la piéce; mais fon époux qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva déteftable. Cependant, quoiqu'il fouffrît mort & paffion de ce qu'il falloit fe contraindre, tandis qu'on fe contraignoit fi peu devant lui, il étoit réfolu de voir à quoi cette vifite aboutiroit; mais il n'en fut pas le maître. Comme

il avoit l'honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade: le second, de croire que la Reine qui l'envoïoit chercher si mal-à-propos, étoit du complot. Enfin après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux, & toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la Reine. Les alarmes sont pour les jaloux, ce que les désastres sont pour les malheureux. Ils arrivent rarement seuls, & ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une Audience que la Reine donnoit à sept ou huit Ambassadeurs de Moscovie. A peine commençoit-il à maudire les Moscovites, que son beau-frere parut, & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'Ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble: & dans son cœur il lui en sçut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur le champ ce qu'il pensoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme, que ce qu'il venoit de voir: mais avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son absence, & de l'honnêteté de son officieux beau-frére. Il passa tranquillement cette nuit; & comme il falloit ou crêver, ou communiquer ses chagrins & ses conjectures, il ne fit que rêver & se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la Cour, il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le sujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde; mais à la fin Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit; & l'aïant prié qu'ils

pussent

puſſent faire un tour de promenade enſemble à Hyde-Park, il le prit dans ſon caroſſe, & ils arrivérent au Cours en grand ſilence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'apperçevoir de ce que tout le monde voïoit depuis long-tems. Cheſterfield, après un petit préambule que ne ſignifioit pas grand'choſe, lui demanda comme ſes affaires alloient auprès de Madame de Caſtelmaine. Hamilton qui vit bien que cette queſtion n'alloit pas au fait, ne laiſſa pas de l'en remercier : & comme il méditoit quelque réponſe : „ Madame votre Couſine, lui dit Cheſter-„ field, eſt extrêmement coquette, & il ne tiendroit qu'à moi de „ croire qu'elle n'eſt pas extrêmement ſage." Hamilton trouva ce dernier article un peu fort, & s'étant mis à le refuter : „ Mon Dieu, „ lui dit Milord Cheſterfield, vous voïez, auſſi bien que toute la „ Cour, les airs qu'elle ſe donne. Les Maris ſont toûjours les der-„ niers à qui l'on parle de ce qui les regarde ; mais ils ne ſont pas „ toûjours les derniers à s'en apperçevoir. Je ne ſuis pas ſurpris, „ que m'aïant fait d'autres confidences, vous m'aïez caché celle-là ; „ mais comme je me flatte de quelque part dans votre eſtime, je ſe-„ rois fâché que vous cruſſiez que je ſuis aſſez ſot pour ne rien voir, „ quoique je ſois aſſez honnête pour ne rien dire. Cependant on „ outre tellement les choſes qu'il faut à la fin que je prenne un parti. „ Dieu me préſerve de faire le jaloux : le perſonnage eſt odieux ; „ mais auſſi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la „ Fable de la Ville. Soïez donc juge par les choſes que je vais vous „ dire, ſi je dois m'armer d'indolence, ou ſi je dois prendre des „ meſures pour m'en garantir.

„ Son Alteſſe me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. Ha-
„ milton treſſaillit à ce début. Oüi, pourſuivit l'autre, il ſe donna
„ cette peine, & Monſieur d'Arran prit celle de nous l'amener.
„ N'admirez-vous pas qu'un homme de ſa naiſſance faſſe un tel Per-
„ ſonnage ? Quelle fortune peut-il eſpérer auprès de celui qui l'em-
„ ploie à ces indignes ſervices ? Mais il y a long-tems que nous le
„ connoiſſons pour la plus pauvre éſpéce d'Angleterre, avec ſa Guit-
„ tarre & ſes autres Nigauderies. Cheſterfield, après cette légére
„ ébauche du mérite de ſon beau-frére, ſe mit à conter les obſerva-
„ tions qu'il avoit faites pendant ſa viſite, & lui demanda ce qu'il
„ croïoit de ſon couſin d'Arran, qui les avoit ſi bonnement laiſſés en-
„ ſemble. Cela vous ſurprend donc, pourſuivit-il ? Or écoutez ſi
„ j'ai raiſon de croire que la fin de cette belle viſite ſe ſoit paſſée dans
„ la derniére innocence. Madame de Cheſterfield eſt aimable, il en
„ faut convenir ; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ne ſoit auſſi
„ merveilleuſe qu'elle ſe l'imagine. Vous ſçavez qu'elle a le pied
„ vilain ; mais vous ne ſçavez pas qu'elle a la jambe encore plus vi-
„ laine. Pardonnez-moi, diſoit Hamilton en lui-même : & l'autre
„ continuant ſa deſcription ; elle l'a groſſe & courte, pourſuivit-il :
„ & pour diminuer ces défauts, autant que cela ſe peut, elle ne
„ porte preſque jamais que des bas verds.“

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi diable tout cela viſoit, & Cheſterfield devinant ſa penſée : „ Donnez-vous un peu de patience,
„ lui dit-il, je me trouvai hier chez Mademoiſelle Stewart, après
„ l'Audience de ces damnés Moſcovites. Le Roi venoit d'y arriver :
„ & comme ſi le Duc eût juré de me pourſuivre par tout ce jour-là,
„ il vint un moment après. La converſation roula ſur la figure ex-
„ traordinaire des Ambaſſadeurs. Je ne ſçais où ce fou de Crofts avoit

„ pris

„ pris que les Moscovites avoient tous de belles femmes, & que
„ leurs femmes avoient toutes la jambe belle. Le Roi soûtint qu'il
„ n'y en avoit point de si belles que celles de Mademoiselle Stewart.
„ Elle pour soûtenir la gageure, se mit à la montrer jusqu'au dessus
„ du genou. On étoit prêt de se prosterner pour en adorer la beauté;
„ car effectivement il n'y en a point de plus belle. Mais le Duc
„ tout seul se mit à la critiquer. Il soûtint qu'elle étoit trop menuë,
„ & prononça qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus grosse,
„ & moins longue; & conclut enfin qu'il n'y avoit point de salut
„ pour une jambe sans bas verds. C'étoit, selon moi, déclarer
„ qu'il en venoit de voir, & qu'il en avoit encore la mémoire toute
„ fraîche."

Hamilton ne sçavoit quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnoit à peu près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules, en disant foiblement que les apparences étoient souvent trompeuses; que Madame de Chesterfield avoit la foiblesse de toutes les Belles, qui croïent que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs; & que quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnez pour ne pas rebuter son Altesse, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas. Chesterfield vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais il lui sçut bon gré de la part qu'il lui voïoit prendre à ses interêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à Madame sa cousine. Le stile de ce Billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, & tout l'attirail d'un amant, qui croit

croit gronder avec raiſon, compoſoient cette Epître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut ſi belle que dans ce moment, & jamais ſes yeux ne lui témoignérent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri ; mais il ne voulut pas perdre les jolies choſes qu'il avoit miſes dans ſa lettre. Elle lui ſerra la main en la recevant. Cette action acheva de le déſarmer. Il eût donné toutes choſes pour r'avoir cette Lettre. Il lui ſembloit dans ce moment, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un viſionaire, un impoſteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant ; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre ſon billet, & la Cheſterfield avoit marqué tant d'impatience & d'empreſſement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout ſembloit la juſtifier & le confondre. Elle ſe défit tellement quellement d'une viſite ſérieuſe qui l'aſſiégeoit, pour paſſer dans ſon cabinet. Il ſe crut trop coupable pour oſer attendre ſon retour. Il ſortit avec la compagnie ; mais il n'oſa jamais ſe préſenter devant elle le lendemain pour avoir une réponſe à ſa Lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la premiére fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il ſe tenoit à l'écart, n'oſoit lever les yeux ſur elle, & paroiſſoit d'un embarras à faire rire, ou à faire pitié, lors que s'étant approché de lui : „ N'eſt-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la ſituation du „ monde la plus ſotte pour un homme d'eſprit ? vous voudriez n'a- „ voir point écrit : vous voudriez une réponſe ; vous n'en eſperez „ pas : cependant, vous la ſouhaitez & la craignez également. Je „ vous en ai pourtant fait une.“ Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots ; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui

faire croire que c'étoit Venus avec toutes ses Graces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de sçavoir quand, ou par où sortiroit cette réponse, lors qu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants & son évantail. Il les reçut avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévere ni d'enemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu; c'est pourquoi se hâtant d'ouvrir son billet, voici ce qu'il y trouva.

„ Vos emportemens sont si ridicules que c'est vous faire grace que „ de les attribuer à un excès de tendresse, qui vous tourne la tête. „ Il faut avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir de celui dont „ vous me parlez. Bon Dieu! quel Amant pour donner de l'inquié- „ tude à un homme d'esprit; & quel esprit, pour s'être emparé du „ mien? N'avez-vous point de honte de donner dans les visions d'un „ jaloux, qui n'a rapporté que cela d'Italie? La fable des bas verds, „ qui s'est trouvée l'objet de ses caprices, vous a pû séduire par des „ circonstances si pitoïables! Que ne s'est-il vanté, dans les confi- „ dences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pieces ma pauvre Guit- „ tare? Cet exploit vous auroit peut-être plus convaincu que tout le „ reste. Rentrez en vous-même; & si vous m'aimez, louez la For- „ tune de ce qu'une jalousie si mal fondée detourne l'attention qu'on „ devroit avoir sur mes sentimens pour l'homme le plus aimable & „ le plus dangereux de la Cour."

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croïoit indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce Billet; il baisa trois ou quatre fois ses gants & son évantail. Le jeu fini la Chesterfield les reçut de ses mains, & lut dans ses yeux toute la joie que son Billet avoit

répandu.

répandu dans ſon ame. Il n'avoit garde de ſe contenter de ce que ſes regards avoient pû lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette Lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant; car on n'a pas tant d'eſprit quand on demande pardon, que quand on offenſe; & il s'en faut bien que le ſtile des douceurs ſoit auſſi touchant dans une Lettre, que celui des invectives.

Quoi qu'il en ſoit, ſa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle, & la Cheſterfield, pour le rendre auſſi tranquille qu'il avoit été défiant, ſe paroit à tous momens d'un feint mépris pour ſon rival, & d'une averſion ſincére pour ſon mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il conſentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du Duc, pour ſauver celles de leur commerce ſecret. Ainſi rien ne troubloit le repos de ſon cœur, que l'impatience de trouver une occaſion favorable pour mettre le comble à ſes vœux. Il lui ſembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obſtacles dont elle faiſoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute ſon induſtrie & tous ſes empreſſemens.

Cela lui fermoit la bouche; & tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comment deux perſonnes qui ſe vouloient tant de bien & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux ſouhaits, la fortune fit éclater une avanture imprévûe, qui ne lui permit plus de douter, ni du bonheur de ſon rival, ni des perfidies de ſa Maîtreſſe.

Les revers de la Fortune épargnent ſouvent, lors qu'on craint le plus; & ſouvent ils accablent lors qu'on les mérite, & qu'on les prévoit le moins. Hamilton étoit au milieu de la Lettre la plus tendre

&

& la plus passionnée qu'il eut jamais écrite à Madame de Chesterfield, lors que son mari vint lui annoncer les particularités de cette derniére découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à Madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçû dans ses accusations; outre qu'il arrivoit mal à propos à son gré de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, & le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentimens. Il ouvroit de grands yeux à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paroissoient incroïables, malgré les particularités du fait. „ Vous avez raison d'en être surpris, lui dit Chesterfield, „ en finissant; mais pour peu que vous doutiez de ce que je viens de „ dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins pour le „ confirmer: car la scéne de ces tendres familiarités n'a pas été „ moins publique, que l'est la chambre où l'on joue chez la Reine; „ & cette chambre étoit alors, Dieu-merci, honnêtement remplie de „ monde. La Denham s'est apperçue la premiére de ce qu'ils croïoient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la „ Denham a tenu le cas secret. La vérité est qu'elle s'est adressée à „ moi tout le premier, comme j'entrois, pour me dire d'avertir ma „ femme, que d'autres pourroient s'apperçevoir de ce qu'il ne tenoit „ qu'à moi d'aller voir.

„ Madame votre cousine jouoit, comme je vous ai dit. Le Duc „ étoit assis auprès d'elle. Je ne sçais ce que sa main étoit devenuë; „ mais je sçais bien qu'il s'en falloit jusqu'au coude qu'on ne lui vit „ le bras tout entier. J'étois derriére eux, dans la place que la Denham venoit de quitter. Il me vit en se retournant; & fut si trou-

„ blé de ma présence, qu'il pensa deshabiller Madame de Chester-
„ field en retirant sa main. Je ne sçais s'ils se sont apperçûs qu'on les
„ ait découverts ; mais je scais bien que Madame Denham mettra
„ bon ordre que personne ne l'ignore. Je vous avouë que je suis
„ dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois
„ pas à prendre mon parti, si les ressentimens m'étoient permis con-
„ tre celui qui m'outrage. Pour elle, je sçaurois bien m'en faire
„ raison, si toute indigne qu'elle est d'aucun ménagement, je n'avois
„ des égards pour une famille illustre, qu'un éclat digne d'une telle
„ injure mettroit au désespoir. Vous y avez par-là quelque interêt:
„ vous êtes de mes amis, & je vous ouvre mon cœur sur la chose du
„ monde la plus délicate. Voïons donc ensemble ce que je dois faire
„ dans une occasion si désagréable."

Hamilton plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutoit que la jalousie, & ne respiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération, dans ce que l'on imputoit à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres interêts que les siens.

Ils se séparérent là-dessus ; & dès les prémiéres enquêtes, Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une avanture à laquelle chacun ajoûtoit quelque chose en la contant. Le dépit & le ressentiment s'allumoient dans son cœur à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colére pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement ; il se consideroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette avanture, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez Milord Chesterfield dans le transport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil, qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une femme si sottement prévenuë, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence, en perdant toute sa raison ; qu'il falloit incessamment la mener à la campagne, & que pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, le plûtôt seroit le mieux.

Milord Chesterfield n'eut pas de peine à suivre ce conseil, qu'il avoit déja regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami ; mais sa femme, qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit lors qu'il lui dit qu'il falloit se préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude ; mais elle s'apperçut bien-tôt que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air & aux maniéres de son mari, qu'il croïoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur ; & voïant tous ses parens froids & sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus dans cet abandonnement universel, qu'en la tendresse d'Hamilton : elle comptoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un malheur, dont elle ignoroit la cause, & que sa passion trouveroit enfin un moïen de rompre un voïage, dont elle se flatoit qu'il

feroit encore plus outré qu'elle; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ, que tous les préparatifs d'un long voïage étoient faits, qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes, & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'Hamilton: sa patience & son esprit furent à bout dans cet état funeste. Quelques larmes l'auroient soulagée; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paroissoit inconcevable, & ne le voïant point paroître, elle trouva moïen de lui faire tenir ce billet.

„ Seriez-vous du nombre de ceux, qui sans daigner m'apprendre „ pour quel crime on me traite en esclave, consentent à mon enléve„ ment? Que veulent dire votre silence & votre inaction dans une „ conjoncture où votre tendresse devroit être la plus vive? Je touche „ au moment de mon départ, & j'ai honte de sentir que vous me le „ faites envisager avec horreur, puis que j'ai raison de croire que „ vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites moi du moins „ sçavoir où l'on m'entraîne, ce qu'on veut faire de moi dans les „ deserts, & pourquoi vous paroissez, avec toute la terre, changé „ pour une personne que tout la terre n'obligeroit pas à changer, si „ votre foiblesse ou votre ingratitude ne vous rendoient indigne de „ sa tendresse.“

Ce billet ne fit que l'endurcir, & le rendre plus fier de sa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur & le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, & se sçavoit bon gré du conseil qu'il

avoit imaginé, pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse par tout ce que les ressentimens jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence, qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévû se joignant à tant de disgraces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La Cour fut remplie du bruit de cet événement: personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ; mais peu de gens approuvérent le procédé de Milord Chesterfield. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la mal-honnêteté d'être jaloux de sa femme; mais dans la Ville ce fut un prodige inconnu jusqu'alors, de voir un mari recourir à ces moïens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre Chesterfield, autant qu'on l'osoit, sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Toutes les méres promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie pendant leurs vies, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-tems l'entretien de la Cour, le Chevalier de Grammont, qui ne sçavoit pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tirannie, que tous les Bourgeois de Londres ensemble; & ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale Sarabande, qui malheureusement avoit eu tant de part à l'avanture. Elles passoient pour être de lui: mais si Saint-Evremont y avoit travaillé, ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses Ouvrages, comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

TOUT homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente, & qui la déséspére; mais celui qui naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur, celui d'aimer sa femme, & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené, que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde, sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnemens que l'on fait sur ces malheureux états du mariage, vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, & la vengeance odieuse après.

Les Espagnols Tirans de leurs femmes, plûtôt par tradition, que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les Duegnes, les grilles, & les verroux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects, & les ressentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux: les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croïent impénetrables. D'autres rencherissent par diverses précautions sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe; mais la plûpart tiennent que dans une péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous Nations bénignes, qui loin de recevoir ces habitudes féroces, & ces coûtumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin & sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique!

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patiens compatriotes, pour fair éplucher, par un ridicule éclat, les particularitez d'une avanture qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour, & qu'on auroit oubliée par tous au bout d'un mois; mais dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonniére, & l'attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvû, Dieu sçait comme on donna sur son arriére-garde. Les Rochesters, les Middlesex, les Sydleys, les Etheredges, & toute la troupe des beaux esprits, mirent au jour force Vaudevilles, qui divertissoient le Public à ses dépens.

Le Chevalier de Grammont les trouva spirituels & récréatifs, comme on dit: & dans tous les lieux où ce sujet étoit traité voulant produire le Supplément qu'il y avoit fait: „ C'est une chose singuliére, „ disoit-il, que la Campagne, qu'on peut appeller la potence ou les „ galéres d'une jeune personne, ne soit faite en ce Païs-ci, que pour „ les malheureuses, & non pour les coupables! La pauvre petite „ Chesterfield pour quelques lorgnades d'imprudence se voit d'abord troussée par un mari fâcheux qui vous la méne passer les „ Fêtes de Noël dans un Château de plaisance à cinquante lieues d'ici, „ tandis qu'il y en a mille qu'on laisse dans la liberté de tout faire, „ qui la prénnent bien aussi, & dont la conduite enfin mériteroit tous „ les jours vingt coups de bâton. Je ne nomme personne, Dieu „ m'en garde: mais la Midleton, la Denham, les filles de la Reine, „ celles de la Duchesse, & cent autres répandent leurs faveurs à „ droite & à gauche, sans qu'on en souffle. Pour Madame de Shrewsbury, c'est une bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle feroit „ tous les jours tuer son homme, qu'elle n'en iroit que la tête plus „ levée. On diroit qu'elle a des indulgences pleniéres pour sa conduite. Ils sont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ses

 „ cheveux

„ cheveux en bracelets, sans qu'on y trouve à redire. Cependant il „ sera permis qu'un bourru, comme Chesterfield, exerce un tirannie „ pareille, & toute nouvelle en ce Païs-ci, sur la plus jolie femme „ d'Angleterre pour un rien ! Mais s'il en croit être bon marchand, „ je suis son valet. Les précautions n'y font ma foi rien ; & sou- „ vent une femme, qui ne songeoit point à mal, si on la laissoit en „ repos, s'y voit portée par vengeance, ou réduite par nécessité ; c'est „ l'Evangile.“ Ecoutez ce qu'en dit la Sarabande de Francisco.

Que sert tout votre effort jaloux ?
L'Amour est trop fort,
Et quelque peine,
Que l'on prenne,
Elle est vaine,
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux.
On contraint ses plus chers désirs ;
On perd cent plaisirs.
Mais, pour les soins
De cent Témoins,
En secret on n'aime pas moins.

Telles étoient les paroles dont le Chevalier de Grammont passoit pour Auteur. La justesse, ni le tour, n'y brilloient point excessivement ; mais comme elles contenoient quelques vérités, qui flattoient le génie de la Nation, & de ceux qui prenoient les interêts du beau

sexe,

féxe, toutes les Dames les voulurent avoir pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le Duc d'York, qui ne voïoit plus Madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avoit pourtant des circonstances bien sensibles, pour un homme qui causoit son éloignement; mais il y a des tempéramens heureux, qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité dès qu'il eut oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé devant, & peu s'en fallut que Mademoiselle d'Hamilton ne lui causât une rechute de tendresse.

Il y avoit à Londres un Peintre assez renommé pour les portraits: il s'appelloit Lely. La grande quantité de peintures du fameux Van Dyck, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes c'est celui, qui dans le goût de tous ses Ouvrages a le mieux imité sa maniére, & qui en a le plus approché. La Duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la Cour. Lely les peignit: il emploïa tout son Art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux Sujets. Chaque portrait parut être un chef-d'œuvre; & celui de Mademoiselle d'Hamilton parut le plus achevé. Lely avoua qu'il y avoit pris plaisir. Le Duc d'York en eut à le regarder, & se mit à lorgner tout de nouveau l'Original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses espérances; & dans le même tems que sa tendresse inutilement réveillée pour elle, allarmoit celle du Chevalier de Grammont, la Denham s'avisa de remettre sur pied le Traité qu'on avoit si mal à propos interrompu. Bien-tôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le tems à chicanner:

Y tout

tout cela alla bien d'un côté ; cependant, je ne ſçais quelle fatalité mit obſtacle aux prétentions de l'autre. Le Duc preſſa fort la Ducheſſe de mettre la Denham en poſſeſſion de cette charge, qui faiſoit l'objet de ſon ambition ; mais comme elle n'étoit pas caution des articles ſécrets du Traité, quoiqu'elle eût paru juſqu'alors commode pour les inconſtances, & ſoumiſe aux volontez du Duc, il lui parut dur & deſhonorant de recueillir chez elle un rivale qui l'expoſeroit à faire un aſſez triſte perſonnage au milieu de ſa Cour. Cependant elle ſe vit ſur le point d'y être forcée par autorité, lors qu'un obſtacle beaucoup plus funeſte interdit pour jamais à la pauvre Denham l'eſperance de cette Charge fatale, qu'elle briguoit avec empreſſement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, & ſentoit qu'il avoit raiſon. Sa femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoûtant : quelle raiſon de ſe flater que le Ciel voulût le diſpenſer du ſort des maris de ſon âge & de ſa figure ? Il ſe le diſoit continuellement ; mais aux complimens qu'on lui fit de tous côtez ſur la charge que Madame ſa femme alloit avoir auprès de la Ducheſſe, il ſe dit tout ce qu'il falloit pour ſe pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver ſon courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ſes reſſentimens dans un Païs privilegié. Celui de Milord Cheſterfield ne ſuffiſoit pas pour ce qu'il méditoit ; outre qu'il n'avoit pas de maiſon de campagne, où mener l'infortunée Denham. Ainſi, le vieux ſcélerat lui fit faire une voïage bien plus long, ſans ſortir de Londres. La mort impitoïable l'enleva du milieu de ſes plus chéres eſpérances, & de ſes plus beaux jours.*

Comme

* La Mediſance de ce tems là pretendit que Milady Denham avoit eté empoiſonnée par la Ducheſſe d'York : & on alla juſqu'à afficher à la porte des enfans

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider, dès qu'il sortiroit; mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme, jusqu'à ce que leur fureur fut appaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé, qu'on n'en avoit bû dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la Ville craignoit quelque grand désastre pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'étoit pas tout-à-fait si content qu'il s'étoit flatté de l'être après le départ de Madame de Chesterfield. Il n'avoit consulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit satisfaite; mais son amour ne l'étoit pas; & depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore, malgré ses ressentimens, aïant eu le loisir de faire quelque réflexions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter: „ A quoi bon, „ disoit-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne qui „ toute coupable qu'elle soit, peut seule faire mon bonheur? Maudite jalousie! poursuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent, que pour ceux qui sont tourmentez! Que m'importe d'avoir arraché la Chesterfield aux espérances & aux désirs d'un rival „ plus heureux, si je ne l'ai pû faire sans m'arracher à ce qu'il y avoit „ de plus cher & de plus sensible aux penchans de mon cœur?"

Quantité d'autres raisonnemens de cette force, & tous hors de saison, lui prouvant nettement, que dans un engagement comme le sien il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir,

 il

enfans de Son Altesse des vers scandaleux sur cet Evenement. Il y en a encore dans la Collection de Poemes d'Etat en quatre volumes. André Marvel s'explique encore plus nettement: V. tom. 2, p. 91, de ses ouvrages.

il se remplissoit l'esprit de vains repentirs, & d'inutiles remords, lors qu'il reçut une lettre de celle qui les causoit: mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'Univers, aprés l'avoir lûe: La voici.

„ Vous serez aussi surpris de cette lettre, que je la fus de l'air im-„ pitoyable dont vous vîtes mon départ. Je veux croire que vous „ vous étiez imaginé des raisons qui justifioient dans votre esprit un „ procédé si peu concevable. Si vous êtes encore dans la dureté de „ ces sentimens, ce sera vous faire plaisir, que de vous apprendre ce „ que je souffre dans la plus affreuse des prisons. Tout ce qu'une „ campagne a de plus triste dans cette saison s'offre par tout à ma „ vûe. Assiégée par d'impénétrables boues, d'une fenêtre je vois „ des rochers, de l'autre des précipices; mais de quelque côté que „ je tourne mes regards dans la maison, j'y rencontre ceux d'un ja-„ loux, moins supportables encore que les tristes objects qui m'envi-„ ronnent. J'ajouterois aux malheurs de ma vie celui de paroître „ criminelle aux yeux d'un homme, qui devroit m'avoir justifiée „ contre les apparences convaincantes: si par une innocence averée „ j'étois en droit de me plaindre, ou de faire des reproches. Mais „ comment se justifier de si loin, & comment se flatter que la de-„ scription d'un séjour épouventable ne vous empêchera pas de m'é-„ couter? Mais êtes vous digne que je le souhaite? Ciel! que je „ vous haïrois, si je ne vous aimois à la fureur! Venez donc me voir „ une seule fois pour entendre ma justification; & je suis persuadée „ que si vous me trouvez coupable après cette visite, ce ne sera pas „ envers vous. Notre Argus part demain pour un procès qui le re-„ tiendra huit jours à Chester. Je ne sçais s'il le gagnera; mais je

 „ sçais

„ sçais bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui teint „ pour le moins autant au cœur que celui qu'il va solliciter."

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une avanture plus téméraire que celle qu'on lui proposoit; quoiquelle fût assez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier; mais elle l'assuroit qu'il seroit content du voyage, & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de Madame de Chesterfield: cette parente qui l'avoit bien voulu suivre dans son exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ & sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions le secret est nécessaire; du moins avant que d'avoir mis l'avanture à fin. Il prit la poste & partit de nuit, animé d'espérances si tendres & si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du tems & des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues: à la derniere poste il renvoya discrétement son postillon. Il n'étoit pas encore jour, & de peur des rochers & des précipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas, & suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane, qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique; mais comme il avoit besoin de repos, il y trouva ce qu'il faloit pour cela. Il ne se soucioit point de voir le jour, & se soucioit encore moins d'en être vû; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande faim à son réveil, il mangea fort & ferme; & comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre, & que la femme

d'Angleterre

d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la journée à se décrasser, & à se faire toutes les préparations que le tems & le lieu permettoient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience arrivérent à l'entrée de la nuit par une espece de grizon, qui lui servant de guide, après avoir erré pendant une demie heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin, où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte par laquelle on devoit bien-tôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon soir: la nuit se ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté jusques aux genoux; & sentoit, que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obscure eût été rude pour un autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précaution dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque tems contre les cruautez de l'impatience & contre les rigueurs du froid; mais il la sentit petit à petit refroidir; & deux heures qui lui parurent deux siécles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnemens en lui-même sur l'état présent de ses affaires, & sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture: „ Si nous frappions à cette maudite porte, disoit-il; car encore „ est-il plus honorable, si le malheur m'en veut, de périr dans la „ maison, que de mourir de froid dans le jardin. Il est vrai, re-

„ prenoit-

„ prenoit-il, que ce parti peut expofer une perfonne, que quelque „ accident imprévû met peut-être à l'heure qu'il eft encore plus au „ défefpoir que moi." Cette penfée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il fe mit à fe promener à grands pas, refolu d'attendre le plus long tems qu'il feroit poffible, fans en mourir, la fin d'une avanture qui commençoit fi triftement. Tout cela fut inutile ; & quelque mouvement qu'il fe donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdiffement commençoit à le faifir de tous côtez, & le froid dominoit en dépit de tout ce que les empreffemens de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin ; & dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce feroit déformais inutilement que cette porte enforcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleufe expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maifon pour le dégeler. Plus il fongeoit à fon avanture, plus les circonftances lui en paroiffoient bizarres & incomprehenfibles. Mais loin de s'en prendre à la charmante Chefterfield, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginoit que fon mari pouvoit être inopinément revenu : tantôt que quelque mal fubit l'avoit faifie ; enfin que quelque obftacle s'étoit malheureufement mis à la traverfe pour s'oppofer à fon bonheur, juftement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. „ Mais, difoit-il, pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jar„ din ? Quoi ! ne pas trouver un petit moment pour me faire au „ moins quelque figne, puis qu'on ne pouvoit ni me parler, ni me „ recevoir ?" Il ne fçavoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux queftions qu'il s'étoit faites ; mais comme il fe flatta que tout iroit mieux la nuit fuivante, après avoir fait vœu de

ne

ne plus remettre le pied dans ce mal-encontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, & ne laissa pas de s'endormir, comme il eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre, ou quelque message de Madame de Chesterfield ; mais il n'avoit pas dormi deux heures qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens. La chaumiere qui lui servoit de retraite, touchoit, comme nous avons dit, les murailles du parc : il appella son hôte pour sçavoir un peu que Diable c'étoit que cette chasse, qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit, que c'étoit Monseigneur qui couroit le liévre dans son parc : Quel Monsigneur, dit-il, tout étonné ? Monseigneur le Comte de Chesterfield, répondit le Païsan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que dans sa premiére surprise il mit la tête sons les couvertures, croïant déja le voir entrer avec tous ses chiens ; mais dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopinée d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme : il se leva, pour repasser dans son esprit tous les stratagêmes qu'on a coutume d'employer, pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'avisoit de négliger son procès, pour obséder sa femme. Il achevoit de s'habiller & commençoit à questionner son hôte, lors que le même grizon qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, & disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente, & voici ce quelle contenoit.

„ Je

„ Je ſuis au deſeſpoir d'avoir innocemment contribué à vous at-
„ tirer dans un lieu où l'on ne vous fait venir que pour ſe mocquer
„ de vous. Je m'étois oppoſée au projet de ce voyage, quoique je
„ fuſſe perſuadée que ſa tendreſſe ſeule y eût part; mais elle vient de
„ m'en déſabuſer. Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joué.
„ Non ſeulement ſon mari n'a bougé d'ici; mais il y reſte par com-
„ plaiſance. Il la traite le mieux du monde; & c'eſt dans leur rac-
„ commodement qu'elle a ſçu que vous lui aviez conſeillé de la me-
„ ner à la campagne. Elle en a conçu tant de dépit & d'averſion
„ pour vous, que de la maniére dont elle m'en vient de parler, ſes
„ reſſentimens ne ſont pas encore ſatisfaits. Conſolez-vous de la
„ haine d'une créature, dont le cœur ne méritoit pas vôtre tendreſſe.
„ Partez: un plus long ſéjour ici ne feroit que vous attirer quelque
„ nouvelle diſgrace. Je n'y reſterai pas long-tems. Je la connois,
„ Dieu merci. Je ne me repens pas de la compaſſion que j'en ai
„ d'abord eue; mais je ſuis dégoûtée d'un commerce qui ne convient
„ guére à mon humeur."

L'étonnement, la honte, le dépit, & la fureur, s'emparérent de ſon cœur après cette lecture. Les menaces enſuite, les invectives, & les deſirs de vengeance, excitérent tour à tour ſon aigreur & ſes reſſentimens; mais après y avoir bien penſé, tout cela ſe réduiſit à prendre doucement ſon petit cheval de poſte pour remporter à Londres un bon rhûme, par-deſſus les déſirs & les tendres empreſſemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux, avec un peu plus de viteſſe qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beaucoup près la tête remplie d'auſſi agréables penſées. Cependant quand il ſe crut hors de portée de rencontrer Milord Cheſterfield & ſa chaſſe, il voulut un peu ſe retourner, pour avoir au moins le plaiſir de voir

la prison où cette méchante bête étoit renfermée; mais il fut bien surpris de voir une très belle maison,* située sur le bord d'une riviére au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on pût voir. Au Diable le précipice, ou le rocher qu'il y vit: Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment & de confusion pour un homme qui s'étoit cru sçavant dans les ruses aussi bien que dans les foiblesses du beau séxe, & qui se voyoit la dupe d'une coquette, qui se racommodoit avec un époux, pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à soutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déja trompé: mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette avanture n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voïage & ses circonstances furent supprimés, autant qu'il lui fut possible; mais comme on peut croire que la Chesterfield n'en garda pas le secret, le Roi l'apprit, & lui en aïant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le Chevalier de Grammont étoit présent à ce récit; & n'aïant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avoit faite; „ Si elle a eû tort, „ dit-il, de pousser la chose si loin, vous avez eû tort aussi de revenir sur vos pas, comme un étourdi. Je m'en vais parier cent pistoles, qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un ressentiment que vous méritiez assez pour le tour que vous lui aviez joué. Les Femmes aiment la vengeance; mais elles ne tiennent pas toujours leur colére; & si vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain, je vieux avoir les bras cassez, si on ne vous eût fait amande honorable pour l'affront de la premiére nuit." Hamilton n'en

* Breadby, dans la province de Derby.

n'en tomba pas d'accord : le Chevalier de Grammont voulut soutenir la thése par un exemple, & s'adressant au Roi : „ Sire, dit-il, „ Vôtre Majesté peut avoir connu * Marion de l'Orme, la créature „ de France qui avoit le plus de charmes étoit celle-là. Quoi qu'„ elle eût de l'esprit comme les Anges, elle étoit capricieuse comme „ un Diable. Cette Princesse m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit „ avisée de me l'ôter, pour le donner à un autre : elle m'écrivit le „ plus joli billet du monde, tout rempli du désespoir où elle étoit „ d'un mal de tête, qui l'obligeoit à garder le lit & qui la privetoit „ du plaisir de me voir jusqu'au lendemain." Ce mal de tête soudainement arrivé me parut suspect, & ne doutant point que ce ne fût une défaite : O! parbleu, Madame la coquette, dis-je en moi même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

„ Voilà tous mes Grizons en campagne dont les uns battoient l'es„ trade autour de sa maison, tandis que les autres assiégeoient sa „ porte. Un de ces derniers me vint dire que personne n'étoit entré „ chez elle de tout l'après midi ; mais qu'un petit Laquais en étoit „ sorti sur la brune ; qu'il l'avoit suivi jusques dans la rue Saint An„ toine, où ce Laquais en avoit rencontré un autre, auquel il avoit „ dit seulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage „ pour me confirmer dans mes soupçons, & pour former le dessein „ d'être de la partie, ou bien de la rompre.

 „ Comme

* Marion de l'Orme, née à Chalons en Champagne, etoit estimée la plus belle femme de son tems. On la croyoit mariée secretement avec le malheureux Monsieur Cinqmars. Apres sa mort elle devint Maîtresse du Cardinal de Richelieu, & en dernier lieu, de Monsieur d'Emery, Surintendant des Finances.

„ Comme il y avoit fort loin du Baigneur où je logeois, jusques „ au fond du Marais, dès que la nuit fut venue, je montai à che„ val, sans vouloir qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné la Place „ Roïale, le Grizon en sentinelle m'assûra qu'il n'étoit encore entré „ personne chez Mademoiselle de l'Orme. Je poussai vers la rue „ Saint Antoine, & justement comme je sortois de la Place Roïale, „ j'y vis entrer un homme à pied, qui se cachoit de moi tant qu'il „ pouvoit ; mais il eut beau faire ; je le reconnus. C'étoit le Duc de „ Brissac. Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit. „ Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me „ trompois point, en mettant pied à terre d'un air fort empressé : „ Brissac, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de „ la derniere importance : J'ai un rendez-vous, pour la premiére „ fois, chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que „ pour prendre des mesures, je n'y serai pas long-tems. Prête-moi „ ton manteau, si tu m'aimes, & proméne un peu mon cheval, en „ attendant mon rétour. Sur-tout ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois „ que j'en use librement ; mais c'est, comme tu sçais, à la charge „ d'autant. Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit „ la bride de mon cheval, & me conduisit de l'œil. Cela ne lui ser„ vit de rien ; car après avoir fait semblant d'entrer dans une porte „ vis-à-vis de lui, je me coulai par dessous les arcades jusqu'à la „ porte de la Nymphe de l'Orme. On l'ouvrit d'abord que j'eus „ frappé. J'étois si bien enveloppé du manteau de Brissac, qu'on „ me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la „ moindre question, & comme je n'en avois point à faire, je fus „ droit à la chambre de la Demoiselle. Je la trouvai sur un lit de „ repos, dans le deshabillé le plus galant & le plus agréable du

„ monde.

„ monde. Jamais elle n'avoit été si belle, ni si surprise; & la voïant toute interdite: qu'est-ce, ma Belle, lui dis-je? Il me paroît que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête est apparemment passé. Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus; & vous me ferez plaisir de vous en aller, & de me laisser mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit, oui, lui dis-je; mais pour m'en aller, non, ma petite Infante. Le Chevalier de Grammont n'est pas un sot; on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. Vous verrez pourtant que c'est pour rien, me dit-elle; car assurément il n'en sera pas autre chose pour vous. Quoi! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous... Eh bien, me dit-elle brusquement, quand je vous en aurois promis cinquante, c'est à moi de les tenir, si je veux, & à vous de vous en passer, si je ne le veux pas. Cela seroit bon, lui dis-je, si ce n'étoit pour le donner à un autre. Elle, aussi fiére que celles qui ont les plus d'innocence, & aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confusion; & voïant qu'elle montoit sur ses grands chevaux; Mademoiselle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je sçais ce qui vous inquiéte. Vous avez peur que Brissac ne me trouve avec vous; mais aïez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous, & Dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas si-tôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, & me regardant avec surprise; que voulez vous donc dire du Duc de Brissac, me dit-elle? Je veux dire, répondis-je, qu'il est au bout de la rue qui proméne mon cheval, & si vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoïer un de vos gens, ou voir son manteau, que je viens de laisser dans votre anti-chambre. Voilà

„ l'éclat

„ l'éclat de rire qui la prend au fort de son étonnement ; & me jet-
„ tant les bras au col : mon Chevalier, me dit-elle, je n'y sçaurois
„ plus tenir ; tu es trop aimable & trop extraordinaire pour ne te
„ pas tout pardonner. Je lui racontai comme la chose s'étoit passée.
„ Elle en pensa mourir de rire ; & nous étant séparés fort bons amis,
„ elle m'assura que mon rival n'avoit qu'à promener des chevaux
„ tant qu'il lui plairoit, qu'il ne mettroit de la nuit le pied chez elle.

„ Je le trouvai fidellement dans l'endroit où je l'avois laissé. Je
„ luis fis mille excuses de l'avoir fait attendre si long tems, & mille
„ remercimens de sa complaisance. Il me dit que je me mocquois,
„ que ces complimens neſt faisoient point entre amis ; & pour me
„ convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit service de bon cœur, il
„ voulut a tout force tenir la tête de mon cheval, tandis que j'y re-
„ montois. Je lui donnai bien le bon soir, en lui rendant son man-
„ teau, & je me rendis chez mon Baigneur également content de la
„ Maîtresse & du Rival. Voilà, poursuivit-il, comme il ne faut
„ qu'un peu de patience & d'adresse pour désarmer la colére des
„ Belles, & pour mettre jusque à leurs supercheries à profit."

Il avoit beau divertir par ses récits, instruire par ses exemples, & ne paroître à la Cour que pour y répandre la joie universelle. Il y avoit trop long tems qu'il étoit le seul étranger à la mode. La Fortune jalouse de la justice qu'on rend au mérite, & qui veut que les félicités dependent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre : & ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé devant eux, pour disposer les suffrages de la Cour en leur faveur.

 Ils

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la Robe & dans l'Epée. L'un étoit le Marquis de Flamarens, triste objet des tristes Elégies de la Comtesse de la Suze. L'autres étoit le Président Tambonneau, très humble & très obéissans serviteur & Berger de la belle Luines. Comme ils arriverent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aussi différens que leurs figures. Tambonneau, passablement laid, fondoit ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas; & Flamarens, par son air & par sa taille, briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi dans leurs premiéres visites, l'un répréséntoit, & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les Dames en Angleterre du gout de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La Rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau Sexe; & la bonne mine de l'autre ne le distingua, que par le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, & qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'esprit de Saint-Evremond, & aux agrémens naturels & singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant comme les Anglois en général ont un espéce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grace à Flamarens, en faveur d'un duel, qui le chassant de son Païs, lui servoit de recommendation chez eux.

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien; & charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression, ni

ni pour la fineſſe des penſées, il lui faiſoit ſouvent la grace de cauſer avec elle; & peut-être ne ſe fût-il jamais apperçu qu'il l'ennuioit, ſi s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne ſe fût mis en tête d'aſſaillir ſon cœur. C'étoit un peu trop pour la complaiſance de Mademoiſelle d'Hamilton, qui croïoit n'en avoir déja que trop eu pour les figures de ſon diſcours. On le pria de faire ailleurs l'eſſai de ſes fleurettes ſéduiſantes, & de ne pas perdre le mérite de ſa premiére conſtance, par une infidélité qui ſeroit très inutile.

Il ſuivit ce conſeil en homme ſage & docile; & quelque tems après, retournant aux pieds de ſes premiéres habitudes en France, il ſe mit à faire proviſion de politique pour ces négociations importantes, auſquelles il s'eſt vû depuis emploïé.

Ce ne fut qu'après ſon départ que le Chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valoit pas la peine. Cependant cela ne laiſſa pas de lui ſauver quelque peu de ridicule avant ſon départ. Son collegue Flamarens, dénué de ce ſupport, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit eſpéré de l'Amour & de la fortune. Mais Milord Falmouth, toujours attentif à la gloire de ſon Maître pour le ſécours des illuſtres affligés, pourvut à ſa ſubſiſtence, & Madame de Southeſk à ces plaiſirs. Il eut une penſion du Roi, & d'elle tout ce qu'il voulut: trop heureux qu'elle n'eût plus de préſens à lui faire, que celui de ſon cœur.

Ce fut en ce tems-là que Talbot, dont on a fait mention, & qu'on a vû depuis Duc de Tirconnel, devint amoureux de Mademoiſelle d'Hamilton. Il n'y avoit point à la Cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que Cadet d'une Maiſon, à la vérité fort ancienne, mais

peu confidérable par l'éclat ou les biens. Cependant quelque diftrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à fa fortune; qu'il étoit bien avant dans la faveur du Duc d'York; qu'il avoit mis cette faveur à profit; & que la fortune lui avoit éte favorable au jeu; il avoit fi bien fait, qu'il fe voïoit en poffeffion de quarante mille livres de rente en fonds de Terre. Il s'offrit à Mademoifelle d'Hamilton, avec cet établiffement, & des efpérances prefque certaines d'être Pair du Royaume par le crédit de fon Maître; & par-deffus tout cela, tant de facrifices qu'il lui plairoit des lettres, des portraits & des cheveux de la Shrewfbury: curiofités qui véritablement ne font comptées pour rien en ménage; mais qui faifoient foi de fon mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à méprifer; & le Chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereufe pour les interêts de fon cœur, qu'il voïoit Talbot paffionnément amoureux, qu'il n'étoit pas homme à fe rebuter pour un refus, qu'il n'étoit pas fait de maniére à s'attirer du mépris ou des froideurs pour fes empreffemens; & qu'outre cela fes fréres commençoient à fréquenter la maifon. De fes fréres, l'un étoit Aumônier de la Reine, Jéfuite intriguant, & grand faifeur de mariages; l'autre étoit ce qu'on appelle Moine Séculier, qui n'avoit de fon Ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue: du refte, libre par tout, divertiffant par rencontre, mais en poffeffion de dire des vérités offenfantes, & de rendre de bons offices.

Dans les réfléxions du Chevalier de Grammont fur toutes ces chofes, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de difpofition que témoignoit Mademoifelle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival, n'étoit pas capable de le raffurer. Elle ne pouvoit répondre que de fes intentions, & dépendoit abfolument de celle de fes parens.

Mais la Fortune qui sembloit l'avoir mis sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long tems porté pour Patron des Irlandois opprimés. Ce zéle pour sa Nation étoit fort louable; mais il n'étoit pas tout-à-fait desintereſſé. De tous ceux que son crédit avoit fait rétablir dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose; mais comme chacun y trouvoit son compte, personne n'y trouvoit à redire. Cependant comme il est difficile de se contenir, quand la fortune ou la faveur se mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procedé, qui choquerent l'autorité du Duc d'Ormond, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoître, avec asséz de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit & le rang de l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour Talbot étoit la soumission & les déférences; mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car s'étant emporté mal-à-propos à quelques discours, qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voïant bien qu'il ne sorteroit pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au Duc d'Ormond, il y emploïa ses Amis, & fit beaucoup plus pour sortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démélé, tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avoit fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiselle

demoiselle d'Hamilton pour oublier une tendresse qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur, & raisonnablement distrait. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cens guinées la veille de son emprisonnement. Cette avanture lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain selon sa coutume; & cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le Chevalier de Grammont qui le voïoit partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voïage; & l'aïant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé: „ Talbot, lui dit-il, si vous avez besoin de mes „ services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. Vous „ sçavez que le vieux Russel a laissé son Neveu pour solliciter ses in- „ terêts auprès de Mademoiselle d'Hamilton. Si vous voulez je „ prendrai soin des vôtres. Adieu, bon voïage. N'allez pas tom- „ ber malade par les chemins; mais si cela vous arrivoit, souvenez- „ vous de moi dans votre Testament." Talbot, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embrassant: mon cher Chevalier, je vous sçais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma Maîtresse, & vais vous envoïer votre argent.

Le Chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de refraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le payement. Voici comme il s'y prit long tems après, au sujet de Milord Cornwallis. Ce Milord Cornwallis avoit épousé la fille de Fox, Trésorier de la Maison du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, étoit un pétit hanneton, grand dissipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on

vouloit; mais qui ne payoit pas de même. Son beau-pere qui n'avoit garde d'approuver ſa conduite, ne laiſſoit pas de payer en la redreſſant. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cens Guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût ſur ſon départ, & qu'il eût pris congé de Cornwallis préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un Billet que l'on trouvera laconique. Le voici.

Milord,

Souvenez-vous du Comte de Grammont, *& noubliez pas* le Chevalier Fox.

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait préſent de ſa Maîtreſſe. Son ſéjour en Irlande, ni le ſoin de ſes affaires, ne le guérirent pas tout-à-fait; & s'il ſe trouva dégagé des fers de Mademoiſelle d'Hamilton à ſon retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour cauſa le ſien. Diſons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine juſqu'à preſent, que pour faire mention de Mademoiſelle Stewart & de Mademoiſelle Warminſter. Les autres étoient Mademoiſelle Bellenden, Mademoiſelle de la Garde, & Mademoiſelle Bardou, toutes Filles d'Honneur, comme il plaiſoit à Dieu.

La Bellenden n'avoit point de beauté. C'étoit un bonne créature, à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérité, & qui n'aïant pas l'eſprit d'être coquette dans les formes, faiſoit tout de ſon mieux pour contenter le monde par ſa complaiſance. Mademoiſelle de la Garde & Mademoiſelle Bardou, toutes deux Françoiſes,

avoient été placées par la Reine-Mere. * La premiére étoit une petite Mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ses Compagnes : & l'autre vouloit à toute force être admise au rang des Filles d'Honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, & qu'on lui en contestât à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit guéres être plus laide avec une aussi jolie taille; mais en récompense, sa laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On se servoit d'elle pour danser avec Flamarens : & quelquefois sur la fin d'un bal, armée de castagnettes & d'effronterie, elle se mettoit à danser quelque Sarabande figurée, qui faisoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiselle Stewart ne servoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilérent presque en même tems par différentes avantures. Voici celle de Mademoiselle Warminster, dont on a dit quelque chose au sujet du Chevalier de Grammont.

Milord † Taaffe, fils aîné du Comte de Carlingford, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; & la Warminster, non seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la premiére occasion; & en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir de tout son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires

* Fille de Charles Peliot Sieur de la Garde, dont la fille ainée epousa le Chevalier Thomas Bond, Controleur de la Maison de la Reine Mere. Le Chevalier Bond eût une terre considerable à Peckham, & son second fils epousa la niece de Jermyn, un des heros de ces Memoires. V. le Baronetage de Collins, tom. 3, p. 4.

† Nicolas Baron de Taaffe, fils de Thibaut Comte de Carlingford, fut tué en 1689 combattant pour le Roi Jacques.

faires au Duc de Richmond. Ils s'aimoient beaucoup: mais ils aimoient encore plus le vin. Le Duc de Richmond, malgré sa naissance, ne brilloit que médiocrement à la Cour; & le Roi le considéroit encore moins que ne faisoient les Courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit, qu'il s'avisa de devenir amoureux de Mademoiselle Stewart. La confidence fut mutuelle entre Taaffe & lui sur leurs engagemens. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite la Garde fut chargée de dire à Mademoiselle Stewart, que le Duc de Richmond mouroit d'amour pour elle; & que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouser, dès qu'elle en auroit le loisir.

Taaffe n'eut point de commission à donner pour Mademoiselle Warminster à la petite Ambassadrice. Tout étoit reglé de ce côté là; mais elle fut chargée de ménager certaines facilitez qui manquoient encore à la liberté de leur commerce: comme par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la nuit chez elle. Cela paroissoit difficile; mais on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles, qui pour toutes choses au monde n'auroit voulu faire la commode, qu'en tout bien & tout honneur, consentit qu'on souperoit tant qu'on voudroit chez Mademoiselle Warminster, pourvû que ce fût à bonne intention, & qu'elle fût de la partie. La bonne Dame aimoit les huitres vertes, & ne haïssoit pas le vin d'Espagne. Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huitres: l'un pour manger avec la compagnie; & l'autre pour emporter: & dès qu'elle avoit pris sa dose de vin, elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à peu près du tems que Monsieur le Chevalier de Grammont avoit jetté les yeux sur elle, qu'on menoit ce petit train de vie dans

dans sa chambre. Dieu sçait les pâtez de jambon, les bouteilles de vin, & les autres provisions de sa libéralité, qui s'y consommoient!

Au milieu de ces bonbances nocturnes, & de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna; mais il y pensa perdre l'esprit.

C'étoit un Gentilhomme de Campagne, veuf depuis six mois, & possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la Cour, y fut voir son Cousin Killegrew, qui n'avoit que faire de sa visite. Il y vit Mademoiselle Warminster: & dès cette premiére vûe en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter. Si bien que n'aïant plus de repos ni le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux remédes extrêmes; c'est-à-dire, qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, & le pria bien instamment de demander Mademoiselle Warminster en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut, en apprenant son dessein. Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fouré dans la tête, pour en faire sa femme. Il fut quelque tems sans le vouloir croire; mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconveniens qu'il y avoit dans une entreprise si témeraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la Cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût: que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits & en frais de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

 L'autre

L'autre avoit déja supputé tout cela ; mais trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution : & Killegrew cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds & poings liés à la victorieuse Warminster. Comme il n'avoit rien tant apprehendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa, lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec Milord Taaffe, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princesse avoit pû trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus, avec toutes les circonstances le plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son cousin ; mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killegrew lui déguisoit la vérité, par les raisons qu'il lui avoit déja exposées ; & n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-meme. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, & médita son compliment ; mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pû s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire, dont elle avoit donné la réponse à Killegrew : qu'elle n'en avoit, ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les réfus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne ; & croïant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que pour vaquer à sa douleur il s'étoit soustrait au commerce des chiens & des chevaux ; c'est-à-dire, qu'il renonçoit aux

plus

plus chéres délices d'un Gentilhomme de Campagne, la dédaigneuſe Warminſter, ſurpriſe apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une avanture ſi publique fit l'éclat qu'on peût s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchaînée, celles principalement qui n'étoient plus d'âge, ou de figure à donner de ces ſcandales, en demandoient Juſtice. Mais la Gouvernante des Filles à qui l'on auroit pû s'en prendre, aſſura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médiſans. Elle eut une Audience de la Reine pour en dévéloper le miſtére; & elle expoſa comme quoi la choſe s'étoit paſſée de ſon aveu, c'eſt-à-dire, en tout bien, & en tout honneur.

La Reine envoïa demander à Milord Taaffe, s'il reconnoiſſoit Mademoiſelle Wárminſter pour ſa femme? Il l'aſſura très-reſpectueuſement, qu'il ne reconnoiſſoit ni Mademoiſelle Warminſter, ni ſon enfant, qu'il s'étonnoit comment on vouloit plûtôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuſe Warminſter, plus indignée de cette réponſe, qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la Cour dès qu'elle le put, réſolue de quitter le monde à la premiére occaſion.

Killegrew ſur le point de faire un voïage quand cette avanture arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre ſon chemin par la maiſon de ſon déplorable couſin, pour lui en faire part; & dès qu'il le vit, ſans ménager la délicateſſe de ſon amour, ou de ſes ſentimens, il lui en fit durément le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation, y furent emploïées, pour le faire crever de honte & de reſſentiment.

Nous liſons que l'officieux Tiridate ſe laiſſa doucement mourir, au récit de la mort de Marianne; mais le tendre couſin de Killegrew

 s'étant

s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au Ciel, & fit cette Oraiſon :

„ Loué ſoit le Seigneur d'une petite diſgrace qui ſera peut-être le
„ bonheur de ma vie ! Que ſçait on ſi la belle Warminſter ne voudra
„ point de moi à préſent : & ſi je n'aurai pas le bonheur de paſſer
„ mes jours avec une femme que j'adore, & dont je puis eſpérer
„ dès héritiers ? Oui-da, dit Killegrew plus confondu que l'autre
„ n'auroit dû l'être : vous pouvez compter ſur l'un & l'autre. Je ne
„ doute pas qu'elle ne vous donne la main, dès qu'elle ſera relevée ;
„ & ce ſeroit une grande malice à elle, qui en ſçait faire, de vous
„ laiſſer manquer d'enfans. Je vous conſeille de prendre toûjours
„ celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres."

Ce qui fut dit fut fait, non-obſtant la raillerie. Cet Amant fidéle la rechercha, comme il eût pû faire la chaſte Lucréce, ou la belle Héléne. Sa paſſion ne fit qu'augmenter, après l'avoir épouſée : & la généreuſe Warminſter, touchée d'abord de reconnoiſſance, la fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant, dont il ne fût le pére ; & depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de ſi fortuné.

Quelque tems après, Mademoiſelle Bellenden, que cet exemple n'avoit point effraïée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chaſſée. La déſagréable Bardou la ſuivit de près ; mais ce ne fut que pour d'autres raiſons. On s'ennuya de ſa ſarabande, comme de ſon viſage. Le Roi pour ne plus les revoir, ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite penſion. Il ne reſtoit donc plus que la petite Mademoiſelle de la Garde à pouvoir. Elle n'avoit ni aſſez de vices, ni aſſez de vertus, pour être chaſſée de la Cour, ou

pour

pour y rester. Dieu sçait ce qu'elle seroit devenuë, si le Seigneur * Silvius, personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour femme l'Infante de la Garde.

On a fait voir que toutes ces Princesses méritoient qu'on les chassât, ou pour leurs déreglemens, ou pour leur laideur : cependant celes qui les remplacérent, trouvérent le moïen de les faire regretter, si l'on en excepte Mademoïselle Wells.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui se mettoit bien, qui marchoit comme une Déesse & dont la visage fait comme ceux qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisoient le moins. Le Ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la phisionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit; & par malheur son esprit faisoit bon sur tout ce que l'on en croïoit. Cependant comme elle étoit fraîche, & qu'elle paroissoit neuve, la Roi, que la belle Stewart ne gâtoit pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mademoiselle Wells, que les sentimens avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une Famille Roïaliste : & comme son pére avoit fidellement servi Charles I. elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas de suites fort avantageuses pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défenses qu'il ne falloit; qu'elle s'étoit renduë à discretion, sans être vivement pressée : & d'autres disoient, que Sa Majesté se plaig-

* Le Chevalier Gabriel Silvius, natif d'Orange, etoit attaché à la Princesse Roiale, & après, au Duc de York. C'etoit un homme d'esprit. Il fut Envoyé extraordinaire en Danemarc.

noit de quelques autres facilitez encore moins engageantes. Le Duc de Buckingham fit un couplet de Chanſon ſur ce ſujet, dans lequel le Roi parle à Progers, * confident de ces menus plaiſirs. L'alluſion de Wells, qui veut dire Puits, fait toute la penſée du Couplet. En voici le ſens.

Quand le Roi de ce Puits ſentit l'horreur profonde,
PROGERS, *s'écria-t'il, que ſuis-je devenu?*
Ah! depuis que j'y ſonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y ſerois parvenu.

Mademoiſelle Wells avec cette eſpéce d'Anagramme ſur ſon Nom, & ces remarques ſur ſa Perſonne, ne laiſſoit pas de briller entre toutes ſes nouvelles Compagnes. C'étoient Meſdemoiſelles Levingſton, Fielding, & Boynton, peu dignes qu'on en faſſe mention dans ces Mémoires; & nous les laiſſerons dans l'obſcurité, juſques à ce qu'il plaiſe à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'Honneur la nouvelle Cour de la Reine. Celle de la Ducheſſe de York fut preſque renouvellée dans le même tems; mais quant au choix qu'elle en fit, cette Princeſſe montra bien, par une recruë brillante, que l'Angleterre avoit de grandes reſſources en Beautés. Avant que d'en parler, voïons un peu ce que c'étoient que

* Le Roi lui donna permiſſion de faire batir une maiſon dans le parc de Buſhy aupres de Hampton-Court, à condition qu'apres ſa mort elle reviendroit à la Couronne. C'eſt la maiſon qu'a habité le feu Comte de Halifax. Cet Edouard Progers, qui en 1660 avoit eté nommé Chevalier du Chene roial, ordre qu'on vouloit etablir, vecût juſqu'à l'age de 96 ans, & mourût d'une inflammation que lui cauſa la douleur d'avoir pouſſé quatre dents nouvelles.

que les premiéres Filles d'honneur, & par quel hazard elles fortirent de chez Son Alteffe.

Outre Mademoifelle Blague, & Mademoifelle Price, dont on a deja parlé, la Chambre avoit été compofée de Mademoifelle Bagot & de Mademoifelle Hobart, Doyenne de la Communauté.

La Blague, qui n'avoit jamais véritablement fçu ce qu'il l'avoit brouillée avec le Marquis de Brifacier, s'en étoit prife à cette Lettre fatale qu'elle avoit reçue de fa part, dans laquelle, fans l'avertir que la Price devoit porter des gants & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de fa blonderie & de fes yeux marcaffins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chofe de bien merveilleux, puis qu'on y comparoit fes régards; & voulant, à quelque tems de là, fçavoir toute la vertu de l'expreffion, elle demanda ce que vouloit dire marcaffin. Il n'y a pas de fangliers en Angleterre, & ceux à qui elle s'adreffa lui dirent, que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit foupçonné de fa perfidie: Brifacier plus étonné de fon changement, qu'elle n'étoit indignée de fa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieufe qu'elle n'étoit fade, & la planta là; mais le Chevalier Yarborough, auffi blond qu'elle, s'offrit au fort de fon dépit, en fut écouté favorablement, & le fort fit ce mariage, pour voir ce que produiroit une union fi blafarde.

Mademoifelle Price avoit de l'efprit; & comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la renchérie, quand l'occafion s'en préfentoit, elle ne marchandoit feulement pas: elle avoit de l'emportement dans fa colére, auffi bien que dans fa tendreffe. Cela l'avoit expofée a quelques inconvéniens: elle avoit très-mal à propos

pris

pris querelle avec une jeune créature, que Milord Rochester aimoit. Ce commerce avoit été jusqu'alors assez sécret: elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse, & de facilité; mais la plus implacable des plumes, en fait de satire, étoit la sienne.

La pauvre Price, qui l'avoit bien voulu mériter, y passoit chaque jour sous une figure nouvelle: tout étoit plein de vaudevilles, dont son nom étoit le refrein, & sa conduite le sujet. Quel moïen d'y tenir dans un Cour, où l'on étoit avide des moindres choses qui venoient de Milord Rochester. Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant, & la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce tems-là; c'étoit un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis Comte de * Feversham, succéda dans la Charge de Lieutenanant des Gardes du Corps de son Altesse. Mademoiselle Price l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtez en étoit; elle étoit adressée de la main du défunt a Mademoiselle Price, mais loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir au réfus de la Price, & de son devoir de la remettre entre les mains de la Duchesse, comptant bien qu'elle étoit remplie de choses curieuses & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la Duchesse ne crût pas tout-à-fait cela,

* Louis de Duras Comte de Feversham, General de l'armée du Roi Jacques contre le Prince d'Orange.

cela, la curiofité de voir ce que pouvoit contenir une caffette fi merveilleufe, & fi foigneufement cachetée, la prit, l'ouverture s'en fit en préfence de quelques Dames, qui fe trouvérent alors dans fon cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer, y étoient; & toutes ces faveurs étoient de la tendre Price. On ne pouvoit comprendre, comment une feule perfonne y avoit pû fournir; car fans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes fortes, & mis en bracelets de tant de maniéres, que c'étoit une merveille. Après cela, venoient trois ou quatre paquets de lettres d'une tendreffe fi vive, qu'on n'ofa jamais lire que les deux premiéres, tant les tranfports & les langueurs y étoient naturellement repréfentées.

La Ducheffe fe repentit d'avoir fait ouvrir cette caffette en fi bonne compagnie: car avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'avanture fût fupprimée; mais comme il n'y en avoit pas auffi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à Mademoifelle Price ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de fon Amant, ou de s'en confoler.

Mademoifelle Hobart étoit d'un caractére auffi nouveau pour lors en Angleterre, que fa figure paroiffoit finguliére dans un Païs, où d'être jeune, & de n'être pas plus ou moins belle, eft un reproche. Elle avoit de la taille, quelque chofe de fort déliberé dans l'air. Elle avoit beaucoup d'efprit, & fon efprit étoit fort orné fans être fort difcret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu reglée, & beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre, mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau féxe.

Mademoifelle Bagot, qui mérita la premiére fes foins & fes empreffemens, y répondit d'abord de bon cœur, & de bonne foi; mais

3, s'étant

s'étant apperçuë que c'étoit trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la niéce de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme Madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bien-tôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la Cour. On y étoit assez grossier pour n'avoir jamais entendu parler de ce rafinement de l'ancienne Grece sur les goûts de la tendresse, & l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paroissoit si tendre pour les Belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les chansons commencérent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs, & ses compagnes commencérent à la craindre sur la foi de ces chansons. La Gouvernante toute allarmée de ces bruits, consulta Milord Rochester sur le péril où sa niéce paroissoit exposée: elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de Mademoiselle Hobart; & fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse trop généreuse pour ne pas traiter de visions ce que l'on imputoit à cette fille, & trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre, pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle * Bagot étoit la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse & de beauté dans cette premiére chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni, qui plaît tant, quand il plaît: il plaisoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougissoit de tout sans rien faire dont elle eût à rougir.

* Elizabeth, fille d'Hervey Bagot, second fils du Chevalier Hervey Bagot. Elle epousa en premieres noces Charles Berkeley Comte de Falmouth, & devint apres la premiere femme de Charles Sackville Comte de Dorset.

rougir. Milord Falmouth jetta les yeux sur elle ; ses voeux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de Mademoiselle Hobart, & quelque tems après, l'amour l'éleva, du poste de fille d'Honneur de la Duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pû envier.

La Duchesse d'York, pour former sa nouvelle Cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent, & sans égard aux recommendations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings & Mademoiselle Temple étoient à la tête ; elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings parée des premiers trésors de la jeunesse, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais ; ses cheveux étoient d'un blond parfait ; quelque chose de vif & d'animé défendoit son teint du fade, qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême ; sa bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La Nature l'avoit embellie de ces charmes, qu'on ne peut exprimer ; les Graces y avoient mis la derniére main ; le tour de son visage étoit gracieux ; & sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnoit une idée de l'Aurore, ou de la Déesse du Printems, telles que Messieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté, sans aucuns défauts, il y auroit eu quelque chose à refaire à ses bras, & à ses mains, pour les rendre dignes du reste. Son nez n'étoit pas de la derniére délicatesse, & ses yeux faisoient un peu grace, tandis que sa bouche & le reste de ses appas, portoient mille coups jusques au fond du cœur.

 Avec

Avec cette aimable figure, elle étoit tout pétillante d'esprit & de vivacité : ses gestes & tous ses mouvemens étoient autant d'impromptus ; sa conversation étoit séduisante, quand elle vouloit plaire ; fine & délicate, quand elle vouloit donner du ridicule ; mais comme son imagination l'emportoit souvent, & qu'elle commençoit de parler, avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifioient pas toûjours ce qu'elle vouloit : & ses paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensoit.

Mademoiselle * Temple, à peu près du même âge, étoit brune, en comparaison d'elle. Sa taille étoit jolie : elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable & l'air spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur. Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste ; car elle étoit simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante, & forte sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la Cour de la Duchesse, chacun eut les yeux dessus, & l'on forma des desseins sur l'une & sur l'autre, soit en bien, soit en mal. Mademoiselle Jennings ne fut pas long tems à se distinguer, & à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes, que ceux que l'espoir du succès y attachoit. Son éclat éblouissant attiroit, & les charmes de son esprit engageoient.

Le Duc d'York s'étant persuadé qu'elle étoit de son appanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le Roi son frére s'étoit approprié les faveurs de Mademoiselle Wells. Mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la Duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au

* Anne, fille de Thomas Temple de Franckton dans la province de Warwick, & seconde femme du Chevalier Charles Lyttelton.

au nombre infini de lorgnades, dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenoient toûjours ailleurs, quand ceux de Son Altesse les cherchoient: & si par hazard il en surprenoit quelqu'un, elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut donc changer de batterie: les regards n'aïant rien fait, il trouva l'occasion de parler, & ce fut tant pis. Je ne sçais de quelle maniére il conta sa chance; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse & de la fierté. Ce qu'il avoit à proposer ne convenoit pas trop à l'un, ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. „ La premiére étoit, qu'il falloit „ être jeune pour entrer agréablement à la Cour, & ne pas être vieil- „ le pour en sortir de bonne grace. Qu'on ne s'y pouvoit main- „ tenir que par une glorieuse résistance, ou par d'illustres foiblesses; „ & que dans un séjour si dangereux, il falloit faire son possible, „ pour ne disposer de son cœur, qu'en donnant sa main.“

Avec de tels sentimens, elle eut moins de peine à résister aux tentations du Duc, qu'à se débarasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traitez d'établissement, dont on voulut sonder son ambition, & toutes les offres de présens réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu, qui ne vouloit point entendre raison; il y avoit de la honte à laisser échapper une petite étourdie, dont les penchans doivent au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brilloit dans toutes ses maniéres; & qui cependant se mêloit d'avoir du solide, quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pû les regards, les discours, ni les ambassades.

ſades. Le papier ſouffre tout: mais par malheur, elle ne ſouffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expreſſions, ou magnifiques en promeſſes, ſe fouroient, ou dans ſes poches, ou dans ſon manchon. Cela ne ſe faiſoit pas trop imperceptiblement, & la malicieuſe petite bête avoit ſoin que ceux qui les y avoient vû entrer, les en viſſent ſortir, ſans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faiſoit que ſecouer ſon manchon, ou tirer ſon mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, & les ramaſſoit qui vouloit. La Ducheſſe fut ſouvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de ſon manque de reſpect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours que des charmes & de la ſageſſe de Mademoiſelle Jennings. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la Campagne droit à la Cour, en devînt ſi-tôt l'ornement par ſes attraits, & l'exemple par ſa conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y etoient mal pris, ne lui paroiſſant pas naturel que les promeſſes ne puſſent l'éblouir, ni les empreſſemens la ſéduire; elle qui vrai-ſemblablement ne tenoit pas cette diſcrete morale de la prudence de ſa mére, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de Saint-Albans. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de ſon eſprit, & dans les charmes de ſa perſonne; mais toutes ces nouveautez lui parurent piquantes: la curioſité de l'éprouver ſe changea bien-tôt en déſir de réuſſir dans l'épreuve. Dieu ſçait ce qu'il en fût arrivé; car il avoit tout l'eſprit du monde, & il étoit Roi: ces qualitez ne ſon pas indifférentes. Les réſolutions de la belle Jennings étoient louables & bien raiſonnées: mais l'eſprit avoit de grands charmes pour elle, & la Majeſté du Prince humiliée

humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais Mademoiselle Stewart n'eut garde de consentir au projet du Roi. L'alarme la prit de bonne heure, elle pria sa Majesté de vouloir bien laisser au Duc son frére le soin d'instruire les filles de la Duchesse sa belle-sœur, & de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement, qui ne lui paroissoient pas désavantageuses. La menace n'étoit pas à négliger: il obéit, & Mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime, & nouveaux vœux de tous côtez. Elle alloit triomphante de je ne sçais combien de libertez, sans interesser la sienne. Son heure n'étoit pas encore venue: mais elle n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment sa compagne débuta.

Quoique la figure de Mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mademoiselle Jennings. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, entreprirent en même-tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Milord Rochester & Mademoiselle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disoit bien, que si le Ciel l'avoit fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais que n'étant Dieu merci touché que de l'esprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un aveu si sincere qu'il lui présentoit des Vers, ou quelque

Chanson

Chanſon nouvelle : & c'étoit-là que tout ce qui pouvoit diſputer quelque choſe à Mademoiſelle Temple étoit mis à deux genoux devant ſes appas, pour en faire amande honorable. De telles inſinuations tournoient ſa petite tête, que c'étoit une pitié.

La Ducheſſe s'en apperçut, & connoiſſant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple ſe précipitoit ſans le ſçavoir. Mais comme il n'eſt pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas ſongé, qu'il eſt difficile d'en rompre un bien établi, Mademoiſelle Hobart fut chargée de mettre ordre le plus diſcretement qu'elle le pourroit, que ces frequentes & longues converſations n'euſſent point de ſuite : elle accepta volontiers cette commiſſion, & ſe flatta d'y réuſſir.

Elle avoit déja fait toutes les avances pour s'emparer de ſa confiance & de ſa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle, que contre Rocheſter, y répondoit tout de ſon mieux : elle étoit avide de louanges, & friande de toutes ſortes de ſucreries, autant que ſi elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ſes goûts. Mademoiſelle Hobart avoit l'intendance du cabinet des bains de la Ducheſſe : ſon appartement étoit tout contre, & dans cet appartement elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes ſortes de liqueurs : ce cabinet convenoit au goût de Mademoiſelle Temple, & il convenoit au goût de Mademoiſelle Hobart quelle y prit plaiſir.

La belle ſaiſon étant de retour, les plaiſirs qui l'accompagnent, revinrent avec elle. Un jour que les Dames avoient été à cheval, la Temple au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez Mademoiſelle Hobart, pour ſe remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient ; mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda

demanda la permiſſion de ſe mettre en chemiſe, c'eſt-à-dire, de ſe deſhabiller chez elle, pour changer de linge en ſa préſence. Cette permiſſion n'avoit garde d'être refuſée. „ Je vous l'allois propoſer, dit
„ la Hobart : ce n'eſt pas que vous ne ſoyez jolie comme un Ange
„ dans cet habillement ; mais il n'eſt rien tel que d'être fraîchement
„ & à ſon aiſe. Vous ne ſçauriez croire, ma chére Temple, pour-
„ ſuivit-elle, en l'embraſſant, combien vous m'obligerez d'en uſer
„ ainſi ; mais ſur tout, ce goût pour la properté me charme. Vous
„ êtes bien différente en cela, comme en bien d'autres choſes, de
„ cette petite folle de Jennings. Avez vous pris garde comme tous
„ nos benêts de la Cour l'admirent pour quelque éclat, qui n'eſt
„ peut-être pas tout à elle, & pour les étouderies, qui ne ſont d'au-
„ cune autre, & qu'ils prennent pour des traits d'eſprit ? Je ne lui
„ ai pas aſſez parlé pour en démêler la gentilleſſe ; mais s'il n'eſt
„ pas mieux tourné que ſes pieds, ce n'eſt pas grand choſe : on m'en
„ a conté de belles de ſon peu de propreté : il n'y a point de chat
„ qui craigne tant l'eau. Comment, jamais ne ſe laver pour ſoi-
„ même, & ne décraſſer que ce qu'il faut néceſſairement que l'on
„ montre, c'eſt-à-dire, la gorge & les mains ?"

La Temple avaloit cela plus doux que les confitures, & l'officieuſe Hobart pour ne pas perdre de tems, la deſhabilloit en attendant ſa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une perſonne conſtituée depuis quelque tems en dignité comme Mademoiſelle Hobart ; mais elle eut beau s'en défendre : l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaiſir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, & Mademoiſelle Temple deſhabillée : „ Paſſons, lui dit la Hobart, dans le cabinet des
„ bains, nous pourrons y cauſer un moment, ſans craindre que quel-

„ que sotte visite nous vienne lanterner.“ Elle y consentit, & s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : „ Vous êtes trop jeune, „ ma chére Temple, lui dit-elle, pour connoître la malignité du ca- „ ractere des hommes en général, & trop neuve encore en ce Païs- „ ci, pour avoir dû démêler celui de ses habitans. Je vais vous „ donner une idée de ces Messieurs, du mieux qu'il me sera possible, „ sans offenser personne ; car je n'aime point la médisance.

„ Premiérement, il faut que vous comptiez, que tous les hommes „ de la Cour manquent de probité, de bon sens, de jugement, d'es- „ prit, ou de sincérité ; c'est-à-dire, que celui qui par hazard aura „ quelques-unes de ces qualitez, à coup sûr n'aura pas les autres. „ Le faste dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion „ de leur mérite, & le mépris pour celui des autres, sont leurs en- „ têtemens.

„ L'interêt, ou les plaisirs sont les motifs de toutes leurs actions. „ Ceux qui suivent le premier, vendroient Dieu le Pére, comme Ju- „ das vendit son Maître, & pour moins d'argent. Je vous citerois „ de beaux exemples, si j'en avois le tems. Pour les sectateurs des „ voluptez, ou soi-disans tels : car ils ne sont pas tous si méchans „ qu'ils affectent de le paroître : ces Messieurs ne respectent, ni pro- „ messes, ni sermens, ni foi, ni loi, c'est-à-dire, ni le Ciel, ni la „ terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les filles d'- „ Honneur, que comme des amusemens qu'on place exprès à la „ Cour pour les empêcher de s'y ennuier ; & plus on a de mérite, „ plus on est exposé à leurs impertinences dès qu'on les écoute, & „ à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas. Pour des épouseurs, „ ce n'est pas ici qu'il en faut chercher. Si l'argent ou le caprice ne „ s'en mêlent, on auroit beau se flatter d'être pourvûe, la sagesse & „ les

„ les appas y ſont également inutiles. Madame de Falmouth eſt
„ l'unique exemple d'une fille d'Honneur bien mariée ſans dot, &
„ demandez au pauvre imbécile d'époux, pour quelle raiſon il l'a
„ priſe, je ſuis perſuadée qu'il n'en ſçait aucune, ſi ce n'eſt qu'elle à
„ les oreilles grandes & rouges, & le pied plat. Pour la blonde
„ Yarborough, qui paroiſſoit ſi fiére de ſon établiſſement, elle eſt
„ femme, pour tout compter, d'un grand flandrin, qui la ſemaine
„ d'après ſon mariage lui fit prendre congé de la Ville pour jamais,
„ en vertu de cinq ou ſix mille livres de rente qu'il poſſede ſur les
„ confins de Cornouaille. Helas ! la pauvre Blague, je la vis partir
„ il y a bien un an, tirée à quatre chevaux ſi maigres, que je ne
„ crois pas qu'elle ſoit encore à moitié chemin de ſon petit Château.
„ Que voulez-vous ? toutes les filles ont la folie de ſe vouloir marier;
„ & dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y
„ a qu'à ſe montrer à la Cour, pour choiſir leurs époux; mais
„ quand cela feroit, c'eſt la plus ſotte condition du monde pour
„ une perſonne qui a des ſentimens. Croyez-moi, ma chére Tem-
„ ple, c'eſt ſi peu de choſe que les plaiſirs du mariage, au prix de
„ ſes inconveniens, que je ne ſçais comment on peut s'y réſoudre.
„ Fuyez donc un ſi fâcheux engagement, au lieu de la ſouhaiter.
„ La jalouſie, jadis inconnue dans ces innocens climats-ci, devient
„ à la mode. Vous en ſçavez des exemples: de quelque brillante
„ apparence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de vôtre eſclave
„ en faire vôtre tiran. Maîtreſſe de vôtre liberté, vous la ſerez
„ toujours des autres. Je vais vous donner des preuves aſſez ré-
„ centes de la perfidie des hommes pour nôtre ſexe, & de l'impunité
„ qu'ils trouvent dans tous les attentats contre nôtre innocence. Le

D d „ Comte

TAYLOR INST. OXFORD

„ Comte d'Oxford devint amoureux d'une * Comédienne de la troupe „ du Duc, belle, gracieuſe, & qui jouoit dans la perfection. Le rôle „ de Roxane, dans une piece nouvelle, l'avoit miſe en vogue, & le „ nom lui en étoit reſté. Cette créature, pleine de vertu, de ſageſſe, „ ou ſi vous voulez, d'obſtination, refuſa fiérement les offres de ſer- „ vice & les préſens du Comte d'Oxford : cette réſiſtance irrita ſa „ paſſion. Il eut recours aux invectives, & même aux charmes, le „ tout en vain : il en perdit le boire & le manger. Ce n'étoit pas „ grand'choſe pour lui ; mais ſa paſſion devint ſi violente, qu'il ne „ jouoit, ni ne fumoit plus. Dans cette extrêmité, l'amour eut re- „ cours à l'Himen. Le Comte d'Oxford, premier Pair du Roy- „ aume, a bonne mine, comme vous voyez : il eſt de l'Ordre de la „ Jarretiére, qui reléve un air aſſez noble qu'il a naturellement. En- „ fin, à le voir, on diroit que c'eſt quelque choſe ; mais à l'enten- „ dre, on voit bien que ce n'eſt rien. Cet amant paſſionné lui fit „ préſenter une belle promeſſe de mariage, authentiquement ſignée „ de ſa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient ; mais „ elle crut qu'elle ne riſquoit rien, lors qu'il vint le lendemain ac- „ compagné d'un Miniſtre & d'un témoin. Une autre Comédienne „ de ſes amies ſigna le contrat, comme témoin pour elle. Le ma- „ riage fut fait & parfait de cette ſorte. Voyez croyez peut-être que „ la nouvelle Comteſſe n'avoit plus qu'à ſe faire préſenter à la Cour, „ y prendre ſon rang, & arborer les armes d'Oxford ? Point du „ tout. Quand il en fut queſtion, on trouva qu'elle n'étoit point „ mariée, c'eſt-à-dire, on trouva que le prétendu Miniſtre étoit un „ Trompette du Milord, & le témoin, ſon Timbalier. Cet Eccle- „ ſiaſtique & ces témoins ne parurent plus après la cérémonie ; & „ l'on

* Mademoiſelle Barker.

„ l'on soutint à l'autre témoin, que la Sultane Roxane avoit appa-
„ ramment crû se marier réellement dans quelque rôle de Comédie.
„ La pauvre créature eut beau prendre à parti les Loix & la Réli-
„ gion violées aussi-bien qu'elle par cette supercherie; elle eut beau
„ se jetter aux pieds du Roi pour en demander justice, elle n'eut
„ qu'à se relever; trop heureuse d'avoir une pension de mille écus
„ pour douaire, & de prendre le nom de Roxane, au lieu de celui
„ d'Oxford. Vous me direz que ce n'étoit qu'une Comédienne, que
„ tous les hommes n'ont pas les mêmes sentimens, & qu'on peut au
„ moins les écouter, quand ils ne font que rendre justice au mérite
„ d'une personne faite comme vous; mais ne vous y fiez pas, quoi-
„ que vous soïez à même, car je sçais que tout le monde ne donne
„ pas dans la prévention nouvelle où l'on est pour la Jennings. Le
„ beau Sidney vous lorgne; Milord Rochester se plaît à vous entre-
„ tenir, & le très sérieux Chevalier Lyttelton sent dégourdir sa gra-
„ vité naturelle en faveur de vos attraits.

„ Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une figure toute propre à sé-
„ duire les penchans d'une personne de vôtre âge; mais quand cette
„ figure seroit accompagnée de quelque chose, comme elle ne l'est
„ pas, & qu'il songeroit aussi sérieusement à vous, qu'il veut vous le
„ persuader, & que vous le méritez, je ne vous conseillerois pas de
„ songer à lui pour des raisons, qu'il ne m'est pas permis de vous
„ dire à présent.

„ Le Chevalier Lyttelton y va sans doute de bonne foi, puis qu'il
„ paroît honteux de l'état où vous l'avez mis, & je crois que s'il
„ pourvoit tant faire, que d'oublier les chiméres dont il a l'imagina-
„ tion remplie, sur ce qu'on appelle vulgairement être cocu, le bon

 „ homme

„ homme vous épouſeroit & vous iriez repréſenter dans ſon petit „ Gouvernement, où vous paſſeriez gayement vos jours, à tenir les „ comptes du ménage, & à raccommoder ſes ſerviettes. Quelle „ gloire d'avoir un Caton pour époux, & dont les diſcours ſont pleins „ de cenſures, & les cenſures remplies de travers? ···

„ Milord Rocheſter eſt ſans contredit l'homme d'Angleterre qui a „ le plus d'eſprit & le moins d'honneur: il n'eſt dangereux que pour „ nôtre ſexe; mais il l'eſt au point, qu'il n'y a pas de femme qui „ l'écoute trois fois, qui n'en ſoit pour ſa réputation. C'eſt un bonne „ fortune, qui ne lui peut échapper de façon ou d'autre, puis qu'il „ la poſſéde dans ſes écrits, s'il n'en peut avoir autre choſe; & dans „ le ſiécle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du public. „ Cependant rien n'eſt ſi dangereux que les inſinuations aveo leſquel- „ les il s'empare de l'eſprit. Il entre dans vos goûts, dans tous vos „ ſentimens, & tandis qu'il ne dit pas un ſeul mot de ce qu'il penſe, „ il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier, que de la „ maniére qu'il vous a parlé, vous l'avez crû le plus honnête homme „ du monde, & le plus ſincére: je ne ſçaurois comprendre ce qu'il „ vous veut dans les ſoins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'eſt „ pas que vous ne ſoyez faite de maniére à mériter tous les empreſſe- „ mens du monde; mais quand il vous auroit tourné la tête, il ne „ ſçauroit que faire de la plus jolie créature de la Cour; car il y a „ longtems que ſes débauches y ont mis ordre, avec le ſecours & les „ faveurs de toutes les coureuſes de la Ville. Voyez donc, ma chére „ Temple, ce que c'eſt que cette habitude effroyable de malignité „ qui le poſſéde, à la ruine & à la confuſion de l'innocence: un „ ſcélerat qui n'a des ſoins & des empreſſemens pour Mademoiſelle

„ Temple,

„ Temple, que pour donner plus de vrai-semblance aux calomnies „ dont il l'a déchirée! Vous me regardez avec étonnement, & semblez douter de la vérité de ce que j'avance; mais je ne veux pas „ que vous m'en croïez. Tenez, dit-elle, tirant un papier de sa „ poche, voïez les Vers qu'il a faits à vôtre louange, tandis qu'il „ endort vôtre crédulité par des discours flateurs & de feints re„ spects."

En disant cela, la perfide Hobart lui fait voir une demi-douzaine de couplets outrez, que Rochester avoit faits contre les Filles d'honneur précédentes. C'étoit la Price qu'il attaquoit principalement par des traits sanglants, & l'anatomie la plus hideuse de sa personne, qu'on pût imaginer. Hobart n'avoit fait que substituer le nom de Temple à celui de Price. Cela s'accordoit avec le chant & la mesure: il n'en fallut pas davantage. La crédule Temple n'eut pas plûtôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle, & dans le premier mouvement de sa colére, n'ayant rien plus à cœur, que d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du Poëte: „ Ah! pour celui-là, ma chére Hobart, je n'y puis „ plus tenir. Je ne me pique point d'être aussi belle qu'une autre; „ mais pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chére Hobart, „ j'ose dire que personne n'en est plus eloignée. Nous sommes „ seules, & j'aurois presque envie de vous en convaincre." La complaisante Hobart le voulut bien; mais quoi qu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutoit la chanson de Rochester, la Temple pensa se désespérer de rage & d'étonnement, de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai; mais qu'il eût la cruauté de l'accuser à faux: & ne trouvant point d'expression capable de remplir

son

son dépit & la violence de ses ressentimens, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hobart la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme, dont on connoissoit trop l'infamie, pour que de telles impostures eussent lieu; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles: & lui fit voir que le mépris & le sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement: que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié, mais qu'elle étoit perdue.

Mlle. Hobart n'avoit pas tort de donner ces conseils. Elle sçavoit qu'un éclaircissement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, si Rochester avoit un sujet si juste de renouveller ses premiers Panegyriques pour elle; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la niéce de la Gouvernante. Cette niéce avoit la mémoire du monde la plus fidelle: & comme elle devoit voir Rochester ce même jour, elle répeta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot, lors qu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son Amant. Nous verrons dans l'autre Chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

LA conversation, dont on vient de parler, n'avoit eû de charmes, que pour Mademoiselle Hobart: & si la jeune Temple en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colére. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que Sidney songeât à elle, il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hobart, qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confidence, dès qu'elle pourroit s'assura sur sa conduite avec Milord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hobart jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit sçavoir. Temple assura qu'elle ne regardoit plus Rochester que comme un monstre de perfidie, & jura ses grands Dieux, qu'elle ne l'écouteroit de sa vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, Miss Sara sortit du bain, où durant toute cette conversation elle avoit pensé transir de froid, sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme de chambre de Mademoiselle Hobart de se pouvour un peu décrasser à l'insçu de sa Maîtresse; & l'autre y aïant consenti, je ne sçais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; & la petite Sara ne faisoit que de s'y mettre, lorsqu'elles furent allarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrages renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiroient par dedans, ôtoient la vûe de ceux qui se baignoient. La femme de chambre de Mademoiselle Hobart n'avoit eû que le tems de tirer ces rideaux sur la petite

fille, de fermer la porte de la féparation, & d'en ôter la clef, avant l'arrivée de fa Maîtreffe & de Mademoifelle Temple.

Elles s'étoient mifes fur un canapé placé le long de cette féparation, & Mademoifelle Sara, malgré fes allarmes, avoit entendu toute la converfation, & l'avoit parfaitement retenue. Comme la Belle ne s'étoit donné tant de peine, que pour recevoir plus proprement Milord Rochefter, dès qu'elle put fe fauver, elle regagna fon entre-fole; & Rochefter n'aïant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous; il fut pleinement inftruit de tout ce qui s'étoit paffé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hobart, d'ofer lui faire une tracafferie de cette nature; mais quoiqu'il comprît bien que l'amour & la jaloufie en étoient caufe, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut fçavoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à Mademoifelle Temple, comme Hobart avoit dit, qu'elle en mouroit de peur. „ En pouvez-vous douter, répondit-il, puifque cette fincere perfonne „ l'a dit? Mais vous voïez auffi que je n'en pourrois profiter, quand „ la Temple le voudroit bien; puis que mes débauches & les cou- „ reufes de la Ville y ont mis bon ordre.“

La niéce de la Gouvernante fe mit l'efprit en repos fur cette réponfe, jugeant que le refte étoit faux, puifqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Milord Rochefter voulut aller dès ce même foir chez la Ducheffe, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voïant après le beau portrait que Mademoifelle Hobart avoit eû la bonté d'en faire. La Temple ne manqua pas de s'y trouver auffi, dans le deffein de lui faire une mine du plus effroiable dedain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle fe fût mife tout de fon mieux. Comme elle s'imaginoit que les couplets qu'on lui venoit de chanter, étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embaraffée, de ce que tous

ceux qui la rencontroient la croioient peut-être faite comme Rochester l'avoit dépeinte. Cependant Hobart, qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque chose; mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car lors qu'on lui parloit de sa taille, de sa fraicheur, ou de ses regards: „ Bon! disoit-elle, on sçait bien que „ je ne suis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres; „ que ce qui reluit n'est pas or, & que si j'ai quelque peu de louange „ à recevoir dans les compagnies, le reste est une misére."

La Hobart avoit beau la pousser, elle alloit toujours son train, & ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui Diable elle en vouloit. Lors que Milord Rochester arriva, elle en rougit d'abord; pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusques au coude, & après avoir trois fois ouvert & refermé son évantail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire; & dès qu'il eut commencé, la Belle fit demi tour à droite, & lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire; & voulant que ses ressentimens fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, & s'étant planté vis-à-vis d'elle: „ Mademoi- „ selle, lui dit-il, rien n'est si glorieux que de briller comme vous „ faites, après une aussi fatigante journée. Soûtenir une promenade „ à cheval, trois bonnes heures durant, & Mademoiselle Hobart au „ retour, sans en paroître abbattue: voilà ce qui s'appelle un tem- „ pérament."

Mademoiselle Temple avoit naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colére si violente, voïant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler qu'il crut lui voir une grenade allumée dans

chaque œil, quand elle les tourna ſur lui. Hobart la pinça par le bras, ſur le point que ce regard alloit être ſoûtenu d'un détachment de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas, & remettant pour une autrefois les remercimens qu'il devoit à Mademoiſelle Hobart, il ſe retira tout doucement. Hobart, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il ſçût rien de l'autre converſation, ne laiſſa pas d'être fort allarmée de ce qu'il venoit de dire; mais Temple prête à ſuffoquer de tout ce qu'elle ſçavoit pour le confondre ſans avoir pû s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la premiére occaſion, malgré la parole qu'elle avoit donnée: quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rocheſter avoit un eſpion fidéle auprès de ces Belles. C'étoit la petite Miſs Sara, raccommodée par ſon conſeil, & le conſentement de ſa tante, avec Mademoiſelle Hobart, pour mieux la trahir. Il ſçut par cet eſpion, que la femme de chambre de la Hobart, ſoupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit ſortie de ſon ſervice; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croïoit qu'elle ne garderoit pas longtems, parce qu'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les confitures de Mademoiſelle Temple. Quoique ces avis fuſſent de peu de conſéquence, on ne laiſſa pas de louer la pétite fille de ſon exactitude: & quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le ſouhaitoit.

Rocheſter fut informé par elle que Mademoiſelle Hobart, & ſa nouvelle favorite, devoient ſe promener à neuf heures du ſoir dans le Mail du Parc; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loups. Elle ajouta, que Mademoiſelle Hobart s'étoit fort oppoſée à ce projet: mais

qu'il

qu'il avoit fallu céder à la fin, la Temple ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis. Il fut chercher Killegrew, se plaignit à lui du tour que Mademoiselle Hobart avoit osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, & l'obtint; & l'ayant informé de la maniére qu'il vouloit s'y prendre, & du rôle qui le regardoit dans cette avanture, ils se rendirent dans l'allée du Mail.

Bien-tôt y parurent nos Nymphes en mascarades. Leurs tailles étoient peu différentes, & leurs visages qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leurs loups. Il n'y avoit que peu de monde au Parc: & d'aussi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas, pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide Rochester, sous la figure d'une autre: quand Hobart l'arrêtant; „ Où courez-vous „ donc, lui dit-elle? n'auriez-vous point envie d'attaquer de conver- „ sation ces deux Diables, pour vous exposer à toutes les imperti- „ nences qu'ils sont capables de vous dire?" Ces remontrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'avanture; & tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point répondre à tout ce que Rochester pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de parler. Rochester choisit Hobart, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à Killegrew qu'elle avoit affaire. Il s'apperçut de sa répugnance, & faisant semblant de se méprendre à ses habits: „ Eh! Mademoiselle Hobart, lui dit-il, ne tournez point „ tant la tête devers eux. Je ne sçais par quel hazard vous êtes „ toutes deux ici; mais je sçais bien que c'est fort à propos pour

„ vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme vôtre ser-„ viteur & vôtre ami."

Ce début donna de la curiosité pour le reste, & Mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew voyant que les autres s'étoient insensiblement éloignés: „ Au nom de Dieu, dit-il, de quoi „ vous avisez-vous de vous déchaîner contre Milord Rochester, que „ vous connoissez pour le plus honnête homme de la Cour, & que „ vous donnez cependant pour le plus grand scélerat à la personne „ qu'il estime & qu'il honore le plus? Que deviendrez-vous, s'il „ vous plaît, s'il sçavoit que vous avez fait accroire à Mademoiselle „ Temple, que c'est sur elle qu'il a fait certains couplets de Chanson, „ faits comme vous sçavez aussi-bien que moi, contre la grosse Price, „ plus d'un an avant qu'il fût question de la belle Temple? Ne „ soïez point surprise que j'en sçache tant; mais faites un peu d'at-„ tention à ce que je vais vous dire de bonne amitié. Vôtre passion, „ & vos désirs pour la jeune Temple ne sont plus ignorez que d'elle, „ car de quelque maniére que vous aïez surpris son innocence, on „ lui rend assez de justice pour croire, qu'elle vous traiteroit comme „ a fait Madame de Falmouth, si la pauvre fille sçavoit ce que vous „ lui voulez: je vous conseille donc de ne point pousser les choses „ plus loin auprès d'une personne trop sage pour vous le permettre. „ Je vous conseille encore de reprendre vôtre Femme de chambre, „ pour supprimer le scandale de ses discours. Elle dit par tout qu'-„ elle est grosse; vous impute le fait, & vous accuse de la derniére „ ingratitude sur de simples soupçons. Vous voïez bien que je n'in-„ vente point ces sortes de choses, mais afin que vous ne doutiez „ point que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens, elle m'a „ parlé de vôtre conversation dans le cabinet des Bains, des portraits

„ que vous y aviez fait de tous les Hommes de la Cour; de la ma-
„ lice artificieuſe dont vous aviez donné les couplets ſi peu convena-
„ bles à la fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle maniére la
„ pauvre Temple avoit donné dans le panneau que vous lui tendiez,
„ pour juſtifier ſes appas. Mais ce qu'il pourroit y avoir du plus
„ dangereux pour vous dans ce long entretien, c'eſt d'avoir révelé
„ certains ſecrets que la Ducheſſe ne vous a pas apparemment con-
„ fiés, pour en faire part à ſes Filles d'Honneur. Songez-y bien,
„ & ne négligez pas de faire quelque réparation au Chevalier Lyt-
„ telton pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner.
„ Je ne ſçais ſi c'eſt de vôtre femme de chambre qu'il le tient; mais
„ je ſçais bien qu'il a juré de s'en venger, & qu'il eſt homme à tenir
„ ſa parole; car afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de
„ Stoïcien, & cette gravité de Juriſconſulte, je veux bien vous ap-
„ prendre, que c'eſt le plus emporté de tous les hommes. Comment,
„ ce ſont des choſes horribles que ces invectives. Il dit que c'eſt
„ bien à faire à une coquine comme vous, à dénigrer les honnêtes
„ gens par jalouſie; qu'il s'en plaindra, ſi vous continuez: que ſi
„ Son Alteſſe ne lui fait pas juſtice, il ſe la fera lui-même, & vous
„ donnera de ſon épée dans le ventre, quand ce ſeroit entre les bras
„ de Mademoiſelle Temple; qu'il eſt bien ſcandaleux, que toutes les
„ Filles d'Honneur paſſent pas vos mains, avant que de pouvoir ſe
„ reconnoître.

„ Voilà, Mademoiſelle, ce que j'ai crû devoir vous apprendre.
„ Vous ſçavez mieux que moi, ſi ce que je viens de vous dire eſt
„ véritable, & c'eſt à vous à voir quel uſage il vous plaira faire de
„ mes avis. Mais ſi j'étois à vôtre place, je ferois la paix de Milord
„ Rocheſter auprès de Mademoiſelle Temple. Encore une fois,

„ qu'il

„ qu'il ne ſçache pas que vous aïez abuſé de l'innocence de cette fille,
„ pour noircir la ſienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime
„ tendrement, & qui de la probité dont il eſt, ſe feroit bien gardé
„ de jetter les yeux ſur elle, s'il n'avoit eû deſſein de l'épouſer.“

Mademoiſelle Temple avoit exactement tenu ſa parole, pendant ce diſcours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement & la confuſion l'avoient ſaiſie.

La Hobart & Rocheſter la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre: choſes incroïables à ſon avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonſtances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont ſa tête fut remplie à ce récit.

Rocheſter & Killegrew les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue; mais dès qu'elle eut un peu repris ſes eſprits, elle regagna Saint James à grands pas, ſans répondre à ce que l'autre lui put dire; & s'étant enfermée dans ſa chambre, la premiére choſe qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de Mademoiſelle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la conſidéroit plus que comme un monſtre funeſte à l'innocence du beau Séxe, de quelque Séxe qu'elle peût-être. Elle rougiſſoit des privautez qu'avoit eû auprès d'elle une créature, dont la femme de chambre étoit groſſe, ſans avoir été dans un autre ſervice que le ſien. Elle lui renvoïa donc toutes ſes hardes, redemanda les ſiennes, & réſolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mademoiſelle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avoit priſe pour elle, en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faiſoit prendre, depuis cette converſation, des airs ſi ſurprenans; mais voulant s'en éclaircir, elle fit reſter la femme de chambre de

Temple chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits, & voulant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclaircissemens, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle alloit changer de linge & l'embrassa. La Temple se trouvant entre ses bras, avant que de l'avoir apperçue, tout ce que Killegrew venoit de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un Satyre, avec des empressemens encore plus odieux; & se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroïables, appellant le Ciel & la Terre à son secours.

Les premiéres qui vinrent à cette alarme furent la Gouvernante & sa Niéce. Il étoit près de minuit. La Temple étoit en chemise, toute effarée, repoussoit Mademoiselle Hobart avec horreur qui ne s'en approchoit que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la Gouvernante vit cette scéne, elle se mit à chanter pouille à la Hobart, avec toute l'éloquence d'une vraie Gouvernante: lui demanda si c'étoit pour elle que Son Altesse entretenoit des Filles d'Honneur: si elle n'avoit point de honte de venir jusques dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Duchesse. Tout cela confirmoit Temple dans ses erreurs; & Hobart fut enfin obligée de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croïoit toutes folles ou possédées. Le lendemain Miss Sara ne manqua pas de conter cette avanture à son Amant, lui dit comme les cris de Temple avoient allarmé l'appartement des Filles, & comme elle & sa tante accourant à son sécours, avoient pensé surprendre Hobart en flagrant délit.

Deux

Deux jours après, l'avanture avec plusieurs circonstances, qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faisoit foi, contant par tout comme la pudeur de Mademoiselle Temple l'avoit échappé belle, & que Miss Sara sa niéce n'avoit conservé son honneur, que parce que les bons avis de Milord Rochester l'avoient dès longtems obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse. Temple sçut dans la suite, que les couplets qui l'avoient si fort aigrie, n'avoient jamais été faits que pour la Price. Tout le monde l'en assuroit, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart sur cette supercherie. Tant de réfroidissement, après tant de familiarités, fit croire à bien des gens, que l'avanture n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la Hobart à la Cour, & pour la décrier dans la Ville; mais la Duchesse la soûtint, comme elle avoit déja fait, traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimére, ou de calomnie, gronda Temple de son impertinente crédulité, chassa la Gouvernante avec la niéce pour les impostures dont elles soutenoient cette fable, & fit quantité d'injustices, pour retablir l'honneur d'Hobart sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de Milord Rochester, & qui sur la parole de Killegrew, le croïoit l'homme d'Angleterre de la plus grande integrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui, l'auroient pû mener plus loin qu'elle ne croïoit; mais il ne plût pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni pour le moins un fois l'an; car dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue, ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier, ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les Ministres, les Maîtresses, & souvent le Maître lui-même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la premiére de ses disgraces eût été la derniére.

Ce fut donc dans le tems que Temple le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de Mademoiselle Hobart leur avoient à tous deux couté, que la Cour lui fut interdite pour la troisiéme fois. Il partit sans avoir vû Temple, mena la Gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, & fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa Niéce se trouvoit pour le Théatre; mais voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien, que dans ses autres instructions, après l'avoir eûe quelques mois avec Madame sa Tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du Roi l'hyver d'après; & le Public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise Comédienne du Roïaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la Cour. Il n'y trouva pas Mademoiselle d'Hamilton. Elle étoit à la campagne chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence & ce qu'il avoit promis au Chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine qui méritât son attention. Mademoiselle * Boynton s'avisa pourtant

* Fille de Mathieu, second fils du Chevalier Mathieu Boynton de Barmston. La sœur de Mlle. Boynton epousa le fameux Comte de Roscommon.

pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un assez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foiblesses par jour. La prémiere fois que Talbot jetta les yeux sur elle, une de ses foiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir; & depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plûtôt pour lui sauver la vie, que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre; & selon les apparences un des plus robustes. Cependant elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir sa femme; & peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle la fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sçais par quel hazard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit, & sa vivacité, lui furent également vantez. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare, de voir la discrétion & la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une Cour toute galante; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guére à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance, & Mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajoûter foi, sans trop se flatter. Talbot avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste dans ses maniéres. La faveur

du Duc qui le distinguoit assez, relevoit tout cela; mais le plus essentiel de son mérite pour elle, étoient quarante mille livres de rente, indépendemment des bienfaits de son Maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes & régles qu'elle s'étoit proposé de suivre en fait d'amans. Ainsi quoiqu'il ne vît pas ses penchans entiérement declarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; & Mademoiselle Jennings voïant que la Duchesse approuvoit les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, & que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eu, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison, qu'il en étoit rédevable, & ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit; mais l'amour ne seroit plus amour, s'il ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien a renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de Mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire, & s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, Fille d'honneur reformée, comme nous avons dit, s'étoit mise, au sortir de chez la Duchesse, sous la protection de Madame de Castelmaine. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs, & la sienne avoit un fond de gaïeté, qui réjouissoit par tout. Elle avoit fait connoissance avec Jennings,

avant Talbot. Comme elle sçavóit toutes les intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à Mademoiselle Jennings, & les siennes tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée; car quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit. Ainsi ne se lassant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot qui s'apperçut du goût extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuse à celle de sa Maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi le prenant sur un ton de tuteur, plûtôt que sur celui d'amant, il s'ingera de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantoit. Jennings étoit fiére à toute outrance, quand elle se le mettoit en tête, & comme elle aimoit beaucoup mieux la conversation de Price, que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire: „ Qu'il se mêlât de ses affaires, & que s'il n'étoit venu d'Irlande que „ pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avoit qu'à prendre „ la peine d'y retourner.“ Il s'offença d'une sortie qu'on lui faisoit si mal-à-propos dans les termes où ils en étoient; & la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fiér; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage quand il vit qu'il ne servoit de rien, & il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir, ni ses soumissions ne la ramenérent pas, & la petite mutine boudoit encore, lorsque Germain revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la Castelmaine, & plus de deux que le Roi s'ennuïoit de ses triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des premiers, & l'avoit obligé de s'absenter

de

de la Cour pour quelque tems, fur le point qu'on alloit lui envoïer les ordres ; car quoique Sa Majefté n'eût plus que de certains égards pour Madame de Caftelmaine, il ne trouva pas bon qu'une Princeffe, qu'il avoit honorée d'une diftinction publique, & qui fe trouvoit encore couchée fur l'Etat de fes dépenfes pour d'affez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plufieurs démêlés avec la Belle fur ce fujet ; mais toûjours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés, qu'il lui confeilla de faire plûtôt des graces à Jacob Hall * pour quelque chofe, que de mettre fon argent à Germain pour rien, puif-qu'il lui feroit encore plus glorieux de paffer pour la Maîtreffe du premier, que pour la très-humble fervante de l'autre. La Caftelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impetuofité de fon tempérammment s'alluma comme un éclair. Elle lui dit : „ Que c'étoit bien à lui qu'il „ appartenoit de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui „ les méritoit le moins ; qu'il ne ceffoit de lui faire de ces querelles „ injuftes, depuis que la baffeffe de fes penchans s'étoit déclarée, qu'il „ ne falloit, pour un goût comme le fien, que des oifons bridés, tels „ que la Stewart, la Wells, & cette petite gueufe de Comédienne, „ qu'il leur avoit depuis quelque tems affociée." Des larmes de fureur fe mêloient ordinairement à ces orages, enfuite de quoi reprenant le rôle de Medée, la fcéne fe fermoit en le menaçant de mettre fes enfans en capilotade, & fon Palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui toute belle qu'elle fût, reffembloit bien moins à Medée qu'à fes dragons quand elle étoit dans fes tranfports ?

Le bon Prince aimoit la paix ; & comme il ne fe commettoit guére à ces occafions, qu'il ne lui en coûtât quelque chofe pour l'avoir, il fallut

* Danfeur de Corde.

fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, & que chacun se plaignoit de son côté, le Chevalier de Gtammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs & les prétentions lui furent répresentés de part & d'autre, & ce qu'il y a de rare, il trouva le moïen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement, qu'ils acceptérent: sçavoir,

„ Que Madame de Castelmaine abandonneroit Germain; que „ pour preuve de sa disgrace, elle consentiroit qu'on l'envoïât faire „ un tour à la campagne; qu'elle ne feroit plus de railleries au sujet „ de la Wells, ni de vacarmes sur celui de la Stewart, sans que le „ Roi fût tenu de rien changer en sa conduite pour elle: que moïennant ces condescendances, il lui donneroit incessamment le Titre „ de Duchesse, avec tous ses honneurs, tous ses Priviléges, & une „ augmentation d'appointemens pour en soûtenir la Dignité."

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toûjours sur les conventions de l'Etat) prétendirent que le Médiateur du Traité, joüant tous les jours avec Madame de Castelmaine, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuïé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, aïant pris le titre de Duchesse de Cléveland, le petit Germain avoit pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours; & le Chevalier de Grammont en aïant obtenu la permission du Roi, l'avoit portée au bon-homme Saint-Albans. C'étoit lui porter la vie; mais il eut beau l'envoïer a son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautez de Londres, & les faire crier contre l'injustice du siécle & la tirannie du Prince; il resta plus

de six mois à la campagne, faisant du petit Philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de fortune. Cela lui parut si beau, qu'il y seroit resté bien plus long-tems, s'il n'eût entendu parler de Mademoiselle Jennings. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vû d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance & de sa fierté : ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colére ; & quittant son éxil pour la subjuguer, il arriva dans le tems que Talbot, raisonablement amoureux, étoit brouillé, selon lui si peu raisonablement, avec Mademoiselle Jennings.

Elle avoit entendu parler de Germain comme d'un Heros en amour. La Price en lui contant les avantures de Madame de Cléveland, en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la foiblesse dont la Renommée vouloit que ce Héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la derniére curiosité de voir un homme, dont la personne entiére ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertez du beau Séxe.

Germain étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence ; & quoiqu'on trouvât son brillant un peu brouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse, & ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vû de si parfait, & cédant à sa destinée, la Belle s'en laissa coëffer, encore moins raisonablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bien-tôt autant de part que sa

vanité.

vanité. Talbot qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit & de jalousie; mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre: & s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement, qui commençoit de cet air.

Cependant Germain jouissoit tranquillement du plaisir de voir les penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarez pour lui. La Duchesse, qui l'avoit prise sous sa protection, depuis qu'elle avoit réfusé de se mettre sous celle du Duc, sonda les intentions de Germain pour elle, & fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la Cour qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle Jennings, d'avoir réduit à cet état la terreur des maris, & le fléau des amans. La Cour étoit dans l'attente de ce miracle: & la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux & prochain; mais il faut toûjours compter avec la fortune, avant que de compter sur la certitude des félicitez.

Le Roi n'avoit pas coûtume de laisser si long-tems Milord Rochester en exil. Il s'en ennuïa, & trouvant mauvais qu'on l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à Sa Majesté de l'y rappeller. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros Bourgeois & des riches Marchands où la politesse, à la vérité, ne régne pas tant qu'à la Cour; mais où les plaisirs, le luxe, & l'abondance régnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son dessein au commencement n'étoit que de se faire initier aux mis-

téres de ces Habitans fortunez, c'eſt-à-dire, en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs feſtins, à leurs commerces de plaiſirs, & ſuivant les occaſions, à ceux de Meſdames leurs épouſes. Comme ſon eſprit étoit de la portée de tous les eſprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'inſinua dans l'épaiſſeur de celui des opulens Echevins, & dans la délicateſſe de celui de leurs tendres & très-magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties & de toutes les aſſemblées; & tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes & les foibleſſes du Gouvernement, il aidoit à leurs femmes à chanter pouille aux vices des Dames de la Cour, & à ſe révolter contre les Maîtreſſes du Roi. Il diſoit avec elles, que c'étoit pour la charge du pauvre peuple, que ce maudit uſage étoit introduit; que les Beautez de la Cité valoient bien celles de l'autre bout de la Ville, & que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien aſſez d'une femme: enſuite de quoi rencheriſſant ſur tous leurs murmures, il diſoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du Ciel ne fût déja tombé ſur White-Hall, vû qu'on y ſouffroit des garnemens comme Rocheſter, Killegrew, & Sidney, qui ſoûtenoient que tous les maris de Londres étoient cocus, & leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu ſi cher & ſi déſiré dans toutes leurs cottéries, qu'il ſe laſſa de l'empiffrerie des feſtins, & de l'empreſſement des Marchands.

Mais bien loin de s'approcher du quartier de la Cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité; & ce fut là que changeant encore d'habits & de nom, pour un nouveau perſonage, il fit ſous-main courir des Billets, portant: „ Qu'il étoit arrivé depuis „ quelques jours un Medecin Allemand farci de ſecrets merveilleux „ & de remédes infaillibles.“ Les ſecrets étoient de lire dans le paſſé, comme de prédire l'avenir, par le ſecours de l'Aſtrologie. La

 vertu

vertu des remédes consistoit principalement à soulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Les premiéres pratiques ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables ; mais sa réputation s'étant bien-tôt répanduë jusqu'à l'autre bout de la Ville ; bien-tôt arrivérent les soubrettes de Cour, & les femmes de chambre de qualité, qui sur les merveilles qu'elles publioient du Médecin Allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs Maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables, & de si remplis de feu, que ceux de Milord Rochester ; & de tous ces ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertissant est un détail de toutes les fortunes & de différentes avantures qui lui passérent par les mains pendant qu'il professoit la Médecine & l'Astrologie dans les Fauxbourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans ce Recueil ; mais l'avanture qui la sauva, n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avoit eu de rendre visite au diseur de bonne avanture.

Les premiéres femmes de chambre, qui l'avoient consulté, n'étoient autres que celle des Filles d'Honneur. Elles avoient grand nombre de questions à faire, & quelques doutes à proposer, tant sur leur compte, que sur celui de leurs Maîtresses. Elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, & celle que la Hobart avoit depuis peu chassée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de Mademoiselle Temple jura qu'il l'avoit assurée qu'elle auroit la petite verole, & sa Maîtresse l'autre,

tre, dans deux mois au plus tard, si sa dite Maîtresse ne se donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la Price assura que sans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que selon le cours des étoiles il falloit qu'elle fût au service de quelque bonne personne qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin frappée de quelque chose de particulier touchant leurs affaires, en avoit allarmé, ou diverti leurs Maîtresses, n'ayant pas manqué, selon la coûtume, d'ajoûter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenoit un jour sa nouvelle amie, & le Diable tenta sur le champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nouveau Magicien. L'entreprise étoit des plus étourdies; mais elle l'étoit moins que la petite Jennings, qui croioit qu'on pouvoit se moquer des apparences, pourvû qu'on fût innocente dans le fonds. Price étoit la complaisance même, & cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, & de quelque chose de singulier dans son air & ses maniéres. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginérent de mieux fut de s'habiller comme les filles qui vendent des Oranges aux Comédies, & dans les promenades publiques. Cela fut bien-tôt fait. La Price se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges, & s'étant embarquées dans un Fiacre, elles s'abandonnérent à la Fortune, sans autre escorte, que celle du caprice & de l'indiscrétion.

La Duchesse étoit à la Comédie, avec sa sœur: Mademoiselle Jennings s'en étoit dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageoit

 dans

dans là joie, voïant cet heureux commencement de leur avantreu; car elles s'étoient déguisées, avoient traversé le Parc & pris leur Fiacre à la porte de White-Hall, sans aucun obstacle. Elles s'en félicitoient réciproquement, & la Price ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa Compagne ce qu'elles alloient faire chez le Sorcier, & ce qu'elles avoient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit, que pour elle, c'étoit la curiosité plûtôt qu'autre chose qui l'y ménoit; qu'elle étoit pourtant résoluë de lui demander, sans nommer personne, par quel hazard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie, ne se pressoit pas de l'épouser, puis que cela devoit être assez divertissant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La Price lui dit en riant, que sans aller au Devin, rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette Enigme, lui en ayant déja dit quelque chose dans le Journal des actions de Madame de Cléveland.

A cet endroit de la conversation, elles se trouvérent assez près de la Comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit, que puis que la Fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusque dans la Salle de la Comédie, à la barbe de la Duchesse & de toute sa Cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payérent leur Fiacre, & se coulant le long d'une infinité de carosses, elles gagnérent à grande peine la porte de la Comédie. Sidney, plus beau que le bel Adonis, & plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La Price l'aborda témérairement, comme il se donnoit un coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même, pour songer à elle, & passa sans daigner lui répondre. Killegrew fut le second qui debarqua. La belle Jennings,

un peu raſſurée de ce qu'elle avoit vû faire à l'autre, s'avança vers lui, lui préſentant ſon panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui diſoit d'acheter ſes belles oranges. „ Pas pour le préſent, „ dit-il en les regardant avec attention; mais ſi tu veux demain au „ matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges „ des boutiques." Et tandis qu'il tenoit ce diſcours à l'une, il tenoit la main ſous le menton à l'autre, en viſitant quelque peu ſa gorge. Ces familiaritez faiſant oublier à la petite Jennings le perſonnage qu'elle repréſentoit, après l'avoir repouſſé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation, qu'il étoit bien inſolent d'oſer... „ Ha, „ ha! dit-il, voici, ma foi, qui eſt nouveau! une petite P.... qui „ pour faire valoir ſa marchandiſe fait la précieuſe, & prétend avoir „ des ſentimens!"

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu ſi dangereux; & l'ayant priſe ſous les bras, elle l'emmena toute émue encore de l'inſulte qu'on venoit de faire à ſa fierté.

Mademoiſelle Jennings ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner, ſans mettre fin à l'autre avanture; mais Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de foibleſſe, après tant de valeur, elle conſentit à voir promptement l'Aſtrologue, afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un billet d'adreſſe; mais il n'en fut pas beſoin; le cocher, qu'elles venoient de prendre, leur dit, qu'il ſçavoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déja mené plus de cent chez le Medecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lors que la fortune s'aviſa de leur tourner les dos.

Brounker

* Brounker avoit dîné par hazard chez un Marchand de ces quartiers, & justement comme il en sortoit, elles firent arrêter leur Fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carosse, dont l'une paroissoit avoir un fort joli visage, lui donnérent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour, qui avec le moins d'estime pour le beau séxe, avoit le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'étoit point jeune, sa figure étoit désagréable; cependant avec beaucoup d'esprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite: & persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques † grisettes. Du reste, fort homme de bien, & le premier joueur du Royaume.

Price allarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, & au Fiacre d'avancer. Brounker les suivit à pied, sans qu'elles s'en fussent apperçues, & le carosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit derriére, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que Mademoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, & que Price ne fût sa femme d'affaire.

* Gentilhomme de la chambre du Duc de York. Milord Clarendon en dit beaucoup de mal dans la Continuation de sa Vie: p. 269. Il etoit Frere du Vicomte Brounker, President de la Societé Roiale.

† Brounker, Love's Squire, thro' all the field array'd,
No troop was better clad, nor so well paid.
Poesies d'André Marvel, tom. 2, p. 95.

d'affaire. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir ; mais comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquerir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son Serrail.

Il les aborda, comme elles donnoient leurs paniers en garde au Cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. Brounker se mit d'abord entre elles ; & dès qu'elles le virent, elles en furent toutes éperdues ; mais sans faire attention à leur surprise, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entroit en matiére, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre ; & les ayant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédoit à merveille dans ces occasions, & les ayant encore un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price : „ Qu'elle étoit bien sotte de refuser ses offres, „ & que la petite créature ne gagneroit peut-être pas d'un an ce qu'il „ ne tenoit qu'à elle de gagner dans un jour ; que les tems étoient „ bien changés depuis que les filles d'Honneur de la Reine & de la „ Duchesse couroient sur le marché des pauvres Avanturiéres de la „ Ville.“ Il regagna son carrosse, en disant cela, tandis qu'elles se cachoient le nez, en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de sortir de ce danger, sans être découvertes.

Brounker de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas assez allarmées pour rompre leur dessein ; car il ne doutoit pas que Ma-

demoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte, qui ne leur auroit d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi, bien que Germain fût le meilleur de ses amis, il sentoit une joie secrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette avanture, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions, qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient essuyé ces allarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lors qu'après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne avanture, elles étoient revenues pour se mettre en carosse. Leur cocher avoit de l'honneur, & ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace, pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées, après mille frayeurs, & après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient distinctement prononcées pendant le combat, les Belles regagnerent le Palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les Devins au travers des frayeurs & des allarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Brounker, qui selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du beau séxe, auroit mis sa main au feu que la belle Jennings n'étoit pas venue de cette expédition, comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret; parce qu'il vouloit absolument que le bienheureux Germain épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modéle de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il

qu'il avoit épouſée; mais il ne plut pas aù Ciel de lui donner ce plaiſir, comme nous verrons dans la ſuite.

Mademoiſelle d'Hamilton étoit à la campagne chez une de ſes parentes, comme on a dit. Le Chevalier de Grammont avoit beaucoup ſouffert pendant cette petite abſence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une viſite, ſur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit ſecours dans l'extrêmité de ſon impatience.

Mademoiſelle Hamilton revint enfin, Madame Wetenhall voulut la ramener par politeſſe, en apparence. La cérémonie par tout employée juſqu'à outrance, eſt le cheval de battaille de la nobleſſe campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on ſe ſervoit, pour faire conſentir un mari quelque peu bizarre, au voyage de Madame ſa femme. Peut-être ſe fût-il donné lui-même l'honneur de conduire Mademoiſelle d'Hamilton juſques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques ſur l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, auxquelles il travailloit depuis longtems. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame Wetenhall n'y auroit pas trouvé ſon compte.

Cette * Dame étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute Angloiſe; pétrie de lis & de roſes, de neige & de lait, quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras, & des mains, de la gorge & des pieds; mais tout cela ſans ame & ſans air. Son viſage étoit des plus mignons; mais c'étoit toujours le même viſage: on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en ſe couchant, ſans

* Elizabeth, fille du Chevalier Henri Bedingfield, & femme de Thomas Wetenhall d'Hextall-Court aupres d'Eaſt Peckham dans la Province de Kent. V. le Baronetage Anglois de Collins: p. 216.

sans s'en être servi durant la journée. Que voulez-vous ? la nature en avoit fait une poupée dès son enfance : & poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall. Son mari, Monsieur de Wetenhall avoit étudié pour être d'Eglise ; mais son frere aîné s'étant laissé mourir, dans le tems que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & Mademoiselle Bedingfield dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait ; il avoit un air spéculatif & sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands Théologiens du Royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé sur les Livres, se couchoit de bonne heure, pour se lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle se mettoit au lit, & quand il la quittoit il la laissoit profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si Madame Wetenhall eût possédé comme lui le Docteur Angelique, ou qu'elle eût aimé la dispute ; mais n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence regnoit à leur table, comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné l'extrême désir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres ; mais quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pû satisfaire cette envie ; & ce n'étoit donc pas sans raison, qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faisoit mener à Peckham. L'osiveté d'un si triste lieu par sa situation lui parut insupportable ; & comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espéce de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner : car elle étoit persuadée, que quoique le Ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté de Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflections,

&

& quelques raisonnemens sur ces réflexions, comme par exemple, que puis que son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du mariage, feuilleter de vieux Livres que de jeunes appas, & songer à ses amusemens plûtôt qu'à ceux de sa femme, il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessiteux, par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, & diriger ses intentions de maniére que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. Monsieur Wetenhall, Partisan zelé de la Doctrine des Casuistes, n'eût peut être pas approuvé ces décisions; mais il n'en fut pas consulté.

Le malheur étoit, que dans le solitaire Peckham, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour les desseins, ni pour les secours de la pauvre Wetenhall. Elle y séchoit sur pied, & ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de Mademoiselle d'Hamilton.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où Wetenhall l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des livres. Mademoiselle d'Hamilton, qui l'avoit fort plainte dès-lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite, & le projet avoit réussi.

Le Chevalier de Grammont averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les aîles de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de Géorges Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie, étoit digne de sa magnificence. On peut croire aussi, que dans une telle occasion, sa personne n'étoit pas négligée. Cependant malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident; la prudence lui paroissant preferable aux empressemens sur la route. Les Dames parurent enfin, & Mademoiselle

 d'Hamilton

d'Hamilton lui paroiſſant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné ſa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à ſon frére.

Madame Wetenhall en fut pour ſa part dans les louanges qui ſe prodiguérent à cette entrevue à ſa beauté, dont la beauté ſçut bon gré à ceux qui lui faiſoient cet honneur ; & comme Hamilton la regardoit avec une attention qui paroiſſoit aſſez tendre, elle regardoit Hamilton comme un homme aſſez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec ſa conſcience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête penſa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroiſſoit enchantement dans cette ſuperbe Ville ; elle qui de celle de Paris n'avoit jamais vû que la rue Saint Jaques & quelques boutiques de Libraires. Elles logeoit chez Mademoiſelle d'Hamilton : elle fut préſentée, vûe & approuvée dans toutes les Cours.

Le Chevalier de Grammont inépuiſable en fêtes & galanteries, ſe ſervant du prétexte de cette belle étrangere pour étaler ſa magnificence, ce n'étoient que bals, concerts, Comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations ſuperbes par tout. La Wetenhall étoit d'une merveilleuſe ſenſibilité pour des plaiſirs, dont la plûpart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la Comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des piéces ſérieuſes. Elle convenoit pourtant que le ſpectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde ſur le Théatre, & trouvoit que les Comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raiſonablement bien traité, s'il y avoit de la raiſon à un homme amoureux, qui demande toujours quelque choſe. Il faiſoit ſon poſſible pour qu'elle ſe déterminât ſur l'exécution des

projets

projets qu'elle avoit fait à Peckham. Madame Wetenhall le trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vû servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable & bienfait. Toutes les commoditez imaginables conspiroient à l'établissement d'un commerce, dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin; mais à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, & des respects importans de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinez, la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de perséverance les auroit vaincus. Cependant les choses en demeurérent là pour cette fois. Hamilton ne pouvant comprendre ce qui la rétenoit, puis que les premiers & les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du Public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles; mais il s'étoit déja laissé coeffer de chiméres & de visions qui le refroidirent mal à propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sçais si le petite Wetenhall s'en donna le tort; mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bien-tôt après il fallut retourner à ses choux & ses dindons de Peckham. Elle s'en pensa désespérer. Ce séjour lui paroissoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant comme la Reine devoit partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la nécessité de revoir le Philosophe Wetenhall; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mademoiselle d'Hamilton, qu'elle ne prendroit point d'autre maison que la sienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de Tunbridge, tant que la Cour y seroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa solitude, & sur tout qu'on y méneroit cette fois le Chevalier de Grammont, dont l'honneur & la conversation la charmoient, & le Chevalier de Grammont, sujet en tout tems à rompre en visiére sur les affaires du cœur, lui promit d'y méner Georges, & la fit rougir jusques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple & le plus rustique; mais le plus agréable & le plus divertissant.

Tunbridge est à la même distance de Londres, que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre Séxe s'y rassemble au tems des eaux. La compagnie toujours nombreuse y est toujours choisie, comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir, l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité. Tout y respire les plaisirs & la joie. La contrainte en est bannie; la familiarité établie dès la premiere connoissance, & la vie qu'on y méne, est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres & commodes, séparées les unes des autres, & répandues par tout à une demie lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines: c'est une grand allée d'arbres touffus, sous lesquels on se proméne, en prenant les eaux. D'un côté de cette allée régne une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas & de gants, où l'on va jouer comme on fait à la Foire. De l'autre côté de l'allée se tient le Marché; & comme chacun y va choisir & marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites Villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, & proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs & du fruit. On

y fait auſſi bonne chére qu'on veut : on y joue gros jeu, & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le ſoir arrive, chacun quitte ſon petit Palais pour s'aſſembler au Boulingrin. C'eſt-là, qu'en plein-air, on danſe, ſi l'on veut, ſur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord Muſkerry avoit à deux ou trois petits milles de Tunbridge, une belle maiſon appellée * Summerhill. Mademoiſelle d'Hamilton après avoir paſſé huit ou dix jours à Peckham, ne put ſe diſpenſer d'y venir demeurer pendant le reſte du voyage. Elle obtint du Seigneur Wetenhall, que Madame ſa femme y vînt auſſi ; & quittant le triſte Peckham, & ſon ennuyeux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou la Cour chez elles. La Reine ſe ſurpaſſoit dans le ſoin de faire naître ou de ſoutenir les divertiſſemens. Elle affecta de redoubler l'aiſance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les reſpects qu'éxigeoit ſa preſence. Elle défendit abſolument l'un & l'autre : & renfermant au fond de ſon cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la Stewart menoit en triomphe la tendreſſe du Roi, ſans qu'elle lui en fît mauvaiſe mine.

Jamais l'amour n'avoit vû ſon Empire ſi floriſſant que dans ce ſéjour. Ceux qui s'étoient trouvez atteints, avant que d'y venir, y ſentoient augmenter leurs feux ; & ceux qui ſembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur férocité, pour faire un nouveau perſonnage.

* Charles, frere ainé de ce Seigneur, avoit epouſé Marguerite, fille unique d'Ulic Bourk Marquis de Clanrickard & Comte de St. Alban, qui lui apporta en dot la terre de Summerhill, ou mourût ſon Pere. V. le Baronage de Dugdale, tom. 2, p. 450.

nage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du Prince Robert.*

Il étoit brave & vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit étoit sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avoit le génie fecond en expériences de Mathématiques, & quelques talens pour la Chimie. Poli jusques à l'exces, quand l'occasion ne le demandoit pas, fier, & même brutal, quand il étoit question de s'humaniser. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir; mais dans ses mauvaises humeurs, c'étoit une vraie phisionomie de réprouvé.

La Reine ayant fait venir les Comédiens pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à Mademoiselle Stewart, par la présence de Mademoiselle Gwyn, une partie des inquiétudes, que lui causoit la sienne; le Prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite Comédienne, appellée † Hughes, qui mirent à la raison tout ce que ses penchans naturels avoient de plus sauvage. Adieu les Alambics, les creusets, les fourneaux, & le noir attirail de la soufflerie : adieu tous les instrumens de Mathematiques, & ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre & d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes, & résistant fiérement à l'argent, pour vendre ses faveurs plus chérement dans la suite, elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre Prince, qu'il ne paroissoit pas seulement vraisemblable. Le Roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à Tunbridge; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas de même sur le ridicule des autres.

On

* Qu'on nomma en Angleterre le Prince Rupert.

† Mlle. Marguerite Hughes eut du Prince Rupert, une fille, nommée Ruperta, qui epousa M. Howe, & mourût fort agée à Somerset-House, vers l'année 1740.

On danfoit tous les jours chez la Reine, parce que les Médecins le trouvoient bon & que perfonne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en foucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de fe promener. Milord Mufkerry fe croyoit en fureté fur toutes les demangeaifons de fa femme pour la danfe; car quoiqu'il en fût affez honteux, la Princeffe de Babilonne étoit, par la grace de Dieu, groffe de fix ou fept mois; & pour comble de malheur pour elle, fon enfant s'étoit mis tout d'un côté: fi bien qu'on ne fçavoit plus ce que c'étoit que fa figure. La défolée Mufkerry voyoit donc partir tous les matins Mademoifelle d'Hamilton & Madame Wetenhall, tantôt à cheval, tantôt en caroffe, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire, & pour les ramener. Elle fe figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, & fon imagination ne ceffoit de danfer à Summerhill toutes les contre-danfes qu'elle s'imaginoit qu'on avoit danfées à Tunbridge. Elle ne pouvoit plus réfifter à ces tourmens d'efprit, lorfque le Ceil ayant pitié de fon impatience & de fes défirs, fit partir Milord Mufkerry pour Londres, & l'y retint pendant deux jours; & dès qu'il eut le dos tourné, la Babilonienne déclara qu'elle vouloit faire un petit voïage à la Cour.

Elle avoit un Confeffeur, Aumônier de la Maifon, qui ne manquoit pas de bon fens. Milord Mufkerry, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux confeils & aux bonnes priéres de ce prudent Ecclefiaftique, mais il eut beau la prêcher, & l'exhorter à la réfidence: il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de fon époux, & les dangers où elle s'expofoit dans cet état, & lui dire que fa groffeffe étant une bénédiction particuliére du Ciel, il falloit tâcher de la conferver, d'autant qu'il en coûtoit peut-être plus qu'elle ne

s'imaginoit pour l'obtenir. Ces remontrances furent inutiles; Mademoiſelle d'Hamilton & ſa couſine Wetenhall ayant eu la bonté de la confirmer dans ſa réſolution, elles aidérent à l'habiller le lendemain matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adreſſe, pour mettre quelque ſorte de ſymmétrie dans ſa taille; mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller ſous ſon jupon, pour figurer à droite avec ſon maudit enfant, qui s'étoit jetté ſur la gauche, elles penſérent mourir de rire, en l'aſſurant qu'elle etoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit miſe en vertugadin pour faire ſa cour à la Reine, mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de fineſſe, l'aſſuroient bonnement qu'elle étoit groſſe de deux enfans; & la Reine, qui ne laiſſoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ſes eſpérances, ſçachant le motif de ſon voïage.

Dès que l'heure des contre-danſes fut arrivée, ſon couſin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons ſur ſon incommodité; mais ſe laiſſant vaincre, pour obeïr, diſoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vû de ſatisfaction ſi compléte que la ſienne.

Nous avons déja remarqué que les plus grands honneurs ſont ſujets aux plus grands revers. La Muſkerry, fagotée comme elle étoit, ne paroiſſoit pas ſentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on ſe donne dans ces ſortes de contre-danſes; au contraire, comme elle ne craignoit que la préſence de ſon mari dans le bonheur dont elle jouiſſoit, elle ſe dépêchoit de danſer tant qu'elle pouvoit, de peur que ſon mauvais deſtin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris ſa ſuffiſance. Ce fut donc en ſe démenant d'une maniére ſi peu diſcrette, que ſon oreiller ſe défit ſans qu'elle s'en apperçût, & qu'il tomba dans

dans le beau milieu de la premiére danse. Le Duc de Buckingham, qui la suivoit, le remassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps ; & contre-faisant les cris d'un enfant nouveau né, il alloit demandant une Nourrice parmi les Filles d'Honneur pour le pauvre petit Muskerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir Mademoiselle Stewart, car la Princesse de Babilonne, après son accident, étoit efflanquée du côté droit, & toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant, s'abandonnérent à l'envie de rire, voïant les éclats que faisoit Mademoiselle Stewart. Elle étoit horriblement déconcertée ; tout le monde lui faisoit des excuses : & la Reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que Mademoiselle d'Hamilton & Madame Wetenhall tâchoient de radouber la Muskerry dans un autre chambre, le Duc de Buckingham dit au Roi, que s'il étoit permis de faire un peu d'exercice aussi-tôt après ses couches, le seul moïen de rétablir Madame de Muskerry seroit de lui donner sa revanche dès qu'on lui auroit remis son enfant : ce conseil ne parut pas mauvais, & fut suivi. La Reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danses ; & Madame de Muskerry l'aïant acceptée, le remede fit son effet, & ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrace.

Tandis que ces choses se passoient à la Cour du Roi, celle du Duc d'York s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voïage étoit de visiter la Province dont il portoit le titre ; mais l'amour en étoit le véritable motif. La Duchesse s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une sagesse depuis son élevation, qu'on ne pou-

voit assez admirer. Ses maniéres avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le secret de contenter tout le monde : ce qui sembloit encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée ; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence & de tous les raisonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que si le Duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant ; que dans les inconstances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au Ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'étoit à suivre pour elle, à l'égard des foiblesses qui sembloient l'outrager ; mais que les ressentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit : en vain, dis-je, s'étoit-elle soutenue si long-tems par le secours de ces maximes : quelque solide que soit la raison, & quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, & dont la sagesse & la raison s'ennuïent à la fin.

La Duchesse d'York étoit la femme d'Angleterre du plus grand appetit. Comme c'étoit un plaisir permis, elle se dédommageoit en mangeant de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le Duc au contraire se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre Princesse se nourrissant tout de son mieux, engraissoit que c'étoit une benediction. On ne sçait combien les choses auroient resté dans cet état, si l'Amour qui vouloit avoir raison d'une conduite si différente de la premiére,

n'eût

n'eût employé l'artifice, aussi bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment & la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée, qu'elle avoit prise pour Fille d'Honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des empressemens du Duc. Elle s'appelloit Churchill *. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eû du goût pour Madame de Chesterfield, Mademoiselle d'Hamilton, & la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là ; mais bien-tôt on s'apperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à son service.

La Duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravaler son mérite beaucoup plus que les autres ; & dans le tems que le dépit & la jalousie commençoient a lui donner de l'aigreur, le perfide Amour offroit à son intention & à ses ressentimens l'aimable figure du beau Sidney ; & tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise devant que de s'en appercevoir ; mais la bonne opinion que Sidney avoit de son mérite, ne lui laissa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête : & pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Altesse avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussez de l'éclat que l'ajustement & la parure y pouvoient ajouter.

† La Duchesse prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combattit

* Elle en eut M. le Duc de Berwick & Milady Waldegrave, & epousa ensuite le Colonel Godfrey. Elle etoit sœur du Duc de Marlborough.

† On a pretendu que la decouverte de cette amourette fût cause que la Duchesse embrassa la religion de son mari, pour faire sa paix.

combattit fort & ferme contre le penchant qui l'entraînoit ; mais Mademoiselle Hobart s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même, & la vainquit. Cette Fille s'étoit insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles, dont elle étoit pourvûe pour toute l'année. La Cour & la Ville en étoient ; du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables : mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de Son Altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, & sçavoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendue nécessaire ; mais voulant l'être davantage, & s'étant apperçue des airs que Sidney se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa Maîtresse au sujet de Sidney, l'adroite Hobart avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle ; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette maniére, qui ne perdoit le respect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brulât comme un papillon à la face du public ; qu'on s'en appercevroit bien-tôt, à moins qu'on n'y mît ordre, & qu'elle étoit d'avis que Son Altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre. La Duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié de façon ou d'autre. „ Je veux „ dire, Madame, répondit Hobart que si sa figure vous déplaît, ou „ que sa passion vous importune, vous lui donniez son congé ; ou „ bien, le retenant à votre service, comme feroient toutes les Prin„ cesses du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner „ des ordres de votre part sur sa conduite, avec quelque peu d'espé„ rance pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moy„ ens se trouvent de l'informer vous-même de vos volontez. Quoi ! „ dit la Duchesse, vous me conseilleriez, Hobart, vous qui m'aimez,

„ de

„ de m'embarquer dans un commerce de cette nature, aux dépens
„ de ma gloire, & aux périls de mille inconveniens ? Si ces foiblesses
„ sont quelquefois excusables, ce n'est pas dans un rang comme ce-
„ lui que j'occupe ; & ce seroit mal reconnoître les bontez de celui
„ qui m'éleve à ce rang, que de... Bon, dit la Hobart, ne voit-on
„ pas qu'il ne vous a épousée, que parce qu'il en étoit pressé ? La
„ chose faite, je m'en rapporte à vous, s'il s'est contraint un moment
„ à marquer le changement de son goût par mille inconstances out-
„ rageantes ? Ne seriez-vous point d'humeur à persévérer dans l'in-
„ dolence & l'humilité, tandis que le Duc, après avoir eu les fa-
„ veurs, ou mérité le refus de toutes les coquettes d'Angleterre, ga-
„ loppe vos Filles d'Honneur l'une après l'autre, & met à présent
„ son ambition & ses désirs à la conquête de cette harridelle de
„ Churchill ? Quoi ! Madame, vos beaux jours se passeront dans
„ une espéce de veuvage à déplorer vos malheurs, sans qu'il vous
„ soit permis de vous aider dans les occasions ? Il faudroit être douée
„ d'une patience bien coriace, ou d'une résignation bien endurante
„ pour cela. Je serois vraiment d'avis qu'un époux, qui vous ou-
„ blie nuit & jour, prétende que pour boir & manger de grand ap-
„ petit, comme fait, Dieu merci, Votre Altesse, elle n'ait plus be-
„ soin que de bien dormir. Je suis, ma foi, sa Servante. Je vous
„ le répete encore, Madame, il n'y a point de Princesse dans l'Uni-
„ vers qui refusât les hommages d'un homme fait comme Sidney,
„ quand un époux porte les siens ailleurs."

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes, si l'on veut ; mais quand elles auroient été plus mauvaises, la Duchesse s'y seroit rendue, tant son cœur étoit d'intelligence avec Hobart pour venir à bout de sa prudence.

Ce

Ce commerce c'étoit établi dans le tems qu'Hobart conseilloit à la jeune Temple de ne point songer aux agacéries du beau Sidney. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente Hobart, que la Déesse acceptoit ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection & d'égards pour dépaïser le Public : mais le Public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de surveillans, trop de curieux, & trop de connoisseurs dans une grosse Cour résidente au milieu d'une grosse Ville, la Duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta la Duc d'York à faire le voïage dont nous avons parlé, tandis que la Reine & sa Cour étoient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent; elle s'en trouva bien, & sa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de Mademoiselle Jennings. Germain n'étoit pas du voïage; & selon elle, tout voïage étoit maudit dont Germain n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire, qu'il avoit soutenu la gageure qu'on avoit soutenue & gagnée contre le Chevalier de Grammont. Il paria cinq cent guinées, qu'il feroit vingt miles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course, étoit celui que Mademoiselle Jennings avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en étoit sorti victorieux; mais comme son courage avoit fait un effort dans cette épreuve, que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fievre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La Jennings s'informoit de sa santé, mais c'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les Romans modernes, un Princesse n'avoit qu'à rendre visite

 à quelque

à quelque Héros abandonné des Médecins, pour le guérir dans trois jours ; mais comme ce n'étoit pas Mademoiſelle Jennings qui avoit donné la fievre à Germain, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point cenſuré dans une Cour maligne une viſite de charité. Ce fut donc ſans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la Cour partit ſans lui ; mais elle eut le plaiſir de faire voir que tout lui déplaiſoit dans un voyage qui ſembloit faire le plaiſir de tous les autres.

Talbot en étoit ; & s'étant flatté que l'abſence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en ſa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens & aux moindres geſtes de la petite Jennings. Il y avoit aſſurément de quoi bien occuper ſon attention. Elle n'étoit pas faite pour un ſerieux de longue durée : ſon tempérament l'emportoit du milieu de ſes rêveries les plus diſtraites par des ſaillies de vivacité qui lui faiſoient eſpérer qu'elle oublieroit bien-tôt Germain, pour ſe ſouvenir que ſa tendreſſe étoit la premiére qu'elle eût écoutée. Cependant il ſe tenoit à l'écart avec ſon amour & ſes eſpérances, eſtimant qu'il étoit indigne d'un Amant outragé de laiſſer voir la moindre foibleſſe ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiſelle Jennings, qui bien loin de ſonger à ſes reſſentimens, ne ſe ſouvenoit ſeulement pas qu'il l'eût aimée, & n'avoit l'eſprit rempli que du pauvre Malade, en uſoit avec Talbot comme ſi de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus ſouvent la main en entrant ou ſortant de carroſſe. Elle cauſoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faiſoit ſans deſſein tout ce qu'il falloit pour perſuader à la Cour qu'elle étoit revenue de ſon penchant pour Germain en faveur de ſon premier Amant.

Il en fut perſuadé comme les autres; & jugeant qu'il étoit à propos de changer de perſonnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de ſentimens, il alloit lui dire quelque choſe de touchant & de bien paſſionné ſur ce ſujet. La fortune ſembloit lui rendre toutes choſes favorables pour cette Harangue. Il étoit ſeul avec elle dans ſa chambre; & pour lui donner plus beau, elle ne ceſſoit de le railler au ſujet de Mademoiſelle Bointon. Elle diſoit „ qu'on lui „ étoit fort obligé d'être du voïage, tandis que la pauvre créature „ s'évanouiſſoit d'amour pour lui deux fois le jour à Tunbridge.“ Ce fut à ce diſcours que Talbot ſe crut obligé de commencer celui de ſes ſouffrances & de ſa fidélité, lorſque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de Jennings. C'étoit une Lettre en Vers, que Milord Rocheſter avoit écrite quelque tems auparavant ſur les avantures de l'une & de l'autre Cour. Il y diſoit au ſujet de la petite Jennings, „ que Talbot avoit jetté la terreur parmi le Peuple „ de Dieu par ſa taille; mais que Germain, comme le petit David, „ avoit vaincu le grand Goliah.“ Jennings, charmée de cette alluſion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaiſant que Talbot, en rit de tout ſon cœur dans le commencement; mais prenant un air attendri, le pauvre petit David! dit-elle avec un profond ſoupir, & laiſſant aller ſa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulérent de ſes yeux, qui n'étoient aſſurément pas pour la défaite du Géant. Cela picqua Talbot juſqu'au vif; & ſe voïant ſi ridiculement déchû de ſes eſpérances, il ſortit bruſquement, & fit vœu de ne plus occuper ſon cœur d'une petite évaporée, dont les maniéres n'avoient ni rime, ni raiſon; mais il ne tint pas ſon courage..

Il

Il n'en alloit pas si mal pour les autres Amans de cette Cour; car tout en étoit plein, & le voïage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & festins sur la route, chasses & promenades pendant les séjours. Les tendres Amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant, & les Beautés, qui régloient leur sort, ne leur défendoient pas d'espérer. Sidney faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La Duchesse fit remarquer à Monsieur le Duc d'York, comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems. Son Altesse y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la premiére occasion. Cela arriva bien-tôt.

Montagu, dont nous avons fait mention, étoit Ecuyer de Madame la Duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clair-voïant, & passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractére auprès de sa personne, dans le train que prenoient les affaires de son cœur? On en étoit embarrassé, mais le frére aîné de Montagu s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour son frére la Charge d'Ecuyer de la Reine, qu'il avoit eue, & le beau Sidney fut mis en sa place auprès de la Duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde, & le Duc se sçavoit bon gré d'avoir trouvé le sécret d'avancer ces deux Messieurs à la fois, sans qu'il lui en coutât.

Mademoiselle Hobart applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues conversations avec Sidney. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la Duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coëffé d'un visage à faire peur.

TAYLOR INST.

La Duchesse avoua que les goûts étoient bien différens, & lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle Héléne pour sa Maîtresse. Je ne sçais si cette plaisantérie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressemens pour la Churchill; & peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'avanture qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un Païs ouvert & plein. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Duchesse y vouloit voir courre des levriers. Elle étoit en carrosse, & toutes les Dames à cheval. Chacune de ces Dames avoit son Ecuyer à ses côtez. Il étoit bien raisonnable que leur Maîtresse eût le sien. Il étoit à sa portiére, qui payoit merveilleusement de mine, s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le Duc étoit auprès de Mademoiselle Churchill; non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus paresseuse; & quoique les Filles d'Honneur soient d'ordinaire les Princesses de la Cour le plus mal montées, comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur, on l'avoit mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se seroit bien passée de cette distinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté sa pâleur naturelle; & dans cet état, sa contenance achevoit d'en dégoûter le Duc, lorsque son cheval, qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût; & s'échauffant à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de Son Altesse.

Mademoiselle

Mademoiſelle Churchill chancela, fit quelques cris, & tomba. La chûte ne pouvoit être que rude dans un mouvement ſi rapide ; cependant elle lui fut favorable de toutes les maniéres ; car ſans ſe faire aucun mal, elle démentit tout ce que ſon viſage avoit fait juger du reſte. Le Duc mit pied à terre pour la ſecourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de ſonger à la bienſeance dans cette occaſion ; & ceux qui s'empreſſérent autour d'elle, la trouvérent encore dans une ſituation aſſez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque choſe au viſage de Mademoiſelle Churchill. Depuis cet accident, on s'apperçut que les ſoins & la tendreſſe du Duc ne firent qu'augmenter ; & l'on s'apperçut ſur la fin de l'hyver, qu'elle n'avoit pas tyranniſé ſes déſirs, ni fait languir ſon impatience. Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems, également ſatisfaites de leurs voïages : la Reine attendit pourtant en vain le ſuccès qu'elle en avoit eſperé.

Ce fut à peu près dans ce tems que le Chevalier de Grammont reçut une Lettre de la Marquiſe de Saint Chaumont ſa ſœur, par laquelle on l'avertiſſoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon auſſi dans un autre tems, quelques charmes que la Cour d'Angleterre eût pour lui : mais dans l'état où ſon cœur ſe trouvoit alors, il ne pouvoit s'y réſoudre.

Il étoit revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voïage, vû tous les jours Mademoiſelle d'Hamilton, ſoit dans les marais du ſombre Peckham, ſoit dans les promenades délicieuſes du riant Sumerhill, ou bien dans les divertiſſemens qui régnoient chaque jour chez la Reine ; & ſoit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danſer, il lui ſembloit

sembloit bien que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit & de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner? C'est ce qui lui paroissoit absolument impraticable; cependant comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la Lettre de Madame sa sœur; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton en premier lieu le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire; mais comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galantérie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestérent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoit incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partoient point de l'indifférence, quelques durs qu'ils parussent; qu'on seroit toujours plus aise de son retour, que d'un départ que l'on pressoit tant; & Mademoiselle d'Hamilton ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choses en l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentimens, il fit son pacquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

PLUS le Chevalier de Grammont approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'eſt pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux aux pieds d'un Maître dont on ne méritoit pas impunément la colére; mais auſſi qui ſçavoit pardonner d'une maniére à faire ſentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille penſées différentes l'occupoient en courant la poſte; tantôt c'étoit la joie que ſes parens & ſes amis auroient de le revoir, tantôt c'étoient les félicitations & les embraſſades de ceux qui n'étant ni l'un ni l'autre, ne laiſſeroient pas de l'accabler d'empreſſemens importuns; mais tout cela ne lui paſſoit que légerement par la tête: car un homme bien amoureux ſe fait un ſcrupule de s'arrêter à d'autres penſées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres ſouvenirs de ce qu'il laiſſoit à Londres, qui l'empêchoient de ſonger à Paris, & c'étoient les tourmens de l'abſence qui l'empêchoient de ſentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur proteſtoit à Mademoiſelle d'Hamilton entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec viteſſe que pour la revoir plûtôt. Enſuite par une courte réfléxion, comparant le regret qu'il avoit eu ſur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il ſentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins ſupportable que l'autre.

C'eſt ainſi que s'amuſe un cœur tendre par les chemins; ou pour mieux dire, c'eſt ainſi qu'un Ecrivain frivole abuſe de la patience du Lecteur, ou pour étaler ſes propres ſentimens, ou pour allonger quel-

que ennuieux récit; mais à Dieu ne plaiſe que cela nous regarde, nous qui faiſons profeſſion de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits & les dits.

Qui jamais, excepté l'Ecuyer Feraulas, à pû tenir compte des penſées, des ſoûpirs, & du nombre d'exclamations que ſon illuſtre Maître faiſoit par tout? Pour moi, je ne me ſerois jamais aviſé de croire que l'attention du Comte de Grammont, ſi vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raiſonnemens ſur la route, s'il ne me dictoit à préſent ce que j'écris.

Mais ſuivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Poſte étoit ſon ancienne connoiſſance. Son Hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais & Paris; & le Chevalier de Grammont en mettant pied à terre, dit à Termes, qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fuſſent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués juſqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. Termes louant le Seigneur de ce que des ſentimens humains l'emportoient cette fois ſur l'inhumanité de ſon impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des ſentimens ſi raiſonnables.

Ils furent ſurpris, en entrant dans la Cuiſine, où le Chevalier rendoit volontiers ſa premiére viſite, de voir ſix broches chargées de gibier devant le feu, & l'appareil d'un feſtin magnifique par toute la cuiſine. Le cœur du Termes en treſſaillit. Il donna ſous main ordre de déferrer quelques uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu ſans y repaître.

Bien-tôt une foule de Violons & de Hautbois, ſuivie des galopins de la Ville, entra dans la cour. L'Hôte, à qui l'on demandoit raiſon

ſon de tant de préparatifs, dit à Monſieur le Chevalier de Grammont, que c'étoit pour la nôce d'un Gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la Province ; que le repas ſe faiſoit chez lui, qu'il ne tiendroit qu'à ſa Grandeur de voir bien-tôt arriver les Mariés de la Paroiſſe, puiſque la Muſique étoit déja venue. Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands Corbillards, comblez de Laquais grands comme des Suiſſes, & chamarrés de Livrées tranchantes, parurent dans la cour, & débarquérent toute la Nôce. Jamais on n'a vû la magnificence campagnarde ſi naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les paſſemens ternis, le taffetas raïé, de petits yeux & de groſſes gorges brilloient par tout.

Si le premier coup d'œil du ſpectacle ſurprit le Chevalier de Grammont, le ſécond n'étonna pas moins le fidéle Termes. Le peu qui paroiſſoit du viſage de la Mariée n'étoit pas ſans éclat ; mais on ne pouvoit porter aucun jugement ſur le reſte. Quatre douzaines de mouches, & dix ſerpentaux de chaque côté, qu'on avoit fait de ſes cheveux, en déroboient la vûe ; mais ce fut le nouvel Epoux qui mérita l'attention du Chevalier de Grammont.

Il étoit auſſi ridiculement paré que les autres, à la réſerve d'un juſte-au-corps de la plus grand magnificence, & du meilleur goût du monde. Le Chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près ſon habit, ſe mit à louer la brodérie de ſon juſte-au-corps. Le Marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit, qu'il avoit acheté ce juſt-au-corps cent cinquante Loüis, du tems qu'il faiſoit l'amour à Madame ſa femme. „ Vous ne l'avez „ donc pas fait faire ici, lui dit le Chevalier de Grammont. Bon, „ lui répondit l'autre : je l'ai d'un Marchand de Londres qui l'avoit

 „ com-

„ commandé pour un Milord d'Angleterre." Le Chevalier de Grammont, qui sentoit le dénouement de l'avanture, lui demanda s'il reconnoîtroit bien le Marchand. „ Si je le reconnoîtrois? Ne fus-je „ pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir „ bon marché?" Termes s'étoit absenté dès que ce just-au-corps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit Marié dût en entretenir son Maître.

L'envie de rire, & l'envie de faire pendre le Seigneur Termes, partagérent quelque tems les sentimens du Chevalier de Grammont; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son Maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service, le portérent à la clémence, & cédant aux importunitez du Campagnard pour confondre son fidéle Ecuyer, il se mit à table lui trente-septiéme.

Quelques momens aprés, il dit aux Gens de la maison de faire monter un Gentilhomme nommè Termes. Il vint; & dès que le Maître de la Fête le vit, il se leva de table, & lui tendant la main: „ Touchez-là, notre Ami, lui dit-il, vous voyez que j'ai bien con- „ servé le juste-au-corps que vous aviez tant de peine à me vendre, „ & que je n'en fais pas un mauvais usage."

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, & se mit à le repousser assez brutalement. „ Oh! parbleu, „ lui dit l'autre, puisquil m'a fallu boire avec vous pour conclure le „ marché, vous me ferez raison de la santé de Madame la Mariée." Le Chevalier de Grammont, qui le vit déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement: „ Allons, Monsieur le „ Marchand de Londres, mettez-vous là puisqu'on vous en prie de „ si bonne grace; nous ne sommes pas tant à table, qu'il n'y ait en-

„ core

„ core place pour un auſſi honnête homme que vous." A ces mots, trente-cinq des Conviez ſe mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau Convié. Il n'y eut que le ſiége de l'Epouſée, qui par bienſéance demeura fixe; & l'audacieux Termes ayant bû la premiére honte de cet évenement, s'y prenoit d'une maniére à boire tout le vin de la nôce, ſi ſon Maître ne ſe fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour ſervir autant d'éntrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir juſqu'à la fin d'un repas de nôces un homme qui paroiſſoit ſi preſſé; mais tout fut debout quand il ſortit de table, & tout ce qu'il put obtenir du Marié fut que toute la Nôce ne le reconduiroit pas juſqu'à la porte de l'Hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne les euſſent point quittés juſqu'à la fin du voïage, tant il craignoit de ſe trouver tête à tête avec ſon Maître.

Il y avoit déja quelque tems qu'ils étoient ſortis d'Abbeville, & qu'ils couroient dans un profond ſilence. Termes, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la maniére, ſçavoir ſi ſon Maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithetes qui pouvoient lui convenir, ou ſi ſe ſervant de quelque outrageante ironie, l'on employeroit toutes les louanges qui ſeroient les plus capables de le confondre. Mais voyant au lieu de tout cela qu'on s'obſtinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laiſſer rêver plus long-tems, & s'armant de toute ſon effrontérie: „ Vous „ voilà bien en colére, Monſieur, lui dit-il, & vous croyez avoir rai- „ ſon; mais je me donne au Diable ſi vous n'avez tort dans le fond.

„ Comment traître! dans le fond? dit le Chevalier de Grammont, „ c'eſt donc parce que je ne te fais pas rouer, comme tu l'as depuis

„ long-tems mérité ? Voilà-t-il pas, dit Termes ? Toujours de l'em-„ portement, au lieu d'entendre raison. Oui, Monsieur, je vous „ soutiens que ce que j'en ai fait étoit pour votre bien. Et le sable „ mouvant n'étoit-il pas pour mon service, dit le Chevalier de Gram-„ mont ? Patience, s'il vous plaît, poursuivit l'autre. Je ne sçais „ comment diable ce nigaut de Marié s'est rencontré chez les Gens „ de la Douane quand on visita ma valise à Calais ; mais ces Cocus-„ là se fourent partout. Dès qu'il vit votre juste-au-corps, il en devint „ amoureux. Je vis bien dès là que c'étoit un sot, car il étoit à „ deux genous devant moi pour l'acheter. Outre qu'il étoit tout „ froissé de la valise, la sueur du cheval l'avoit tout taché par devant, „ & je ne sçais comment diable il a fait pour racommoder tout cela ; „ mas tenez-moi pour un excommunié si vous l'eussiez jamais vou-„ lu mettre. Conclusion, il vous revénoit à cent quarante Louis, & „ voyant qu'on m'en offroit cent cinquante, mon Maître, dis-je, n'a „ pas besoin de cette Oriflame pour se distinguer au bal ; & quoi-„ qu'il eût beacoup d'argent quand je l'ai quitté, que sçais-je s'il en „ aura quand je le reverrai ? Cela dépend du jeu. Bref, Monsieur, „ je vous en fais donner dix Louis plus qu'il ne vous coûte : c'est un „ profit tout clair. Je vous en tiendrai compte, & vous sçavez que „ je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous eu „ la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de juste-au-„ corps qui vous auroit donné la même mine qu'à ce Marié de Vil-„ lage à qui nous l'avons vendu ; & cependant il faut voir comme „ vous tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru perdu : les beaux „ contes que vous avez faits au Roi du sable mouvant, & quelle „ chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce „ pied plat le portoit à sa nôce.“

Que

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutoit l'indignation, le rouer de coups ou le chaſſer étoit le traitement le plus favorable que ſon Maître lui devoit ; mais il en avoit beſoin pour le reſte de ſon voïage, & dès qu'il fut à Paris, il en eut beſoin pour ſon retour.

Le Maréchal de Grammont ne ſçut pas plûtôt ſon arrivée, qu'il le fut trouver chez ſon Baigneur ; & les premiéres embraſſades s'étant paſſées de part & d'autre : „ Chevalier, lui dit le Maréchal, combien „ avez-vous mis à venir de Londres ici, car Dieu ſçait comme vous „ allez en pareille rencontre ?“ Le Chevalier de Grammont lui dit, qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin ; & pour s'excuſer de cette médiocre diligence, il ſe mit à lui conter ſon avanture d'Abbeville. „ Cela eſt fort plaiſant, lui dit Monſieur ſon frére ; mais ce „ qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver „ encore votre juſte-au-corps à table, car on la tient longue dans „ une nôce de Province : & là-deſſus prenant un air tout ſérieux, il „ lui dit qu'il ne ſçavoit pas qui lui conſeilloit un retour inopiné pour „ gâter ſes affaires ; mais qu'il avoit ordre du Roi de lui dire qu'il „ n'avoit qu'à s'en retourner ſans ſe préſenter à la Cour. Il lui dit „ enſuite, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer ſon impatience, „ après avoir ſi bien fait juſques-là, lui qui connoiſſoit aſſez le Roi „ pour être inſtruit qu'il falloit pour mériter ſa grace, attendre qu'elle „ vînt purément de ſa bonté.“

Le Chevalier montra pour ſa juſtification la Lettre de Madame de Saint Chaumont, & lui dit qu'il ſe ſeroit bien paſſé du ſoin qu'on avoit pris de lui mander une fauſſe nouvelle pour le faire partir comme un Cravate de bois. „ Autre imprudence, lui dit le Maréchal : „ & depuis quand notre ſœur eſt-elle Sécretaire d'Etat ou des Commandemens, pour que le Roi ſe ſoit ſervi d'elle pour vous ſignifier

„ ſes

„ ses volontez ? Voulez-vous sçavoir le fait ? Il y a quelque tems „ qu'il dit à Madame * le réfus que vous aviez fait de la pension que „ vous offroit le Roi d'Angleterre. Il parut content de la maniére „ dont Comminges l'informa que la chose s'étoit faite, & témoigna „ qu'il vous en sçavoit gré. Madame prit tout cela pour un ordre „ de rappel. La Saint Chaumont, qui n'a pas à beaucoup près le „ jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée de „ vous expédier ce bel ordre de sa main. Pour achever, Madame dit „ hier au dîner du Roi que vous seriez incessamment ici, & le Roi „ m'ordonna l'après-dînée de vous renvoyer incessamment d'abord „ que vous seriez arrivé. Vous voilà, retournez-vous-en."

Cet ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier de Grammont dans un autre tems ; mais dans la disposition présente de son cœur, il eut bien-tôt pris son parti. Rien ne lui faisoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la Cour d'Angleterre ; & tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le Maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grace, à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arrivérent certaines avantures dont il a fait le récit si souvent, & d'une maniére si divertissante, que ce seroit fatiguer le Lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le Pain béni d'une maniére si solemnelle, que ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la Chapelle, Vardes fut obligé d'avouer au Roi qu'on les avoit envoyés au Chevalier de Grammont, qui rendoit le Pain béni à Vaugirard. Là se passa cette scéne merveilleuse qui donna la premiére atteinte à la réputation du

* Henriette d'Angleterre Duchesse d'Orleans.

du grand Saucourt, lorsque dans un tête à tête avec la fille du Jardinier, on sonna si souvent du cors, signal dont ils étoient convenus pour empêcher les surprises, que ses fréquentes allarmes désarmerent les empressemens du renommé Saucourt, & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie Grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir Mademoiselle de l'Hôpital à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de Ville ne se trompoit point sur un commerce de Robe dont on l'accusoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le Président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moité de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma; tandis que le Chevalier de Grammont, qui s'en apperçut, fit souffrir mort & passion à ces pauvres Amans par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. Termes redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents & les marées secondérent son impatience dès qu'il en eut besoin, & il revit Londres avec transport. La Cour fut surprise & charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrace qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au Roi son Maître.

Les affaires de la Cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une si courte absence; mais elles en changérent bien-tôt après son retour: c'est-à-dire, les affaires d'une Cour qui jusques-là n'en avoit point eu de plus sérieuses que celles de l'amour & des plaisirs.

Le Duc de Monmouth, fils naturel de Charles II. parut en ce tems-là dans la Cour du Roi son pére. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événemens si considérables, & les particularitez de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractére. Il paroît partout tel qu'il étoit dans sa conduite, témeraire dans ses entreprises, incertain dans l'éxécution, & pitoyable dans ses extrémitez, où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la Nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avoit son agrément & sa délicatesse particuliére: une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui; mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentimens que ce qu'on lui en inspiroit, & ceux qui d'abord s'insinuérent dans sa familiarité, prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chéres délices du Roi; mais il fut la terreur universelle des Epoux & des Amans. Cela ne dura pourtant pas, la Nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le beau Séxe s'en apperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le Roi, de ce que les enfans qu'elle avoit de lui ne paroissoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se van-

toit

toit de pouvoir paſſer pour la mére des Amours en comparaiſon de ſa mére.* On ſe moqua de ſes reproches, il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire; & comme cette jalouſie paroiſſoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, perſonne n'applaudit à ce reſſentiment ridicule. Il fallut faire un autre perſonnage pour inquiéter le Roi: c'eſt pourquoi, ceſſant de s'oppoſer à la tendreſſe extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle ſe mit à l'adopter dans la ſienne par mille louanges, par mille ſortes d'admirations, & par des careſſes qui ne faiſoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles duſſent être ſans conſéquence; mais on la connoiſſoit trop pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle; mais comme le Duc de Monmouth n'étoit pas dans un âge à être inſenſible au vivacitez d'une femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mere pour ſauver ſon innocence du crime, ou du moins du ſcandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de ſi bonne heure.

† Une héritiére de cent mille livres de rente en Ecoſſe s'offrit tout à propos. Elle étoit pleine d'agremens, & ſon eſprit avoit tous ceux qui manquoient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrérent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire ſa Cour qu'en s'y diſtinguant; & tandis que ces réjouiſſances mettoient en mouvement la magnificence & la galantérie, les anciens engagemens en étoient par tout réveillez, & de nouveaux s'établiſſoient.

La belle Stewart, alors au ſuprême dégré de ſon éclat, attiroit tous les yeux ou tous les reſpects. La Ducheſſe de Cléveland voulut du moins

* Mlle. Lucie Waters.

† Fille du Comte de Buccleugh.

moins l'effacer par le fecours des pierréries dont elle s'étoit couverte à cette Fête, mais ce fut inutilement. Son vifage étoit un peu défait par le commencement d'une troifiéme ou quatriéme groffeffe, que le Roi voulut bien prendre encore fur fon compte. Pour le refte de fa figure, il n'y avoit pas de quoi foutenir l'air & la grace de Mademoifelle Stewart.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de fa beauté qu'elle eût été Reine d'Angleterre, fi le Roi n'eût été moins libre encore pour difpofer de fa main qu'il ne l'étoit pour donner fon cœur; mais ce fut alors que le Duc de Richmond fit vœu de l'époufer, ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces Nôces, Killegrew n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de Shrewfbury; & comme Madame de Shrewfbury n'étoit point engagée par un grand hazard, cette affaire fut bien-tôt réglée. Perfonne ne fe mit en tête de troubler un commerce qui n'intereffoit perfonne; mais Killegrew s'avifa de le troubler lui-même. Ce n'eft pas que fon bonheur ne lui parût tel qu'il fe l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une poffeffion digne d'envie: mais il s'étonna qu'on ne lui en portat point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'efprit, & beaucoup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les fecrettes beautez & les charmes les moins vifibles de la Shrewfbury que cette éloquence fe donnoit carriere. Plus de la moitié de la Cour en fçavoit bien autant que lui fur ce fujet.

Le Duc de Buckingham étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, & felon lui les apparences ne promettoient pas tout ce que les éxagérations de Killegrew vouloient perfuader.

Comme

Comme cet Amant indiſcret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le Duc de Buckingham, il avoit tout le tems d'étaler ſa réthorique ſur ce beau ſujet; car on ſe mettoit à table ſur les quatre heures du matin, pour en ſortir vers l'heure de la Comédie.

Le Duc de Buckingham éternellement rebattu des deſcriptions du mérite de Madame de Shrewſbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; & s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une maniére à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vû la légereté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé: cependant nul engagement n'a duré ſi long-tems en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avoit pû ſe paſſer du rivaux, fut obligé de ſe paſſer de Maîtreſſe. Il le porta fort impatiemment; mais loin d'écouter ſes premiéres plaintes, la Shrewſbury fit ſemblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; & ſans ſonger qu'il s'étoit attiré ſa diſgrace, toute ſon éloquence ſe déchaîna contre Madame de Shrewſbury. Ses invectives l'attaquérent depuis la tête juſqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuſe de ſa conduite, & travéſtit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en ſa perſonne. On l'avertit ſous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ſes déclamations. Il ſe mocqua de l'avis, pouſſa ſa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il ſortoit de S. James après le coucher du Duc, on pouſſa trois coups d'épée dans ſa chaiſe, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où ſon intempérance de langue le jettoit, après lui avoir ôté la Shrewſbury. Ses aſſaſſins s'étoient ſauvés à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Mm 2 Killegrew

Killegrew crut qu'il feroit inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisoit quelques poursuites fondées sur les apparénces & les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi voulant mériter sa grace de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses Satyres, & ne souffla pas de son avanture. Le Duc de Buckingham & la Shrewsbury furent long-tems heureux & tranquilles : jamais elle n'avoit été si long-tems constante, & jamais il n'avoit eû tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que Milord Shrewsbury qui ne s'étoit jamais émû des déréglemens de Madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité, mais il paroissoit moins deshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à Madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeller le Duc de Buckingham, & le Duc de Buckingham pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélene. Cela choqua d'abord le Public ; mais le Public s'accoutume à tout, & le tems sçait apprivoiser la bienséance, & même la morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public, & un si horrible désordre, & qui se révoltoient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la * Duchesse de Buckingham étoit une petite ragote à peu près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans, & que son époux abandonnoit pour une autre, cette espéce de parallele entre leurs fortunes intéressoit la Reine pour elle ; mais ce

* Marie, fille unique & heritiere du fameux Thomas Fairfax, General des troupes du Parlement dans la guerre civile.

ce fut inutilement; personne n'y fit attention, & les mœurs du siécle allérent leur train, tandis qu'elle s'éfforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des Politiques & des Dévots.

Le sort de cette Princesse avoit d'assez tristes vûes par de certains côtez. Les égards du Roi pour elle avoient de belles apparences, mais c'étoit tout. Elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit. Elle voyoit que le Roi son époux ne se mettoit guéres en peine d'enfans légitimes, tant que ses Maîtresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle se flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil si le Ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines & les offrandes ayant été tournées de toutes les maniéres, & n'ayant rien fait, il fallut en révenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'Archevêque Turpin mit à son doigt, & qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avoit fait après une de ses Concubines, à qui Turpin l'avoit ôté après sa mort; mais il y a long-tems que les seuls Talismans qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, & que les enchantemens étrangers ne font plus rien. Les Médecins de la Reine, prudens & avisés comme ils le sont par tout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire, aux Bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine, & dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus

dangereuse

dangereufe de fes rivales n'eût été nommée des premiéres pour en être. La Cléveland étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienféance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le Public à la vérité n'en croioit ni plus ni moins pour le foin qu'elle avoit de s'en cacher ; mais fa prefence dans cet état etoit un objet trop infultant pour la Reine. Mademoifelle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voïage, s'y preparoit hautement. La pauvre Reine n'ofoit s'y oppofer, mais elle n'en efpéra plus rien. Que pouvoient les Bains, ou la foible vertu des eaux, contre des charmes qui la détruifoient, ou par ces chagrins, ou par des caufes plus propres encore à les rendre inutiles ?

Le Chevalier de Grammont, à qui tous les plaifirs de la vie n'étoient rien fans la préfence de Mademoifelle d'Hamilton, ne put fe difpenfer de fuivre la Cour. Il étoit trop néceffaire & trop agréable au Roi dans un voïage comme celui-là pour n'en pas être ; & de quelque fecours que pût être fa converfation dans la folitude que caufe l'abfence d'une Cour, Mademoifelle d'Hamilton n'avoit pas crû devoir confentir qu'il reftât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permiffion de lui écrire, pour lui mander des nouvelles de la Cour. Il s'en fervit de la maniére qu'on peut croire, & ce qu'il y difoit de fes propres affaires ne laiffoit guéres de place dans fes Lettres pour des narrations étrangéres durant le féjour qu'on fit aux Bains. Comme l'abfence rendoit ce féjour ennuyeux à fon égard, il fe prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir fon impatience, en attendant l'heureux moment de fon retour.

Il avoit beaucoup d'eftime pour l'aîné des Hamiltons, autant d'eftime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de fa paffion & de fes fentimens pour fa

fœur. Il fçavoit auffi fes premiers engagemens avec fa coufine Wetenhall, mais il ignoroit le réfroidiffement furvenu dans un commerce dont les commencemens avoient été fi vifs. Il fut furpris de voir les empreffemens qu'il marquoit dans toutes les occafions pour Mademoifelle Stewart. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces refpects qu'on rend pour faire fa cour à la Maîtreffe du Prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déja plus épris qu'il ne convenoit à fa fortune ou à fon repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par fes remarques, il réfolut de prévenir les fuites d'un engagement pernicieux de toutes les maniéres; mais il voulut que l'occafion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant, tout ce qui pouvoit s'appeller divertiffement amufoit la Cour dans des lieux où l'on fe faifit de tout pour fe défennuyer. Le Jeu de boule, qui n'eft en France que l'occupation des Artifans & des Valets, eft toute autre chofe en Angleterre: c'eft l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art & de l'adreffe. Il n'eft d'ufage que dans les belles faifons, & les lieux où l'on joue font des promenades délicieufes. On les appelle Boulingrins. Ce font de petits prez en quarré; dont le gazon n'eft guéres moins uni que le tapis d'un Billard. Dès que la chaleur du jour eft paffée, tout s'y raffemble. L'on y joue gros jeu, & les Spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les fpectacles & les divertiffemens Anglois, avoit fait une courfe de Chevaux qui n'avoit pas à la vérité réuffi: mais il avoit au moins le plaifir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles fur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de Coqs lui avoient été plus favorables; & dans tous les paris qu'il avoit faits

au

au Boulingrin, le parti qu'il avoit ſoutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'Aſſemblées ſe trouve d'ordinaire une eſpéce de Cabaret, portant le nom de Pavillon de Verdure, de Salle à Feſtin, ou de Cabinet de Rafraichiſſement. Là ſe vendent toutes ſortes de liqueurs à l'Angloiſe, comme vous diriez du cidre, de l'hidromel, de la bierre mouſſante & du vin d'Eſpagne. Là les *Rooks* ſe raſſemblent les ſoirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres, c'eſt-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or ces *Rooks* ſon proprement ce qu'on appelle Capons, ou Piqueurs en France : gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'eſt rien pour les Joueurs, & qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces Meſſieurs ſont d'une ſupputation ſi juſte, & d'une prudence ſi conſommée dans toutes ſortes de Jeux, que perſonne n'oſeroit ſe meſurer avec eux, quand même ils joueroient fidélement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, & de s'en contenter : vœu qu'ils ne rompent preſque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande ce ces *Rooks* qu'Hamilton trouva le Chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la chance à deux dez ; & comme celui qui tient le dez à ce Jeu en a tout l'avantage, les *Rooks* avoient fait cet honneur au Chevalier de Grammont par préférence. Il le tenoit encore quand Hamilton arriva. Les *Rooks* appuyez de leur avantage, pouſſoient contre lui comme des furies. Il taupoit par tout. Hamilton penſa tomber de ſon haut, de voir un homme de ſon expérience & de ces lumiéres embarqué dans un combat ſi peu égal ; mais il eut beau

beau l'avertir du péril tout haut & tout bas, par signe & en François, il méprisa ses avertissemens, & les dez, qui portoient César & sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les *Rooks* furent vaincus pour la premiére fois, mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges & toutes les louanges de beau Joueur, qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois: mais leurs louanges furent perdues, & leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du Roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les *Rooks*, & la maniére dont la Providence l'en avoit sauvé: „ Ma foi, Sire, dit le Chevalier de Grammont, „ Messieurs les *Rooks* sont déconfits pour le coup:" & là-dessus il se mit à lui conter le détail de son avanture à sa façon ordinaire; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisoit quelque chose.

Après le souper Mademoiselle Stewart, chez qui l'on jouoit, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le Chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniére assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premiéres conjectures; & l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. * „ Georges, lui dit-il, „ n'auriez-

* Tout ce qui regarde Georges Hamilton dans cet endroit cy, & tout ce qui est dit plus haut de lui & de Mad. Wetenhall, doit, à ce que je crois, se rapporter à son frere Antoine: car il est evident, que ce qui regarde Mad. de Chesterfield appartient à Georges, qui etoit l'ainé des freres; & qui, comme l'auteur qui étoit le cadet dit p. 75 fût tué, comme Milord Falmouth. De reste, il n'est pas vrai-semblable, que l'auteur se fut tant loué lui même dans cette page là. Selon le texte, voila deux freres, & cependant toutes les avantures sont mises

„ n'auriez-vous point besoin d'argent ? Je sçais que vous aimez le jeu; „ Peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Londres. Voilà deux cent guinées. Prenez-les, ce „ sera pour jouer chez Mademoiselle Stewart." Hamilton, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté. „ Comment! avec Mademoiselle Stewart? Oui, chez „ elle, Georges, mon ami, poursuivit le Chevalier de Grammont. „ Nous sommes un peu clairvoyans. Vous en êtes amoureux, & si „ je ne me trompe, elle ne s'en offense pas; mais dites-moi comment vous avez pû vous résourdre à vous ôter la pauvre Peckham „ de l'esprit, pour vous coeffer d'une Princesse qui ne la vaut peut- „ être pas, à tout prendre, & qui ne pourroit être qu'un traîne-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulût. Par ma foi, „ votre frére, & vous, êtes deux jolis garçons dans vos choix. Quoi! „ dans toute la Cour vous ne trouvez que les deux Maîtresses du „ Roi pour en faire les vôtres? Pour le frére aîné, encore passe: il „ n'avoit pris la Castelmaine que quand son Maître n'en voulut plus, „ & que la Chesterfield ne vouloit plus de lui; mais pour vous, que „ diable croyez-vous faire d'une créature dont le Roi dans ce moment est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet ivrogne de „ Richmond s'est nouvellement remis sur les rangs, & qu'il se porte „ pour Amant déclaré? Vous verrez comme il en sera bon marchand. Je sçais bien ce que le Roi m'en a dit.

. . . . „ Croyez-

mises sur le compte du seul Georges. Il est clair aussi que l'auteur peint un nouveau charactere, quand il parle du Hamilton qui etoit l'amant de Mad. Wetenhall, & dont il dit modestement, " c'est celuy qu'on a vû servir en " France avec distinction." Or Georges n'avoit point servi en France.

„ Croyez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le Maître ;
„ c'est-à-dire, point de lorgnerie avec la Maîtresse. J'ai voulu faire
„ l'agréable en France auprès d'une petite Coquette dont le Roi ne
„ se soucioit pas, & vous sçavez comme il m'en a pris. Je conviens
„ qu'on vous donne beau jeu ; mais ne vous y fiez pas. Elles
„ sont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien faire,
„ devienne leur esclave de parade, seulement pour grossir l'équi-
„ page. Ne vaut-il pas mieux passer huit jours *incognitò* dans le
„ Château de Peckham avec la femme du Philosophe Wetenhall, que
„ de faire dire à la Gazette d'Hollande : „ On nous mande de Bristol,
„ qu'un tel est chassé de la Cour pour Mademoiselle Stewart, qu'il
„ va faire une campagne en Guinée sur la flotte que l'on prépare
„ pour cette expédition, sous les ordres du Prince Robert."

Hamilton, que toutes les véritez de cette harangue frappoient à mesure qu'il y faisoit attention, parut comme revenu de quelque songe après y avoir rêvé quelques momens ; & s'adressant à lui d'un air reconnoissant : „ Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde qui
„ avez l'esprit le plus agréable, avec la raison la plus droite pour le
„ bien de vos Amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je com-
„ mençois à me laisser séduire le plus ridiculement du monde, en-
„ traîné plutôt par de frivoles apparences que par un véritable pen-
„ chant : je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le bord du pré-
„ cipice. Je vous en ai bien d'autres ; mais pour vous témoigner
„ ma reconnoissance de celle-ci, je veux suivre vos conseils, & me
„ mettre en retraite chez la cousine Wetenhall pour m'ôter de la tête
„ le reste de ces visions ; mais bien loin d'y aller *incognitò*, je veux
„ vous y mener au retour du voiage. Mademoiselle Hamilton sera

„ de la partie; car il eſt bon de prendre ſes précautions avec un
„ homme qui a beaucoup de mérite, & qui dans ces rencontres n'a
„ pas trop de bonne foi; du moins s'il en faut croire votre Philoſo-
„ phe. Ne vous aviſez pas d'en croire ce faquin là, dit le Chevalier
„ de Grammont; mais, dites-moi, comment vous vous êtes fourré
„ dans la tête d'en vouloir à cette grand idole de Stewart? Que dia-
„ ble ſçais-je? dit Hamilton. Vous connoiſſez toutes les enfances
„ dont elle s'occupe. Le vieux Carlingford étoit un ſoir chez elle,
„ qui lui montroit à ſe mettre une bougie toute allumée dans la
„ bouche, & le grand ſécret étoit de l'y tenir long-tems par le bout
„ allumé ſans qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la bouche rai-
„ ſonnablement grande; & pour renchérir par deſſus ſon Maître, j'y
„ en tins deux tout à la fois, & fis trois tours de chambre ſans qu'-
„ elles s'éteigniſſent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette il-
„ luſtre épreuve, & Killegrew ſoutint qu'il n'y avoit qu'une lanterne
„ qui pût me le diſputer. Elle en penſa mourir de tire. Me voilà
„ donc dans la familiarité de ſes amuſemens. On ne peut diſconve-
„ nir que ce ſoit une figure toute charmante que cette créature là.
„ Depuis que la Cour eſt en campagne, j'ai eu cent ocaſions de la
„ voir que je n'avois point eu devant. Vous ſçavez que le deſhabillé
„ du Bain eſt d'une grande commodité pour celles qui ſans offenſer
„ les bienſéances, ne ſont pas fâchées d'établir leurs attraits. Ma-
„ demoiſelle Stewart eſt tellement perſuadée des avantages qu'elle a
„ par deſſus toutes les autres, qu'on ne peut ſi peu louer quelque
„ femme de la Cour pour de beaux bras & une belle jambe, qu'elle
„ ne ſoit toute prête à le diſputer par démonſtration; & je crois
„ qu'il ne ſeroit pas difficile de la mettre nue, ſans qu'elle y fît réflex-

„ ion,

„ ion, avec un peu d'adresse. Il faudroit après tout être bien insen-
„ sible pour que ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune con-
„ séquence, & ne fissent aucune impression ; outre que la bonne opi-
„ nion qu'on à toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une
„ femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de fa-
„ miliarité, qui bien souvent ne veut rien dire. Voilà le fait à mon
„ égard ; ma présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la reléve,
„ & mille gracieusetez m'avoient empêché de faire des réflexions ;
„ mais il faut vous dire aussi, pour excuser mon impertinence, que
„ la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la louant, &
„ les confidences qu'elle me faisoit sur certaines choses qu'elle n'au-
„ roit pas trop dû me confier, auroient été capables d'en éblouir
„ un autre.

„ Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleterre. Vous sçavez la
„ grace infinie dont elle est à cheval. Le Roi, qui n'aime guéres
„ les chasses, que celles de l'oiseau, parce qu'elle est commode pour
„ les Dames, y étoit ces jours passez entouré de toutes les Beautez
„ de sa Cour. Il partit après un faucon, & toute la brillante Esca-
„ dre après lui. Les jupes de Mademoiselle Stewart, qui couroit à
„ toute bride, effrayerent son cheval, parce qu'il voulut bien atten-
„ dre celui que je montois, qui étoit son compagnon. Je fus donc
„ le seul témoin d'un dérangement dans ses habits, qui présenta mille
„ beautez nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des
„ exclamations assez galantes & assez exagerées sur ce charmant dés-
„ ordre, pour empêcher qu'elle n'en fut interdite. Au contraire, ce
„ sujet d'admiration a souvent été depuis un sujet de conversation qui
„ ne paroissoit pas lui déplaire.

„ Le

„ Le vieux Carlingford, & ce fou de* Crofts, car il faut bien „ vous faire ma confession générale, ces méchans plaisans donc lui „ faisoient à tout bout de champ des contez assez éveillez, qui ne „ laissoient pas de passer à la faveur de quelques vieilles turlupinades, „ ou de quelques singeries dans le récit qui la faisoient rire de tout son „ cœur. Pour moi, qui ne sçais point de contes, & qui n'ai pas le „ talent de les faire valoir, quand j'en sçaurois, j'étois fort embarassé „ quelquefois qu'elle s'avisoit de m'en demander. Je n'en sçais point, „ Mademoiselle, lui dis-je un jour qu'elle me tourmentoit. Inven- „ tez-en un, me dit-elle. C'est ce que je sçais encore moins faire, lui „ dis-je ; mais je vous conterai, si vous voulez, un songe fort extra- „ ordinaire, parce qu'il est encore moins vrai-semblable que tous les „ autres songes n'ont coutume d'être. Cela lui donna une curiosité „ qu'il fallut satisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui con- „ ter que la plus belle créature du monde, que j'aimois passionné- „ ment, m'étoit venu voir la nuit. Je fis alors son portrait à elle- „ même, en peignant cette beauté merveilleuse ; mais je lui dis que „ cette Divinité m'étant venu trouver avec les plus favorables inten- „ ions du monde, ne s'étoit point démentie par des rigueurs inutiles. „ Ce ne fut pas assez pour la curiosité de Mademoiselle Stewart, il „ fallut presque lui faire le detail des bontez que ce tendre phantôme „ avoit eues pour moi, sans qu'elle en parût surprise ou déconcertée,

„ tant

* Guillaume Baron de Crofts, grand Ecuyer de M. le Duc d'York, Capitaine du regiment des Gardes de la Reine Mere, gentilhomme de la chambre du Roi, & Ambassadeur en Pologne. On l'avoit envoyé en France pour feliciter Louis XIV. sur la naissance du Dauphin. V. Biogr. Brit. p. 2738, & la Continuation de Clarendon, p. 294.

„ tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle me fit recom-
„ mencer de fois la description d'une Beauté que je peignois autant
„ qu'il m'étoit possible d'après sa figure, & d'après ce que je m'ima-
„ ginois des beautez qui ne m'étoient pas connues.

„ Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voy-
„ oit bien qui c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions seuls, com-
„ me vous pouvez croire, en lui faisant un tel récit, & mes yeux
„ faisoient tout de leur mieux pour lui persuader que c'étoit elle que
„ je peignois. Je ne la vis point offensée de cette connoissance, ni
„ sa pudeur allarmée de la fin d'une avanture faite à plaisir, & qu'il
„ n'eût tenu qu'à moi de finir d'un maniére encore moins discrette.
„ Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que
„ les conjonctures avoient de flatteur pour moi. Je ne songeai ni
„ au Roi, ni à sa passion pour elle, ni aux périls d'un tel engage-
„ ment : enfin, je ne sçais à quoi diable je songeois ; mais je vois bien
„ que si vous n'y aviez songé pour moi, j'etois capable de me perdre
„ au milieu de ces folles visions."

Quelque tems après la Cour revint à Londres, & ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance & les tracasseries achevérent de tout bouleverser.

La Duchesse de Cléveland étoit accouchée pendant le voyage des Bains. Jamais elle n'étoit relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du Roi si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette

expédition; mais la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune Churchill,* & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déja plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formez, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui d'Enseigne aux Gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fond de prudence quand il se posséde assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc partout de sa nouvelle faveur. La Cléveland, qui ne lui recommandoit ni la modération, ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisoit tout l'entrétien de la Ville à l'arrivée de la Cour. Chacun en raisonnoit à sa fantaisie. Les uns disoient qu'elle lui avoit déja donné la pension de Germain, avec les appointemens de Jacob Hall; d'autant que les différens mérites se trouvoient réunis dans le sien. D'autres soutenoient qu'il avoit l'air trop indolent, & la taille trop effilée pour souténir long-tems sa faveur. Mais tous convenoient qu'un homme qui étoit Favori de la Maîtresse du Roi, & frére de celle du Duc, se produisoit par de beaux endroits, & ne pouvoit manquer d'y faire fortune. En effet, le Duc d'York lui donna bien-tôt après une Charge dans sa Maison. Cela étoit dans l'ordre. Mais le Roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que Madame de Cléveland lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaise humeur. Ce n'étoit pas sans raison: il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce, & cependant on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Milord Dorset, premier Gentilhomme de la Chambre, venoit de lui débaucher

* Depuis, Duc de Marlborough. V. la nouvelle Atalantis.

débaucher la Comédienne Nell Gwyn. La Cléveland, dont il ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le deshonorer par des inconstances réïtérées, par des choix indignes, & le ruinoit par des Amans à gage. Mais le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement, & les menaces de Mademoiselle Stewart. Il y avoit long-tems qu'il lui proposoit tous les établissemens & tous les Titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le Public; mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt elle vouloit se retirer de la Cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine; tantôt c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé. Enfin, c'étoit continuellement ou des allarmes, ou quelque humeur chagrine qui désoloient la tendresse du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir solemnellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame de Cléveland depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une Saint Barthélemi de tous les autres menus amusemens qu'il avoit par-cy par-là dans la Ville. Les Nell Gwyns, les Misses Davis, & la troupe joyeuse des Chanteuses & des Danseuses des menus plaisirs de Sa Majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La Stewart continuoit à désespérer le Roi, mais il eut bien-tôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin. Elle s'étoit déchaînée sans reserve depuis sa disgrace contre Mademoiselle Stewart, qu'elle en ac-

cufoit par fon impertinence, & contre l'imbécillité du Roi, qui pour une idiote revêtue la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du Roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mademoifelle Stewart l'avoient réduit; & dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle fe rendit dans le cabinet du Roi par l'appartement d'un de fes Valets de Chambre nommé Chiffinch. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez la Stewart de fort mauvaife humeur. La préfence de Madame de Cléveland le furprit, & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, & l'abordant d'un ton ironique, & d'un fourire d'indignation: „ J'efpére, dit-elle, qu'il m'eft permis de venir vous „ rendre mes hommages, quoique la divine Stewart vous ait défendu „ de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des re- „ proches, qui feroient trop indignes de moi. Je viens encore moins „ excufer des foibleffes que rien ne peut juftifier, puifque votre con- „ ftance pour moi ne me laiffe rien à dire, & que je fuis la feule que „ vous ayez honorée de votre tendreffe, & qui s'en foit rendue indig- „ ne par fa conduite. Je viens donc ici vous confoler dans l'abbate- „ ment où vous ont mis les froideurs, ou la nouvelle chafteté de „ l'inhumaine Stewart." A ces mots un éclat de rire, auffi peu naturel qu'il étoit infultant, & démefuré, mit le comble à fon impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaife raillerie fuivroit ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre de ces airs bruyans, vû les termes où il en étoient, & comme il fe préparoit à lui répondre. „ Non, dit-elle, ne me fçachez point mauvais gré de „ la liberté que je prens de me moquer un peu de la groffiéreté dont „ on vous en impofe. Je ne puis fouffrir, qu'une affection fi mar-

„ quée

„ quée vous rende la fable de votre Cour, tandis qu'on se moque „ impunément de vous. Je sçai que la précieuse Stewart vous renvoie, sous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque scrupule de conscience. Et je viens vous avertir que le Duc „ de Richmond sera bientôt avec elle, s'il n'y est déja. Ne m'en „ croyez pas, puisque ce pourroit être le ressentiment, ou l'envie qui „ me le feroient dire. Suivez-moi jusqu'à son appartement, afin „ que vous n'ajoûtiez plus de confiance à la calomnie, & que vous „ l'honoriez d'une préférence éternelle, si je l'accuse à faux ; ou que „ vous ne soyez plus la dupe d'une fausse prude, qui vous fait faire „ une personnage si ridicule."

En achévant ce discours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irrésolu, & l'entraîna vers le logement de sa rivale. Chiffinch étoit dans ses intérêts: ainsi la Stewart n'avoit garde d'être avértie de la visite, & Babiani, dont Madame de Cléveland avoit fait la fortune, & qui la servoit à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le Duc de Richmond venoit d'entrer chez la Stewart. C'étoit au milieu d'une petite galérie, qui conduisoit par un dégagement du cabinet du Roi à ceux de ses Maîtresses. La Cléveland lui donna le bon soir, comme il entroit chez sa rivale, & se retira pour attendre l'issue de cette avanture. Babiani, qui suivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les Femmes de chambre de sa Maîtresse qui se présentérent respectueusement à son passage, & lui dirent tout bas que Mademoiselle Stewart avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée ; mais que s'étant mise au lit, elle reposoit, Dieu merci. C'est ce qu'il faut voir, dit-il en repoussant celle qui s'étoit plantée sur son passage. Il trouva véritablement la Stewart

couchée, mais elle ne dormoit pas. Le Duc de Richmond étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns, & la colére de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le Roi qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au Duc de Richmond dans des termes dont il ne ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, & quelque chose de plus. Il voyoit son Maître & son Roi justement irrité. Les premiers transports que la colére inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de Mademoiselle Stewart étoit commode pour une vengeance subite. La Tamise couloit au-dessous. Il y jetta les yeux ; & voïant ceux du Roi plus animez de courroux qu'il ne les en avoit cru capables, il fit une profonde révérence, & se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La Stewart, un peu revenue de sa premiére surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, & dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentimens du Roi ; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du Duc de Richmond, avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un Pays libre ; qu'elle ne sçavoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main ; mais que si cela n'étoit pas permis dans son Royaume, elle ne croïoit pas qu'il y eût de Puissance capable de l'empêcher de passer en France, & de se jetter dans un Couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans sa Cour. Le Roi tantôt outré de colére, tantôt attendri par quelques larmes, & tantôt effrayé de ses menaces, étoit tellement agité, qu'il ne sçavoit que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la Lucrece à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effrontérie

frontérie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour prêt de triompher de tous ſes reſſentimens, l'alloit mettre à ſes genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faiſoit, lorſqu'elle le pria de ſe retirer, & de la laiſſer en repos, du moins pour le reſte de cette nuit, ſans ſcandaliſer ceux qui l'avoient accompagné, ou conduit chez elle, par une longue viſite. Cette impertinente priére acheva de l'outrer. Il ſortit en la menaçant de ne la plus voir, & fut paſſer la nuit la moins tranquille qu'il eût paſſée depuis ſon rétabliſſement.

Le lendemain le Duc de Richmond eut ordre de ſortir de la Cour, & de ne ſe plus préſenter devant le Roi: mais il n'avoit pas attendu cet ordre, & l'on ſçut qu'il étoit parti dès le matin pour ſa maiſon de campagne.

Mademoiſelle Stewart voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'avanture de la nuit précédente, fut ſe jetter aux pieds de la Reine. Ce fut là que faiſant le perſonnage nouveau d'une Madelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pû lui cauſer; lui dit qu'un répentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de ſe retirer de la Cour; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc de Richmond, qui la recherchoit depuis long-tems: mais que puiſque cette recherche étoit cauſe de ſa diſgrace, & d'un éclat qui peut-être tourneroit au déſavantage de ſa réputation, elle conjuroit ſa Majeſté de la prendre ſous ſa protection, & d'obtenir du Roi qu'elle ſe mît dans un Couvent pour finir tous les troubles que ſa préſence cauſoit innocemment à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'eſt un ſpectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon & ſe juſtifie en même tems. Le cœur de la Reine ſe tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnérent les ſiennes.

nes. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur & de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, & la renvoïa, résoluë d'abord d'y travailler tout de son mieux ; mais comme elle avoit beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle sçavoit que les penchans du Roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le souvenir de Mademoiselle Stewart : & que puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle dont la sagesse & la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs, elle se flatta que le Roi lui sçauroit éternellement gré de s'être opposé à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader Mademoiselle Stewart ; & ce qu'il y a de rare dans cette avanture, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au Duc de Richmond, ni au Couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces ceux Amans.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut elle pas à la peine : car jamais les empressemens du Roi ne furent si vifs que depuis cette paix, & jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais sa Majesté ne goûta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entiére jouissoit d'une paix profonde depuis le Traité des Pyrenées. L'Espagne se flattoit de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de

ses

ses voisins ; mais elle n'espéroit pas pouvoir soûtenir les débris d'une Monarchie sur sa décadence, quand elle considéroit l'âge, ou les infirmités du Prince, ou la foiblesse de son Successeur. La France au contraire gouvernée par un Roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir s'agrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'allarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réussi ; mais la fortune du Roi, toûjours fidelle à sa gloire, voulut depuis faire voir par le peu de succès de l'enterprise de Gigery, qu'il n'y avoit que les projets formez par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après le Roi d'Angleterre voulant aussi visiter les bords Africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée, dont le Prince Robert devoit avoir le commandement. Ceux qui en sçavoient quelque chose par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition ; qu'il faudroit combattre, non seulement les Habitans de la Guinée, Peuple endiablé dont les fléches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger les prisonniers, mais qu'il faudroit essuyer des chaleurs insupportables, ou des pluyes, dont chaque goûte se changeoit en serpent ; que si l'on pénétroit plus avant dans le Païs, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voïage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. Germain se présenta tout des premiers ; sans songer que le prétexte de sa convale-

ſcence avoit différé la concluſion de ſon mariage avec Mademoiſelle Jennings, il demanda la permiſſion du Duc & l'agrément du Roi pour y ſervir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle Jennings commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit ſéduite en ſa faveur. Ce n'étoit plus guéres que les avantages de l'établiſſement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La molleſſe des empreſſemens d'un Amant, qui ſembloit ne rendre des ſoins que par habitude, la rebutoit, & le parti qu'il venoit de prendre ſans ſon aveu, lui parut ſi ridicule pour lui, & ſi choquant pour elle, qu'elle réſolut dès ce moment de n'y plus ſonger. Elle ouvrit petit à petit les yeux ſur le faux brillant qui l'avoit éblouie, & le fameux Germain fut reçû comme il le méritoit lorſqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence & tant de liberté d'eſprit dans les railléries, dont elle lui fit compliment ſur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté; d'autant qu'il avoit préparé toutes les conſolations qu'il avoit cru capables de la ſoûtenir en lui annonçant la funeſte nouvelle de ſon départ. Elle lui dit, „ qu'il n'y avoit rien de plus glorieux „ à lui, dont le mérite avoit triomphé de tant de libertez en Europe, „ que d'aller étendre ſes conquêtes dans une autre partie du monde; „ qu'elle lui conſeilloit de ramener toutes les captives qu'il feroit en „ Afrique, pour remplacer les Beautez que ſon abſence alloit mettre „ au tombeau."

Germain trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état ou il la croyoit réduite, mais il s'apperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant ſon départ.

Juſques-

Jusques-là tout alloit bien pour elle. Germain non-seulement étoit confondu d'avoir eû son congé si cavaliérement, mais il sentit rédoubler tout le goût qu'il avoit eû pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les Epîtres d'Ovide, traduites par les beaux Esprits de la Cour. Elle se mit à faire une Lettre d'une Bergére au désespoir, qui s'addressoit au perfide Germain. Elle prit pour modéle l'Epître d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette Lettre étoit mot pour mot les plaintes & les réproches de cette Amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems & aux conjonctures présentes. Elle avoit eû dessein d'achéver cet ouvrage par une déscription des travaux, des périls & des monstres qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre Amante abîmée dans la douleur; mais n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, & plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la Cour. Ceux qui le ramassérent connurent son écriture, & en tirérent plusieurs copies qui eurent cours par la Ville. Cependant sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passé comme on vient de dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sçait, & le procédé de Mademoiselle Jennings la justifia sur cette Lettre: car quelques efforts que fissent le mérite & les nouveaux soins de Germain pour la raméner, jamais elle n'en voulut entendre parler.

 Mais

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrérie, qui prenoit plaisir à désunir les cœurs pour les engager bien-tôt après à des objets tout différens. On eût dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoissoit son empire aux loix de l'Himen, avoit en même-tems mis son bandeau sur les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plûpart des Amans dont on a fait mention.

La belle Stewart épousa le Duc de Richmond ; l'invincible Germain, une* Pecque Provinciale ; Milord Rochester, une triste † Héritiére ; la jeune Temple, le sérieux Lyttelton ; Talbot, sans sçavoir pourquoi, prit pour femme la languissante Boynton ; ‡ Georges Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings ; & le Chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avoit jamais connue devant, & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Himen & l'Amour d'accord en sa faveur, & se vit enfin possesseur de Mademoiselle d'Hamilton.

* Mlle. Gibbs, fille d'un Gentilhomme de la province de Cambridge.

† Elizabeth fille de Jean Mallet d'Enmere dans la province de Somerset.

‡ Apres les morts de Mlle. Boynton, & de Georges Hamilton, Talbot epousa la belle Jennings, & devint apres Duc de Tirconnel.

FIN.

TABLE

DES

PERSONNES.

A.

ANNE d'Autriche, p. 64.
Arlington, Comte d', 113.
Arran, Comte d', 75, 134, 145.

B.

Bagot, Madlle. 189, 191, 192.
Bardou, Mademoiselle, 180, 186.
Barker, Mlle. 202.
Bellenden, Madlle. 180, 186.
Blague, Mlle. 95, 97, 105, 189.
Boynton, Mlle. 217.
Brice, Dom Gregorio, 122.
Brinon, 9, 11.
Brisacier, Marq. de, 95.
Brissac, Duc de, 172.
Bristol, Comte de, 142.
Brook, Mlle. 142, 162.
Brounker, 230.
Buckingham, Duc de, 74, 112, 243, 266.

C.

Caméran, Comte de, 18.
Castelmaine, Comtesse de, 77, 220, 264, 279.
Catherine, la Reine, 77, 115, 239, 269.
Charles II. 72, 73, 196, 221.
Chesterfield, Comte de, 129, 145.
Chesterfield, Comtesse de, 115, 130, 150, 163.
Chiffinch, 282.
Churchill, Mlle. 245, 252.
Churchill, Duc de Marlborough, 280.
Clarendon, Comte de, 74.
Cleveland, V. Castelmaine.
Condé, Prince de, 51, 53, 58, 122.
Cornwallis, Lord, 179.
Crofts, 278.
Cromwel, Olivier, 70.

INDEX.

D.

Denham, le Chevalier, 143.
Dorset, Comte de, 280.
Dongan, 190.

F.

Falmouth, Comte de, 75, 117, 133.
Feversham, Comte de, 190.
Flamarens, Marq. de, 175.
Fox, le Chevalier, 179.
Francisque, 145.

G.

Garde, Mlle. de la, 180, 186.
Germain, V. Jermyn.
Grammont, Marechal de, 122, 261.
Gwyn, Nell. 240, 281.

H.

Hall, Jacob, 88, 221.
Hamilton, Antoine, 75, 273.
Hamilton, George, 75, 114, 131, 235.
Hamilton, Mlle. 91, 92, 233.
Hobart, Mlle. 191, 197, 246, 251.
Hopital, Mlle. de l', 263.
Howard, Thomas, 89.
Humiéres, Marechal d', 55.
Hughes, Mlle. 240.
Hyde, Anne, Duchesse d'York, 73, 76, 79, 133, 137, 243.
Hyde, Madame, 87.

J.

Jennings, Mlle. 193, 218, 227, 248.
Jermyn, 76, 134, 221, 223, 248, 287.
Jones, Comte de Ranelagh, 84.

K.

Killegrew, 134, 183, 211, 266, 276.

L.

Lely, le Chevalier, 161.
L'Orme, Marion de, 171.
Louis XIV. 68.
Lyttelton, le Chevalier, 203.

M.

Madame Roïale, 25.
Marie, la Reine Mére, 79, 120.
Matta, 5 *jusqu'à* 50.
Mazarin, Card. 52, 64.
Midleton, Mad. 84.
Monmouth, Duc de, 264.
Montagu, 90, 251.
Motte-Houdancourt, Mlle. de la, 69.
Muskerry, Lady, 94, 99, 239, 241.

O.

Orange, Princesse d', 76.
Ormond, Duc d', 73.
Ossory, Comte d', 75, 136.
Oxford, Comte d', 202.

2 Panetra,

I N D E X.

P.

Panetra, Donna, 77.
Pouffatin, 124.
Price, Mlle. 101, 106, 189, 219.
Progers, 188.

R.

Rawlings, Giles, 90.
Richelieu, Cardinal, 9.
Richmond, Duc de, 182, 283.
Robarts, Madame, 140.
Robert, le Prince, 98, 240, 287.
Rochefter, Comte de, 190, 197, 224.
Ruffel, 107, 126.

S

St. Albans, Comte de, 74, 222.
St. Chaumont, Madame de, 253.
St. Evremont, 81, 108.
St. Germain, Mlle. de, 26.
Sara, Mifs, 207.
Saucourt, 263.
Senantes, Madame de, 27.
Shrewfbury, Madame de, 88, 266.
Sidney, Robert, 75, 228, 245, 251.
Silvius, 187.
Southefk, Lady, 138.
Stewart, Mlle. 86, 111, 115, 197, 265, 282.
Sylva, Dom Pédro de, 78.

T.

Taaffe, Lord, 181.
Talbot, 134, 176, 178, 217, 249.
Tambonneau, le Prefident, 175.
Tanes, Comte de, 25.
Temple, Mlle. 193, 194, 197.
Termes, 93, 256.
Turenne, Marechal de, 23, 54.

W.

Warminfter, Mlle. 85, 181.
Wells, Mlle. 187.
Wetenhall, Mad. 233.

Y.

Yarburgh, le Chevalier, 189.
York, Duc de, 55, 73, 107, 132, 138, 144, 194, 244.

F I N.

920529